# LE FILS DU RABBIN.

# LIVRES DE FONDS.

## GEORGE SAND.

**La Comtesse de Rudolstadt.** . . . . . . . . . . . . . . 4 vol. in-8.
**Consuelo.** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 vol. in-8.
**Horace.** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 vol. in-8.

## Mme MÉLANIE WALDOR.

**La Coupe de Corail.** . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**André le Vendéen.** . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Château de Ramsber,** (*Sous presse*). . . . . . . . . 2 vol. in-8.

## S. HENRY BERTHOUD.

**La Bague Antique.**
- *Première série.*—**Courtisanne et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — **Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — **L'Enfant sans Mère.** 2 vol in-8.

**Le Fils du Rabbin.** . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.

## TOUCHARD LAFOSSE.

**Hélène de Poitiers.** . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Un Lion aux bains de Vichy.** . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée.** . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Les trois Aristocraties** . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**L'Homme sans Nom.** . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 vol in-8.

---

**Andalousia**, par **LOTTIN DE LAVAL.** . . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Les Comtes de Montgommery,** par LE MÊME. . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Cabaret de Ramponneau,** par **AMÉDÉE DE BAST.** . . . . 2 vol. in-8.
**Les Brodeuses de la Reine**, par **ERNEST ALBY.** . . . . . . 2 vol. in-8.
**L'Échelle de Soie,** par **HYPPOLYTE LUCAS.** . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Grenadier de l'île d'Elbe,** par **BARGINET** (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
**Fleur d'Épée,** par **A. de KERMAINGUY.** . . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Diamant de la Vouivre**, par **LOUIS JOUSSERANDOT.** . . . 2 vol. in-8.
**Le Capitaine Spartacus,** par **PAUL FÉVAL.** . . . . . . . . 2 vol. in-8
**Le Duc de Bassano,** souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par **CHARLOTTE DE SOR.** . . . 2 vol. in-8.
**Un Secret dans le Mariage,** par **MADAME SOPHIE PANNIER.** . 2 vol. in-8.
**Les Deux Amours**, par **ÉMILE BIGILLION.** . . . . . . . 2 vol. in-8.
**La Poule aux OEufs d'or,** par **JULES LACROIX.** . . . . . . 2 vol. in-8.
**Le Yacht du Diable**, par **JULES DAVID.** . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**La Femme d'un Ministre (Madame Roland),** par **BRISSET.** . 2 vol. in-8.
**Souvenirs intimes du Comte de Mesnard**, premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. . . . . . . . . 3 vol. in-8.
**Un Mari**, par Madame la comtesse **DASH.** . . . . . . . . . 2 vol. in-8.
**La plus heureuse Femme du monde,** par Mme **CH. DE SOR.** . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

S. HENRY BERTHOUD.

# LE FILS

DU

# RABBIN.

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844

# LE FILS

# DU RABBIN.

## I.

### RETOUR A PARIS.

Le célèbre rabbin Moïse Gallus rapporte, dans son livre des *Consolations* (1), la légende

---

(1) In-4°, imprimé à Prague, sans date.

d'un pauvre gnome ou génie souterrain qui aime une jeune fille. La jeune fille tombe malade; le gnome, éperdu de douleur, vend son immortalité au démon pour en obtenir le secret de guérir la mourante. Un seul remède au monde peut rappeler à la vie l'infortunée que le trépas serre déjà dans ses bras glacés; c'est une rose qui fleurit au fond des entrailles de la terre, et que défendent quatre horribles dragons. Le gnome n'hésite pas : il part à la recherche de la plante magique, triomphe de tous les périls, combat les dragons, les tue, et parvient enfin à s'emparer du talisman. Il revient sur la terre, se hâte d'accourir près de la jeune fille et lui présente la fleur qui doit la guérir. Hélas! la malade respire le parfum de la rose et tombe morte. La fleur, en traversant les abîmes intérieurs de la terre, s'était imprégnée de miasmes funestes qui lui avaient fait

perdre ses vertus bienfaisantes et l'avaient transformée en poison mortel.

Moïse Gallus décrit longuement la surprise et le désespoir du gnome. Cette description pourrait s'appliquer avec justesse aux sensations qui frappèrent David, lorsque sa sœur Noémi, à laquelle il croyait apporter le bonheur, tomba sans mouvement à ses pieds, en s'écriant :

— Oh! mon frère, qu'as-tu fait?

Tandis que, secondé par Wilhem, il s'efforçait de la rappeler à la vie, mille pensées se heurtaient chez le maëstro, et l'assaillaient d'étranges et funestes suppositions. Noémi ne tarda point à ouvrir les yeux et à reprendre connaissance : ses regards, encore trou-

blés, cherchèrent son frère. Elle lui tendit les bras, et fondit en larmes.

— Pourquoi ces sanglots et cette douleur, Noémi? Parle! Qu'as-tu donc à m'apprendre de fatal? Quel est le déplorable secret que tu tardes à me révéler, ma sœur? La plus affreuse réalité aurait des angoisses moins atroces que l'attente et le doute qui me poignent.

— Un secret! frère! Tu me parles d'un secret! Quoi, la pensée qui cause mon effroi, qui a déchiré mon cœur, dès que tu m'as dit le nom de ta fiancée, ne s'est même pas présentée à ton esprit?.... David, Isabelle est chrétienne!

Une large aspiration dilata la poitrine cruellement contractée de David.

— Et qu'importe, ma sœur? Ne puis-je rester fidèle à ma foi religieuse en épousant une femme qui ne partage point cette foi? Je n'attendais point de ton excellent cœur et de ton affection dévouée une pareille intolérance? La pensée d'appeler une chrétienne ta sœur te met au désespoir!

— Et qu'importe à moi, David? Chrétienne ou juive, la femme que tu aimes et que tu veux unir à ton sort n'aura-t-elle pas toujours droit à partager la tendresse que je te porte? Mon frère, as-tu donc oublié les malheurs de notre enfance : mon père et ma mère succombant sous les malédictions de notre aïeule; la misère, la mort, l'exil accourant à sa voix pour punir un fils désobéissant? Et pourtant ce n'était pas une chrétienne qu'avait épousée notre malheureux père!

— Les idées ont changé depuis lors, chère Noémi; les idées de notre grand'mère se sont elles-mêmes modifiées. Le temps est venu, pour tous, de la tolérance. Notre grand-mère possède une haute intelligence qui me comprendra et me pardonnera. Je vais lui apprendre mes desseins de mariage. Ses préjugés religieux ne résisteront pas à mes explications et à tes prières, ma bonne Noémi.

Noémi s'élança au devant de son frère et lui ferma le passage.

— Pas en ce moment, pas aujourd'hui, mon frère! Cette fatale nouvelle tuerait notre grand'mère; son âge ne lui laisse point la force de supporter brusquement un pareil coup. Laisse-moi la préparer à une idée que jamais elle n'envisagera sans horreur. Hélas! mon frère, j'ai compris que tu aimais Isa-

belle, et que rien désormais ne saurait briser les engagements que tu avais contractés envers elle. Je ne cherche donc point à changer ta détermination; ce que je te demande, ce que j'implore de toi, c'est encore quelques jours de paix pour la pauvre septuagénaire, qui ne soupçonne rien de la chute de sa maison et de l'apostasie de son sang! La famille Litzerman entretient peu de relations avec les personnes de notre religion. Ton secret n'est connu que de menheyr Wilhem et de moi; nous pouvons le cacher quelque temps encore à mon aïeule. Tu repartiras pour Paris sans qu'elle sache tes desseins. Isabelle ira vous y rejoindre avec sa famille, et votre union se contractera loin d'Amsterdam. Du moins, la pieuse Sarah ne verra point s'accomplir sous ses yeux un hymen réprouvé par elle; l'éloignement lui rendra moins rude le coup que tu auras à lui porter.

— De pareilles concessions, des cachoteries, de petits mystères de cette nature sont indignes d'un homme d'honneur, et je veux...

Noémi tomba aux genoux de son frère.

— Si tu m'aimes David?... oui, n'est-ce pas, ton affection pour moi n'est pas un vain mot?... cède à mes prières. Accorde-moi la grâce que j'implore!

Wilhem intervint.

— Cher David, dit-il, nous avons été vite en besogne et étourdiment dans tout ceci. Vous ne devez point assurément céder aux exigences religieuses de votre grand'mère et rompre des fiançailles que votre raison et votre cœur se sont complus à former; mais je pense qu'il faut suivre les conseils de ma-

demoiselle Noémi : le temps et l'absense savent opérer de grands miracles.

Que pensera menheyr Litzerman de l'isolement mystérieux dans lequel ma famille se tiendra à son égard ?

— Cet isolement n'aura rien de mystérieux, car vous en expliquerez la cause franchement, nettement, comme on agit entre gens d'honneur. Menheyr Litzerman comprendra et approuvera tout. Quant à mademoiselle Isabelle, elle ne saurait concevoir ni une inquiétude, ni même une préoccupation d'un dessein arrêté par son fiancé ; une jeune fille croit en l'homme qu'elle aime comme en Dieu. Mademoiselle Noémi sera conduite par vous chez mademoiselle Litzerman. Deux ou trois mois s'écouleront ; vous repartirez pour Paris ; alors vous écrirez successivement à dame

Sarah votre amour, vos projets de mariage et vos fiançailles. Elle se familiarisera peu à peu avec une idée qui, présentée brusquement, la réduirait au désespoir, et vous ne vous exposerez pas à quelque scandale. Vous le savez, dans un moment d'exaspération, le caratère violent de notre grand'mère ne garderait point de mesure, et pourrait se porter à un parti désespéré.

David finit par se rendre aux sollicitations de sa sœur et aux représentations de son ami, malgré son extrême répugnance pour ces mesquines concessions. Néanmoins, dame Sarah se montra, ce soir-là, tellement tracassière et minutieuse dans sa dévotion ; elle mit tant de froideur à recevoir l'ami d'enfance de David, elle laissa voir, d'une façon si peu déguisée, combien elle se sentait mécontente d'avoir à héberger un moabite, que

le maëstro ne tarda point à se féliciter tout bas de la résolution qu'il venait de prendre. Du reste, il regardait comme de beaucoup exagérées les craintes de Noémi ; il redoutait de la part de dame Sarah des objections, peut-être même de la colère ; mais il lui semblait que la résistance de la vieille femme ne pouvait prendre un caractère sérieux, et finirait par céder après une courte lutte. Il jugeait ainsi, du point de vue de ses propres idées, modifiées par le contact du monde et de la vie artistique. Rassuré, à tort ou à raison, il ne tarda point à oublier les craintes de sa sœur et les préjugés de sa grand'mère pour laisser son imagination toute entière voler vers la villa de Muider-Straat, et y vagabonder avec ivresse.

Sept mois s'écoulèrent pour le maëstro dans le bonheur ineffable d'un amour saint

et paisible. Chaque jour, il voyait Isabelle, et leurs soirées se passaient en douces causeries et en riants projets d'avenir. Dame Sarah ne soupçonnait en rien les desseins de son petit-fils. Rébecca savait bien que la famille Litzerman recevait fréquemment la visite de David ; elle n'ignorait point non plus que souvent Noémi accompagnait son frère chez la nièce et la belle-sœur du banquier. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais cherché à envelopper de mystères ces relations. Rien n'éveilla donc les soupçons des deux vieilles Israélites sur les projets du maëstro. Quand bien même cette pensée se fut présentée à l'esprit de Rébecca, jamais elle n'eût osé montrer à sa maîtresse qu'elle regardait, comme probables, des suppositions d'une pareille absurdité.

David retarda son départ aussi longtemps

qu'il le put. Il envoya sa partition au signor Radolini afin qu'on pût en distribuer les rôles et les mettre à l'étude, en l'absence du maëstro. Enfin, arriva le moment de commencer les répétitions: il fallut que David partit d'Amsterdam et se rendit à Paris.

Isabelle supporta cette séparation avec une douleur profonde; courageusement résignée, la fiancée montra le dévouement et l'abnégation d'une épouse. Le départ du maëstro était nécessaire à ses intérêts et à sa renommée. Elle l'accepta, elle le voulut avec cette force que les femmes seules savent trouver, au milieu des plus pénibles épreuves. Elle dévorait les larmes qui remplissaient ses paupières. Elle savait donner un calme menteur à sa voix altérée par l'émotion : un sourire venait même parfois errer sur ses lèvres, quoique la mort fût dans son cœur.

Le soir de leur dernière entrevue, elle se montra doucement sereine; quand David se leva, troublé et sans courage, elle lui prit les deux mains, et attachant sur lui ses yeux noirs :

— Dieu nous réunira bientôt, lui dit-elle; absent ou présent, votre pensée restera sans cesse présente à mon cœur. J'ignore les destinées que l'avenir nous réserve, mon ami; mais quelles qu'elles soient, Isabelle est à vous pour toujours.

Elle tira de son sein un petit portefeuille, le remit à son fiancé, s'inclina et présenta son front aux lèvres de David.

Celui-ci posa sur les cheveux blonds de la jeune fille le premier baiser qu'il lui eût

encore donné, et s'éloigna brusquement pour maîtriser son désespoir.

Isabelle ouvrit sa fenêtre et suivit longtemps David du regard. Il avait disparu qu'elle avait encore ses yeux fixés sur l'extrémité de la rue solitaire, et qu'elle prêtait l'oreille pour saisir, au loin, le bruit mourant des pas de son amant. A la fin, elle tourna la tête, serra silencieusement la main de sa tante qui se tenait près d'elle avec une inquiète sollicitude, et vint s'asseoir devant la table de travail devant laquelle David s'asseyait chaque soir.

Ni l'une ni l'autre de ces deux femmes, durant la veillée, ne prononça une seule parole; mais leurs cœurs se comprenaient, et avant de se séparer, il y eut dans les embras-

sements qu'elles échangèrent plus de tendresse encore que d'habitude.

Dans une séparation, celui qui souffre le moins est, sans contredit, celui qui part. Le mouvement du voyage, le changement d'habitudes et de lieux, lui laissent moins sentir le vide de l'absence. Jeté, de la vie calme du Muider-Straat, dans les agitations de Paris, le maëstro, quoique dominé sans cesse par la pensée d'Isabelle, ne laissa point que de ressentir une sorte de joie. Radolini lui avait fait disposer, dans le voisinage du théâtre, un délicieux appartement dont la signora Cynthia avait voulu surveiller les arrangements. Jamais l'artiste ne s'était vu entouré de tant de recherche et d'opulence. Sa pauvre mansarde d'autrefois, et la vaste et triste maison de sa grand'mère formaient un véritable purgatoire, en comparaison de cet eldorado. La

jolie villa du Muider-Straat ne pouvait elle-même entrer en comparaison avec tant de confortable et de goût. Il prit possession de tout ce bien-être avec une joie d'enfant, et songea, non sans soupirer, au moment où Isabelle, à son tour, éprouverait un plaisir semblable.

— Oh ! ce jour ne saurait plus être éloigné, dit-il ? N'ai-je pas besoin d'un bon ange qui me soutienne dans les déceptions de l'art, qui me console pendant les épreuves, et qui partage mes succès, dont, seul, je ne saurais que faire?

Il tira de son sein le portefeuille qu'Isabelle lui avait donné, le soir du départ, et il porta à ses lèvres les cheveux blonds et la lettre contenus dans un sachet de velours. En ce moment, la Cynthia entra brusque-

ment, et sauta au cou du maëstro avec une vivacité italienne.

— Vous voici donc enfin de retour! s'écria-t-elle. Je veux vous le dire, la première, *Ugolin* est de beaucoup supérieur à la *Donna Bianca* : vous n'avez plus désormais de rivaux à redouter, cher maëstro. Et puis, quel adorable rôle vous avez écrit pour moi : ce pauvre enfant qui meurt dans les bras de son père!... Je veux qu'on frémisse et qu'on pleure quand je chanterai l'air magnifique où sont douloureusement exprimées les angoisses de la faim, et les souffrances de l'agonie.

Caro David, vous serez satisfait de la cantatrice et de la tragédienne! Ah! dit-elle, en se laissant tomber sur un fauteuil, et en passant ses mains d'albâtre sur son admirable front, j'ai tant besoin du mouvement et des

agitations d'un succès!... Je souffre bien, signor!

— Vous? donna Cynthia, vous si belle et si célèbre? vous qu'entourent de leurs plus attrayantes séductions l'enthousiasme et la renommée?

— Eh! qu'importe tout cela, si mon cœur souffre, si j'aime sans être aimée! Hélas! j'ai donné ma vie à un ingrat qui la repousse, et à qui mon dévouement est à charge! Plus il me frappe, plus je l'aime! Oh! David, ne brisez jamais le cœur d'une femme, car le pied qui le broie reculerait avec épouvante s'il pouvait soupçonner les douleurs qu'il cause.

— J'aime, et ma vie entière est vouée à l'objet de ma tendresse, répondit David.

— Vous aimez, et vous vous êtes séparé de celle qui vous aime?... Ou plutôt elle ne vous aime pas, car elle n'aurait point consenti à vous laisser partir sans elle! Elle vous eût suivi, n'importe à quel prix; son existence même en eût-elle dépendu!

Une légère rougeur passa sur le visage de David.

—Celle que j'aime est ma fiancée, dit-il avec gravité.

— Une fiancée? reprit la cantatrice avec ironie. Oui, j'ai entendu souvent conter de ces histoires. Une fiancée!... N'est-ce pas une jeune fille à qui l'on dit : Confiez-vous à mon honneur, à ma foi, et qui livre son innocence et son ame? On la trompe, on s'en éloigne,

ou l'oublie et on lui laisse le désespoir et le remords!

— Une fiancée, en Hollande, interrompit David, c'est une jeune fille pure comme les anges, et que l'on aime, que l'on vénère comme ces enfants du ciel. On ne vit plus que par elle et que pour elle; le temps et l'absence, loin d'affaiblir l'amour qu'on lui a voué, ne font que tripler sa force et son dévouement. Jugez-en, Cynthia, puisqu'en assimilant la tendresse d'Isabelle à une passion vulgaire, vous avez blessé mon cœur et appelé la rougeur sur mon front. Oui, voyez-vous, cara donna, j'ai retrouvé, dans cette affection sainte, la candeur et la vivacité des émotions de mon adolescence. Comme les charbons ardents du prophète Isaïe, cette flamme sainte a purifié mon cœur et mes lèvres. En entendant la partition de mon nouvel opéra, n'y avez-vous

point remarqué plus d'élévation dans les idées, plus d'inspiration, plus de cette puissance que ne sauraient donner ni l'étude, ni le travail, ni même le génie? Mon pieux amour pour ma fiancée a mis tout cela dans mon esprit et dans mon ame. Comme d'autres insensés, j'ai demandé leurs secours aux agitations tumultueuses des passions folles et effrénées. Je les ai cru longtemps la félicité... Maintenant elles n'excitent que ma pitié. J'ai trouvé plus d'extase dans le chaste, dans le seul baiser dont mes lèvres ont effleuré le front d'Isabelle, que dans mes ardents bonheurs d'autrefois. Nous nous sommes séparés avec douleur, mais sans désespoir. La calomnie, et même de perfides apparences, si elles osaient s'attaquer à nous, ne sauraient ébranler notre foi mutuelle. Pas un doute, pas une crainte! La jalousie elle-même ne peut rien sur un semblable amour; nous nous aimons

comme on doit aimer dans le sein de Dieu!

La Cynthia, pâle et ses beaux bras croisés sur sa poitrine, l'écoutait dans l'attitude que devait avoir Marie Madelaine, lorsqu'elle entendit, pour la première fois, la voix divine du Sauveur des hommes.

— Une pareille tendresse n'est donc pas un rêve insensé de mon imagination italienne? On peut donc aimer ainsi! O ma mère, ma mère, pourquoi n'avez vous point laissé à mon cœur son innocente pureté!....

Parlez, dit-elle, parlez! Les fils des exilés aiment à entendre dire les merveilles de la patrie qui leur est à jamais interdite, et dont ils n'ont vu, dont ils ne verront jamais le doux ciel! Oui, David, un regard qu'on échange, une fleur que l'on respire tour-à-tour,

une promenade où l'on fait, à chaque pas, des projets ineffables pour l'avenir, — des projets qui se réaliseront! — l'amour avec le respect; la maternité et ses sublimes joies; oui, un cœur d'homme doit se régénérer à ce divin foyer... Des hommes peuvent oublier le passé; ils se régénèrent, ils se transfigurent... Mais une pauvre femme!... Le sort est sans pitié pour elle! Une fois coupable, elle ne saurait obtenir de pardon; pour elle l'expiation ne cesse qu'au tombeau... Laissons ces idées, David! Elles m'étouffent, elles me tuent... Elle est belle cette jeune fille qui vous aime? Elle est douce, n'est-ce pas? Elle est dévouée? Le bonheur embellit. Et puis, avec un amour puissant et pur au cœur, aucun effort ne doit coûter pour devenir accomplie! Parlez, parlez, mon ami, j'éprouve en vous écoutant un bonheur douloureux; je souffre; et pourtant j'aime cette souffrance!

— Eh bien! vous serez ma confidente, chère Cynthia. Le jour où Isabelle deviendra ma femme, je lui dirai en vous présentant à elle : aimez-la, car elle m'a consolé pendant que l'absence me séparait de vous.

— Elle ne voudra point aimer une femme de théâtre, une courtisane. Celle qui n'a jamais connu le repentir ne saurait connaître l'indulgence et le pardon.

— Isabelle appréciera votre noble intelligence et votre cœur plus noble encore. N'êtes-vous pas une sœur pour moi? Ne vous dois-je pas ma fortune, mon bonheur, et même mon mariage avec Isabelle? N'êtes-vous pas la bonne fée qui a rendu possible ce mariage? Isabelle vous verra à travers ma reconnaisance et mon affection.

Tandis que le maëstro parlait, la prima

donna, au moindre bruit de roues, courait vers la fenêtre et revenait près de David, prête à s'élancer de nouveau, dès qu'une voiture semblait se diriger vers l'hôtel.

Cependant David racontait les félicités naïves de son amour : l'automne, une promenade le soir, et une causerie le matin ; l'hiver, une veillée au coin du feu, ou bien une excursion en traîneau, quand tous les canaux d'Amsterdam, recouverts d'une voûte solide et tranparente, se trouvaient sillonnés par des milliers de patineurs. Les jeunes filles arrivent avec leur jupe courte et leur charmante coiffure, dont les plis s'arrangent autour de leur front comme un voile léger. La plupart, les bras croisés, portent sur leur tête des amphores de cuivre, brillantes comme de l'or. Entraînées par leurs patins avec une rapidité magique, elles glissent ou plutôt elles volent

sans mouvement apparent du corps, et surpassent la vitesse d'une rapide machine à vapeur.

A Amsterdam, on ne chemine plus l'hiver que sur la glace. Les rues deviennent solitairés, et les canaux se peuplent. De chaque côté des rives, se dressent les mêmes boutiques qui, chaque soir, couvrent, en été, les ponts. Quelles douces sensations on éprouve à circuler au milieu de cette foule, assis dans un léger traîneau qu'un cheval, les pieds armés de crampons, emporte avec une vélocité sans exemple. Il suffit de quelques secondes pour s'éloigner du tumulte, et se trouver dans une solitude presque absolue; en quelques instants, on revient parmi les promeneurs. Que de fois David, placé entre Isabelle et sa bonne tante, s'est aventuré de la sorte, loin, bien loin d'Amsterdam! On n'entendait

d'autre bruit que le sifflement de la glace sous le traîneau, et le souffle produit par la respiration de la jeune fille et celle de sa compagne. Un léger péril, dont on ne s'apercevait jamais qu'après l'avoir franchi, venait parfois accélérer cette respiration ; on en goûtait mieux ensuite le bonheur de la solitude et le calme de la nature.

David laissait alors aller au hasard les guides du cheval, habitué à ce genre d'excursion ; il s'assurait que la pelisse d'Isabelle la garantissait bien contre le froid ; il échangeait un regard et un mot avec elle; tandis que la bonne tante Truchden souriait heureuse du bonheur des fiancés. Oh! de pareilles journées ne s'oublient jamais, et leur souvenir ne laisse pas indifférente l'imagination qui les évoque !

— Taisez-vous, taisez-vous, interrompit

tout-à-coup Cynthia; j'entends la voiture de Maurice; j'entends les pas de ces chevaux! il vient me prendre chez vous, comme il me l'avait promis. Taisez-vous, David. Si Maurice entendait vos récits, s'il se trouvait en face de ces amours pures et saintes qu'il rêve jusque dans mes bras, il ne m'aimerait plus! Il me repousserait! Taisez-vous; taisez-vous.

En ce moment, le docteur entra soucieux et brusque, comme à son ordinaire. Il tendit la main à David, et lui adressa quelques paroles distraites. Son front ne tarda point à s'épanouir, à la vue de Cynthia qui tenait attachés sur lui ses grands yeux noirs avec la sollicitude d'un chien qui épie, dans les regards de son maître, les volontés auxquelles il va s'empresser d'obéir.

— Je suis venu plus tard que je ne l'aurais voulu, chère Cynthia, dit-il : mais tant de devoirs nous séparent!

Une larme brilla dans les paupières de la pauvre femme qui s'empressa néanmoins de sourire...

— Qu'importe l'attente? puisque vous voici, dit-elle.

— Je ne puis vous entrevoir qu'un moment : une opération grave et périlleuse m'oblige à vous quitter dans quelques moments.

— Vous savez bien, Maurice, que je mets, au-dessus de tout mon bonheur personnel, le soin de votre renommée et les devoirs de votre profession. Un être qui souffre vous attend; adieu, mon ami. Vous tâcherez de venir,

ce soir, un instant au théâtre. Je vous apercevrai dans votre loge.

— Vous voyez son dévouement et sa tendresse! interrompit le docteur ému, en se tournant vers David; je ne puis l'en récompenser que par l'isolement, l'ingratitude!

— Vous n'êtes point ingrat, et je ne suis point isolée. Je suis heureuse, Maurice, oui, vraiment heureuse! Pourquoi vous imaginez-vous que je ne sois point satisfaite de mon sort? Je vous aime et vous m'aimez, vous, n'est-ce pas? Que pourrais-je désirer encore? Si quelque chose altérait mon bonheur, ce seraient les torts imaginaires que vous ne cessez de vous supposer envers moi. Je vous ai vu un moment; j'ai de la joie pour tout le reste de la journée. Allez, mon ami,

il signor David viendra me reconduire chez moi. Merci d'avoir fait un long détour, pour venir jusqu'ici me serrer la main.

—Adieu, ma Cynthia, dit le docteur : à ce soir !

— A ce soir! répéta Cynthia qui porta à ses lèvres la main que lui tendait le docteur.

Quand il fut éloigné, elle fondit en larmes.

— Je ne lis que trop ses froideurs sous ses prétextes de feintes occupations! Il ne m'aime plus! il ne m'a jamais aimée!... je le sens! je le sais, je le vois!.. Et pourtant, perdre le peu de pitié qu'il m'accorde me tuerait. Oh! David, David, que votre fiancée est heureuse! Elle aime, elle est aimée; le mépris et l'indif-

férence ne la frapperont jamais de leurs impitoyables coups. Jamais elle ne se dira :

« Il peut me quitter quand il le voudra, sans scrupule, sans blâme, ne suis-je pas une courtisane ! »

## II.

### NOÉMI.

Pendant les quatre mois qui suivirent l'arrivée de David à Paris, il ne survint, pour le maëstro, aucun autre événement grave que la représentation d'*Ugolin*. *Ugolin* obtint un succès qui surpassa la vogue de la *donna Bianca ;*

la Cynthia s'y montra grande actrice sous les traits d'un jeune garçon. Ce rôle, habilement composé, permit à la prima donna de prouver l'admirable flexibilité de son talent. Naïve et lutine dans la première partie de la pièce, elle s'éleva, dans la seconde aux plus sublimes inspirations du drame. Comme cantatrice, elle se surpassa elle-même. On s'accorda néanmoins à reconnaître que si la belle artiste pouvait s'attribuer une partie du succès, le compositeur, de son côté, avait fait des progrès immenses; sa partition était une œuvre tout-à-fait magistrale. Le public se montra unanime pour proclamer ces éloges; il n'en fut pas de même de la presse, qui commença contre le maëstro ses hostilités, conséquences inévitables d'un second succès.

La première fois qu'un artiste de talent se révèle, à peu d'exceptions près, chacun,

dans le journalisme, s'accorde à lui tendre la main, ou du moins à lui rendre justice. A la seconde épreuve, les dispositions favorables ont changé, et on pousse la rigueur souvent jusqu'à l'injustice. La critique en agit comme une belle-mère, qui n'a que des sourires pour sa bru, le jour de son entrée au logis conjugal, mais qui ne tarde point à échanger ses sourires contre des sarcasmes et d'injustes persécutions. David, dont l'ame s'était trouvée si peu sensible aux joies du succès, souffrit, douloureusement, des attaques et des railleries décochées contre lui de toutes parts. On peut juger des blessures que causent ces traits funestes par la résolution qu'a prise et qu'a tenue Rossini, après *Guillaume Tell*, de se soustraire désormais à de semblables tortures, en renonçant au théâtre. Un soir que les consolations de la Cynthia et les encouragements du docteur Maurice n'a-

vaient pu rendre la sérénité à l'esprit de David, il trouva en rentrant chez lui les deux lettres suivantes :

ISABELLE A DAVID.

« Je fais peut-être mal de vous écrire, mon ami ; mais votre dernière lettre à mon oncle paraissait trahir tant de découragement et de tristesse, que je ne me suis point trouvé la force de vous laisser sans consolations. Vous m'avez dit bien souvent que ma voix savait dissiper vos tristesses : peut-être quelques lignes de moi auront-elles le même privilége. David, s'il n'en était point ainsi, du moins ces mots vous attesteront qu'absent ou près de moi, vous êtes mon unique pensée. Pardonnez-moi, David, si j'ai mal fait en vous écrivant. Je l'avoue, je ne saurais me sentir de remords pour une démarche que les con-

venances m'interdissent peut-être, mais qui me permet d'adoucir vos chagrins. »

« Adieu, David. »

« Votre fiancée, ISABELLE. »

NOÉMI A DAVID.

« Frère, ne reviendras-tu pas bientôt à Amsterdam? Le succès de ton second opéra assure désormais ton avenir, et tu dois être impatient de conclure ton mariage. Je vais tout-à-l'heure préparer notre aïeule à tes projets, et je me sens l'espoir de l'y faire consentir. Dieu qui sait, dans sa miséricorde, placer une joie à côté d'une souffrance, a remis entre mes mains une force dont je veux me servir pour ton bonheur.

« En échange, je te demande comme une

grâce, mon frère, de presser le plus que tu pourras ton arrivée près de moi. J'ai besoin de te revoir et de t'embrasser. Hâte-toi donc, frère, hâte-toi! Je te le répète encore, je suis souffrante et triste. Ta vue me consolera. »

Je t'embrasse, David, et notre aïeule t'envoie sa bénédiction. Rébecca demande que je la rappelle à ton souvenir.

« Ta sœur, Noémi. »

Quelques affaires, des dispositions à prendre, un traité à signer avec la directeur de son théâtre, un voyage à Londres, retardèrent quelques temps le voyage du maëstro en Hollande. Il put enfin partir pour Amsterdam.

Avant qu'il n'arrive chez sa grand'mère, il faut que le lecteur apprenne les événements

survenus dans la maison de la vieille dame, depuis le jour où Noémi avait écrit à son frère.

Noémi, peut-être ne l'a-t-on point oublié, était d'une santé frêle et maladive : les organisations de semblable nature ont besoin de calme et de sérénité pour résister au principe fatal qui les menace. Dès que la douleur ou l'inquiétude posent sur elles leurs mains brûlantes, les pauvres victimes dépérissent et succombent. Noémi, une fois en possession du secret du maëstro, se sentit mortellement frappée au cœur. Tant que David se trouva près d'elle, elle eut la force de supporter, ou du moins de cacher ses souffrances. Après le départ de son frère, toute son énergie l'abandonna et les symptômes de la maladie, activés par les tourments de l'esprit, ne tardèrent point à laisser voir les traces de leurs ravages. Son teint se flétrit, ses yeux semblèrent gran-

dir et s'allumèrent de cet éclat sinistre qui caractérise les affections de la poitrine. Dame Sarah, qui veillait sur sa petite-fille avec une sollicitude maternelle, recourut aux avis du docteur israélite, son médecin depuis nombre d'années. Le vieillard secoua tristement la tête.

— J'ai longtemps, dit-il, arrêté les progrès de la maladie; aujourd'hui les efforts de la science restent inutiles : il faut qu'une cause inconnue ait donné au principe de la consomption cette effrayante énergie à laquelle la science humaine n'a rien à opposer. Avant deux mois, tout sera accompli.

— Plus d'espoir! plus d'espoir! gémit Sarah.

— Si mes suppositions sont justes, si Noémi ressent une peine profonde, en par-

venant à la consoler de cete peine; peut-être arrivera-t-on à prolonger encore, d'une année, son existence. Dans l'état où elle se trouve, je vous le répète, avant deux mois elle aura succombé. Voyez à deviner son secret, en supposant qu'elle en ait un. Ne reculez devant aucun sacrifice pour la consoler; il ne vous reste que cette seule chance de salut.

Quand le médecin se fut éloigné, Sarah essuya les larmes qui couvraient ses joues septuagénaires et se rendit dans la chambre de sa fille. Noémi, languissamment étendue sur un divan, lisait la dernière lettre de son frère.

— Avez-vous reçu aujourd'hui des nouvelles de David? demanda la pauvre mère, d'une voix émue.

— Non, répondit la jeune fille; mais j'a-

vais besoin pour me consoler de relire ces témoignages de la tendresse de David.

— Pour vous consoler, Noémi ? vous éprouvez donc des chagrins, mon enfant ? demanda Sarah qui s'assit près de la malade, et prit dans les siennes les deux mains amaigries de la pauvre fille.

Noémi baissa les yeux et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Je pensais que ma fille n'avait point de secret pour son aïeule? continua doucement Sarah. Une douleur inconnue était encore réservée à la vieille femme, qui croyait les avoir toutes épuisées, depuis soixante-dix ans.

Noémi porta la main de sa grand'mère à ses lèvres et releva la tête comme pour parler.

Mais la force lui manqua, et elle appuya son front défaillant sur l'épaule de sa grand'-mère.

— Ainsi, reprit la vieille femme au désespoir, ainsi, Noémi, ma fille, refuse de me confier les peines de son ame. Dieu le lui pardonne, car la fille soumise et tendre que j'ai élevée manque aujourd'hui, pour moi, de soumission et de tendresse.

Elle se leva, fit quelques pas pour sortir et revint brusquement.

— Noémi, dit-elle, le cœur d'une mère manque de fierté en présence de son enfant qui souffre. Je vous demande en grâce, je vous supplie à genoux de m'apprendre quel chagrin vous dévore! Si mes paroles n'ont point assez de puissance pour obtenir de vous

la grâce que je sollicite, me voici à vos genoux; je vous adjure, au nom de votre père et de votre mère, de céder à mes supplications.

Noémi paraissait dans une vive agitation. Une toux violente s'échappa de sa poitrine et fut suivie d'une crise longue et terrible à laquelle l'infortunée jeune fille faillit succomber. A la fin, elle reprit un peu de calme, essuya ses lèvres humides de sang, passa sur son front, inondé d'une sueur glacée, ses mains encore agitées d'un tremblement convulsif, et parut prête à parler.

— Non, dit-elle de sa voix mourante, non! Jamais je n'aurai le courage de vous dire mon secret..... Et pourtant, mon Dieu, il le faut, ajouta-t-elle en regardant le ciel. Il faut que je parle avant que mon ame ne soit aux pieds de Dieu.

— Quel est donc ce funeste secret qui vous donne le droit de douter de ma tendresse et de mon indulgence?

— Eh bien! promettez-moi, par la mémoire de mon père et de ma mère que vous adjuriez tout-à-l'heure, oui, jurez-moi de m'accorder la grâce que j'ai à requérir de vous! Je vous apprendrai mon secret, et je vivrai, oui, je vivrai; car si je succombe, ce sont mes angoisses qui me tuent!

— Je ne saurais m'engager par une promesse aveugle. Vous savez bien, Noémi, qu'à moins de désobéir à notre sainte loi, rien ne saurait me coûter pour adoucir la moindre de vos douleurs. Parlez, mon enfant.

— Faites-moi la promesse que je vous demande.

— Je ne le saurais.

— Eh bien! je mourrai, s'écria Noémi; et la mort sera la bien-venue, car elle mettra un terme aux intolérables maux que mon cœur endure!

Les entrailles de la mère s'émurent.

— Parlez-donc, Noémi, interrompit Sarah, et que Dieu me pardonne la promesse que je vous fais.

Noémi se plaça sur son séant et parut hésiter quelques instants encore.

— Ma mère, demanda-t-elle enfin d'une voix mourante, ma mère, si j'aimais un homme qui ne partageât pas nos croyances?

Sarah jeta un cri de désespoir.

— Seigneur! Seigneur! gémit-elle, ai-je

assez vécu pour voir encore une fois la honte et la chute de notre maison !

Noémi ne put supporter l'indignation de son aïeule et tomba sans connaissance. Sarah hésita un instant à la secourir ; mais bientôt la maternité l'emporta sur le fanatisme ; elle délaça la jeune fille, et parvint, après de longs efforts, à la ranimer.

— Coupable enfant ! dit-elle, quand sa fille put l'entendre : Dieu te pardonne comme moi, car tu as longtemps lutté contre ton fatal amour ?

— Ma mère, ma mère ! si j'aimais un chrétien ?

A ces mots, Sarah repoussa Noémi.

— Si c'était un chrétien, reprit la jeune

fille avec fermeté, je voudrais qu'il fût mon époux, et j'aurais échangé avec lui des serments solennels et un anneau de fiançailles.

— Plutôt la mort que le péché! Plutôt le désespoir que le remords! Je n'ai ni pardon, ni consolation pour l'enfant coupable qui a failli et qui persévère dans sa faute.

— Eh bien! cet enfant mourra maudit par vous, comme son père et sa mère. Et vous l'aurez tué, comme vous les avez tués, et vous vous présenterez au tribunal divin entourée de trois victimes!

— Oh! ma raison s'égare et ma tête se brise! Seigneur, Seigneur! Seigneur! prenez donc pitié de moi!

— Le père, la mère, l'enfant auront péri par vous! répéta impitoyablement Noémi.

— Tais-toi! tais-toi, par compassion!

— Voyez! le sang s'échappe à flots de ma poitrine; je vais mourir désespérée et maudite.

— Que faire! Seigneur, que faire! c'est le sang de mon sang, c'est la fille de mon fils! Seigneur, je l'ai élevée depuis son enfance; Seigneur, depuis vingt ans elle ne m'a point quittée d'un moment! Grâce, mon Dieu, tenez-moi compte des sacrifices que j'ai faits à votre loi, et épargnez-moi le dernier, le plus affreux de tous!

— Je vais mourir! je veux mourir; puisque vous restez impitoyable. Le brouillard qui couvre les canaux est mortel pour ma poitrine. Eh bien! je vais respirer ses miasmes putrides; il m'aidera à en finir tout de suite avec une existence insupportable et réprouvée.

Elle s'élança vers la fenêtre et voulut l'ouvrir.

Sarah l'arrêta.

— Que Dieu me pardonne, comme je te pardonne, murmura-t-elle. Ma force s'est brisée contre ton désespoir.

— Vous pardonnez à votre enfant! Oh! merci, ma mère. La joie et le bonheur renaissent dans mon ame.

— Je te pardonne.

— Vous permettez à votre enfant d'unir sa destinée à celle de la personne qu'elle aime?

— Oui, et que Dieu me pardonne!

— Et, vous me le jurez, vous assisterez au contrat de cet enfant?

— Oui, mais par pitié ferme cette fenêtre.

— Seigneur, dieu de miséricorde, recevez le serment de mon aïeule! Ma mère, ma bonne mère, j'accepte votre pardon et votre serment pour l'enfant qui l'attend avec angoisse... pour mon frère.

— Ton frère! ton frère! tu m'as trompée, malheureuse enfant!

— Oui, ma mère! comme Rachel, qui couvrit d'une peau de chevreau les mains de Jacob, afin qu'il reçût la bénédiction de son père; comme l'ange qui substitua un chevreau sous le couteau d'Abraham prêt à immoler Isaac. Bénie soit la mort qui m'a permis de toucher votre cœur et d'obtenir votre serment! Et maintenant, adieu, ma mère, car cette dernière lutte a épuisé mes forces. Dans peu d'instants, le Seigneur m'aura reçu dans

son sein. Adieu, je laisse après moi sur la terre la paix et le pardon dans ma famille!

Elle tendit la main à sa grand'mère, et d'une voix forte encore commença la confession à Dieu de *Ochammou*. « Nous t'avons of-
« fensé, Seigneur, nous avons été iniques;
« nous avons bravé ta colère, nous avons été
« opiniâtres dans notre révolte; nous nous
« sommes écartés de la bonne voie. »

Peu à peu la main de l'agonisante qui frappait sa poitrine parut s'affaiblir, sa voix s'éteignit, ses yeux se fermèrent; elle se ranima pour prononcer ces mots :

— Mon frère! Mon frère! Et retomba.

En ce moment, deux voisines, membres de la *chevro*, dont faisait partie la famille de Sarah, entrèrent dans la chambre mortuaire.

Rébecca avait été les appeler en toute hâte.

Dame Sarah était tombée sans connaissance aux pieds du lit de la jeune fille. Il fut donc facile de l'emmener de ces tristes lieux et de l'emporter dans une maison du voisinage, suivant la loi israélite, qui interdit aux parents d'un mort de rester dans la maison où git le cadavre.

Les Israélites appellent *chevro* des sociétés mutuelles d'œuvres pies. D'ordinaire les membres de ces *chevro* se réunissent le samedi pour assister à des conférences religieuses dirigées par un rabbin. Les malades, les orphelins et les veuves reçoivent des secours ; si l'un des associés de la *chevro* se trouve dans une position d'affaires difficiles, on vient à son aide, par un don, ou plus souvent, par un prêt; enfin les membres de la *chevro* ont, à tour de

rôle, la mission de veiller près des malades et de rendre les derniers devoirs aux morts. Il y a des *chevro* d'hommes et des *chevro* de femmes. Ces dernières n'ont pour mission que les secours à donner aux malades et les devoirs à rendre aux morts de leur sexe.

Rébecca, je vous l'ai dit, s'était hâtée de courir chez deux membres féminins de la *chevro* qui demeuraient dans le voisinage, afin qu'ils secourussent, dans son agonie, sa jeune maîtresse. Les deux femmes arrivèrent aussitôt; elles appartenaient toutes deux à la classe moyenne et aisée des Israélites.

La plus vieille des deux femmes de la *chevro*, dame Debora, était la veuve d'un *chazan* ou chantre; l'autre, dame Betzabé, avait pour mari un sacrificateur. On les citait parmi leurs co-réligionnaires, comme des femmes selon l'esprit de Dieu.

Débora et Betzabé, quand Rébecca eut emmené dame Sarah, déchirèrent un peu de leurs vêtemens, s'approchèrent du lit funèbre, et allumèrent une petite bougie dont la flamme rougeâtre vint jeter ses reflets vacillants sur le pâle visage de Noémi; elles fermèrent ensuite les yeux de la trépassée, et debout dans une attitude fervente, récitèrent cette formule: *Borouch daien émess;* Béni soit le juge équitable.

Quand elles eurent dit ces paroles, les deux charitables femmes jetèrent un drap sur la face de Noémi, et Debora s'assit pour lire les psaumes, tandis que Betzabé allait prévenir la présidente de la *chevro* qu'un membre de cette société venait de mourir. La femme du sacrificateur ne tarda point à rejoindre sa compagne qu'elle trouva encore occupée de la même lecture.

— Hélas! dit à voix basse dame Betzabé, la mort de la pauvre enfant est déjà sue de tout le monde, dans le quartier juif, et y cause une désolation générale. Noémi était si bonne, si douce, si charitable! Elle avait une aumône pour tous les pauvres et elle se cachait, pour faire une bonne œuvre, avec une modestie angélique. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! Mais hélas ! il est triste de voir mourir à vingt-deux ans une jeune fille, pieuse et charitable!

— Le rabbin Eléazar-Kaparnaïta le professe dans son *Chapitre des Pères*, répliqua Débora : « ceux qui naissent, naissent pour mourir, et ceux qui meurent, meurent pour vivre. »

— Le même a dit : « Au trépas du juste, ce dernier repose et les autres s'affligent; mais

quand le méchant quitte la vie, il se désole et les autres se reposent. »

— Il n'y a aucun moyen d'échapper à la mort, et personne ne peut se réjouir en pensant à la fuir; le rabbin Moïse Ben Maimon l'enseigne dans son *Épître sur la Résurrection*, ajouta gravement dame Débora, en donnant à ce mélancolique lieu-commun une expression en rapport avec la pensée qu'il exprimait.

— La meilleure leçon et la réprimande la plus sévère pour tous, c'est la vue d'un cadavre ou d'un cimetière, selon Naphtale Elokim, dans son *Abstraction céleste*, riposta Betzabé. Toutes les deux continuèrent, pendant le reste de la nuit, à échanger des sentences édifiantes, puisées dans les œuvres des rabbins célèbres, et appropriées au lugubre spec-

tacle que les veilleuses avaient sous les yeux; il en fut ainsi jusqu'au point du jour.

Dès que le soleil commença à jeter, dans la chambre mortuaire, ses premières clartés, trois ou quatre femmes, accompagnées de Rébecca, entrèrent en silence. Rébecca, les yeux gros de larmes, s'avança vers le lit funèbre, et, d'une main tremblante, écarta le voile qui couvrait le visage de Noémi. A la vue des traits immobiles et glacés de l'enfant qu'elle avait élevé, et qui s'était endormi tant de fois dans ses bras, la fidèle servante ne put comprimer sa douleur et donna un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

— Hélas! dit-elle, hélas! il ne me reste plus en ce monde ni une consolation, ni une joie. Le jour où la volonté de Dieu réunira à Noémi sa grand'mère et sa vieille servante, sera quatre fois béni!

Elle prit le cadavre dans ses bras, joncha de paille le parquet, et plaça sur cette paille le corps de Noémi. Dame Betzabé mit une bougie allumée près de la tête de la morte dont elle voila de nouveau le visage; les femmes venues avec Rébecca voulurent ensuite aider celle-ci dans le soin de laver le cadavre et de l'ensevelir.

— Seule! leur demanda la pauvre femme avec des supplications et des larmes, seule! Laissez-moi seule toucher de mes mains, pour la dernière fois, l'enfant de ma tendresse. Hélas! je ne la verrai plus, comme autrefois, me sourire pour me remercier; je n'entendrai plus sa douce voix me dire : que tu es bonne, ma chère Rébecca!

Elle baigna d'eau fraîche les membres de Noémi, peigna sa longue chevelure noire, la

vêtit de sa plus belle robe et l'enveloppa du vêtement mortuaire. Alors on approcha le cercueil, façonné par un ouvrier juif. Dame Débora étendit un drap au fond de la bière, et dame Betzabé aida Rébecca à déposer le corps dans le cercueil.

— Adieu, s'écria Rébecca, adieu ma fille, adieu ma maîtresse, adieu! Si jamais j'ai pu vous affliger involontairement; si, malgré ma tendresse pour vous, mes lèvres ont prononcé une parole qui vous ait offensée, pardonnez-moi. Hélas! le désespoir dans lequel votre perte me plonge ne sera qu'une trop cruelle expiation des fautes que j'ai pu commettre envers vous.

Cependant la maison et la chambre se remplissaient d'une foule silencieuse. Le rabbin ne tarda point à arriver. Debout et la tête couverte, il prononça une courte allocution

écoutée de tous les assistants avec une attention religieuse. Il termina par l'éloge de la jeune fille que Dieu venait de rappeler à lui, pour l'indemniser, au centuple, dans le ciel, des épreuves qu'elle avait subies sur la terre. Après cette oraison funèbre, tous les assistants s'empressèrent de charger sur leurs épaules le cercueil et de le porter jusqu'au traîneau, tendu de noir, qui l'attendait devant la porte du logis. Le cortége se rendit en silence jusqu'au cimetière réservé aux Israélites. En entrant dans ce lieu, pour lequel les Juifs ont la plus grande vénération, chacun disait à mi-voix cette prière :

« Sois loué, Éternel, notre Dieu, roi de l'univers, qui vous a créé par la justice, qui vous a donné la nourriture et vous a entretenu par sa justice, qui vous a fait mourir par sa justice. »

Arrivés près de la fosse, on fit halte, on ouvrit le cercueil, et un petit sac plein de terre fut placé sous la tête de Noémi. Ensuite on remit la planche qui fermait la bière, et chacun s'empressa d'enfoncer un des clous destinés à fixer cette planche. Les Israélites regardent comme une *mitzva*, ou œuvre pie, l'accomplissement d'un pareil soin. On descendit le cercueil dans la fosse où, pour le recouvrir de terre, les personnes présentes se servirent de pelles et même de leurs mains. Elles ne cessèrent qu'après avoir comblé entièrement le vide de la fosse. Au sortir du cimetière, un des assistants, à défaut de plus proches parents de la défunte, récita la prière des morts, appelée *yadish*. On arracha trois fois un peu d'herbe que l'on jeta derrière soi : on dit ces paroles du psaume LXXII : *Ils passeront de la vie comme l'herbe de la terre;* et on se sépara.

Rébecca, qui n'avait rien voulu perdre de ces lugubres émotions, revint rejoindre sa vieille maîtresse. Avant de l'aborder, toutefois, elle eut soin, selon la recommandation de la loi, de se purifier les mains par une ablution. Dame Sarah, dès qu'elle aperçut Rébecca, se leva silencieusement, s'appuya sur son bras, et prit, par un geste silencieux, congé des voisins qui lui avaient donné asile. La vieille juive n'avait point encore versé une larme. Sans prendre la moindre nourriture, sans dormir, elle avait passé vingt-quatre heures les yeux fixés sur les pages de son livre de prières journalières.

En franchissant le seuil de la maison, elle se déchaussa et alla droit à la chambre où Noémi avait rendu le dernier soupir. Tandis que Rébecca allumait une lampe qui devait brûler sept jours sans interruption, dame

Sarah s'assit à terre, en face du lit de sa petite-fille, et l'émotion triompha enfin de ce cœur altier.

Deux larmes tombèrent de ses yeux, le long des ses joues.

Sur ces entrefaites, Rébecca, qui allait et venaït dans la maison, apporta et déposa devant sa maîtresse du pain, du vin et des œufs durs. Dame Sarah rompit un peu de pain et essaya de goûter aux aliments que les coutumes israélites prescrivent de manger après les funérailles.

Elle ne put que les toucher des lèvres et fit signe à Rébecca de tout emporter.

C'était un spectacle plein de majesté et de tristesse, que de voir cette femme, courbée par l'âge, lutter énergiquement contre le

désespoir et supporter avec une morne résignation le coup affreux qui l'avait frappée.

Les vêtements et les cheveux en désordre, elle resta dans la même attitude jusqu'à la nuit. Beaucoup de personnes la visitèrent, durant cette triste journée, sans qu'elle levât la tête, ou qu'elle attachât ses regards sur elles. Le soir, quand dix Israélites entrèrent pour former un *Minian*, c'est-à-dire, une réunion de dix fidèles, nombre nécessaire pour réciter la prière en commun, Sarah se leva et mêla sa voix ferme aux voix des autres Juifs; puis elle retomba dans son silence absolu.

Sept jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels, à l'exception du sabbat, l'aïeule de Noémi ne proféra point un seul mot, ne changea point de vêtements, ne reposa point

sur un lit et ne prit ses aliments qu'assise à terre, dans l'atitude de la pénitence.

Rébecca, dont la douleur avait un caractère plus expansif, trouvait moyen de quitter, de temps en temps, sa maîtresse, pour aller soulager son cœur chez la marchande d'eau et de feu. Là, elle pleurait en parlant de Noémi, et se complaisait à évoquer mille souvenirs attendrissants sur la jeune fille, précocement frappée par la mort. Quand les pleurs et les causeries avaient allégé le poids de son chagrin, elle revenait près de dame Sarah, à laquelle elle essayait d'adresser la parole.

La vieille juive, par un geste solennel et muet, montrait le lit désert de Noémi, et retombait dans ses lugubres méditations.

Une lettre de dame Sarah, annonçant à

David la mort de sa sœur, n'avait point trouvé ce dernier à Paris. Tandis que la vieille femme écrivait à son petit-fils, celui-ci partait à l'improviste pour Londres, afin de surveiller les répétitions de la *Donna Bianca*, que l'on se disposait à représenter sur le théâtre de la cour.

Ce fut donc seulement après une absence d'un mois, et à son retour à Paris, qu'il trouva la lettre de sa grand'mère, où la vieille annonçait laconiquement la mort de Noémi. On se figure sans peine le désespoir de David. Éperdu de douleur, il partit sur-le-champ pour Amsterdam.

Le premier mouvement de Sarah, à la vue de son petit-fils qui lui tendait les bras en sanglottant, fut de se jeter dans son sein ; mais elle maîtrisa son émotion par un effort

surhumain, et elle montra du doigt, à David, la chaise placée en face de son fauteuil.

— Asseyez-vous-là, dit-elle. Avant de vous embrasser, il faut que je sache si j'ai encore un fils. Écoutez-moi bien, David. J'ai perdu par la mort un mari dont la sainteté faisait mon orgueil et mon bonheur; j'ai quitté la maison de mon fils unique en lui jetant pour adieu une malédiction; j'ai souffert tout ce que peut souffrir une mère et une juive fidèle; enfin, j'ai vu naguère encore l'enfant de mon fils, la fille de mon amour, s'éteindre lentement sous mes yeux et mourir dans mes bras. David, ces douleurs affreuses, ces désespoirs dont le souvenir seul pâlit encore mon front, David, ils sont faibles et tolérables en comparaison du tourment que j'éprouve, du tourment que d'un mot vous pouvez dissiper.

— Ce mot, je le dirai, ma mère; ma vie et mon bonheur dussent-ils en dépendre!

— Sarah sourit amèrement.

— Oui, dit-elle, oui! Voilà les promesses et les serments inconsidérés dont il a pris l'habitude parmi les gentils! Il promet facilement, mais tout-à-l'heure il manquera plus facilement encore à sa promesse.

— Et qui peut vous faire douter de la foi de votre petit-fils, ma mère? Pourquoi cette opinion injuste sur votre propre sang?

— Si tu ne m'avais pas quitté, reprit-elle, si tu n'avais point vécu parmi les chrétiens, si tu ne t'étais point nourri de leurs leçons frivoles et impies, le sang pieux des rabbins qui coule dans tes veines ne se démentirait pas, j'en suis sûr! Mais peut-on demander à

l'arbre que n'a point échauffé le ciel natal, et que ne rafraîchit point la rosée de sa patrie, les fruits savoureux qu'il aurait produits dans l'exil?

Elle se leva avec agitation.

— Non, murmura-t-elle en marchant à grands pas, non! Je ferais mieux de ne rien exiger de lui, et de ne pas le soumettre à une épreuve dans laquelle il succombera. J'ai fait un serment coupable. Eh bien! il faut que je l'accomplisse, dussé-je, comme je ne le mérite que trop, attirer sur moi la vengeance céleste. Malheureuse insensée, je n'ai jamais pu tout-à-fait imposer silence à mes entrailles de mère. La voix du sang a trop souvent en moi parlé plus haut que la voix de Dieu... Et cependant je ne puis tenir ce serment! Il faut que vous m'en dégagiez, David; il le faut, ou

vous me condamnez aux remords pour le peu de jours qu'il me reste à vivre.

— Ma mère, parlez, je vous en conjure; faites cesser ce mystère et ne doutez point de moi.

— Vous le voulez ? Eh bien! donc, apprenez que votre sœur, que Noémi, à l'heure de sa mort, a exigé de moi un serment coupable. David, j'en atteste Dieu, votre sœur serait encore là, sur ce lit, agonisante et les mains jointes pour me supplier, que maintenant je la laisserais expirer, plutôt que de céder comme je l'ai fait. J'ai juré de consentir à votre mariage avec une chrétienne, d'assister au contrat civil de ce mariage et de bénir votre femme. David, j'ai oublié pour vous les malédictions qu'avait méritées votre père; j'ai été vous recueillir dans

la rue, quand vous étiez pauvre, errant, abandonné. Pour vous j'ai subi la misère; j'ai passé bien des nuits sans sommeil et le désespoir dans l'ame. David, j'ai été, pour vous, une mère, une bienfaitrice, une famille! Montrez-vous reconnaissant; dégagez-moi de ma coupable promesse, je vous le demande à genoux, je me traîne à vos pieds pour l'obtenir.

David releva son aïeule.

— Ma mère, dit-il, Dieu qui lit dans mon ame est témoin de la sincérité des paroles que je vais prononcer. J'aime ma fiancée plus que ma vie; j'ai fait reposer sur elle, depuis un an, tous mes projets d'avenir, toutes mes espérances de bonheur; dussé-je en mourir, dussé-je désormais traîner mon existence dans l'isolement et le chagrin, je n'hésiterais pas à vous obéir; mais j'ai fait un serment

solennel sur ce serment, une jeune fille m'a confié son bonheur et une famille son honneur. Voulez-vous que je devienne un traître et un misérable? que je livre la jeune fille à l'abandon et sa famille à l'opprobre? Voulez-vous que les chrétiens puissent dire avec justice : « Voyez ces Juifs, ils n'ont ni foi, ni loi! S'appuyer sur leurs serments, c'est s'exposer à une infaillible trahison; leurs paroles sont des mensonges, leurs promesses des déceptions, et leur bonne foi de la boue. »

— Qu'importent les plaintes et les calomnies de ces gentils! Que t'importent les jugemens des hommes, si Dieu lit dans ton cœur?

— Ainsi, j'aurais à déplorer la gloire que j'ai acquise à mon nom, car elle rendra mon infamie plus éclatante. Passé et avenir, tout s'éteindra dans la honte!

— Dieu te paiera au centuple et ton aïeule te bénira !

— Et ma fiancée? ses plaintes ne s'élèveront-elles pas au pied du Dieu dont vous me parlez, ma mère?

— Qu'importe la douleur de celle qui ne compte point parmi les élus du Seigneur! Qu'ils périssent par les larmes ou par l'épée, ils appartiennent à la volonté divine qu'ils outragent.

— Ma mère, laissez-moi vous fléchir.

— Il est inexorable, et il veut que je souille soixante-dix années de foi pure et de piété sans tache! Va donc, digne fils de ta mère, rejeton souillé d'un rameau impur, va mêler à ton sang dégénéré le sang maudit d'une chrétienne; efface les restes affaiblis de ton ori-

gine sainte ! Va, et ne déshonore plus de ta présence la maison de celle qui renie jusqu'au titre de ton aïeule ! Soyons séparés en ce monde, comme nous le serons dans l'autre.

— Ma mère, par pitié !

Sors ! Fuis de ma présence.

David, désespéré, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les eaux profondes et jaunâtres de l'Amster.

Il ne me reste qu'un moyen de vous obéir sans commettre un crime, s'écria-t-il, je vais mourir.

Déjà il se précipitait, lorsque sa grand'-mère, avec un cri terrible, se jeta sur lui, s'attacha à ses vêtements et l'entraîna dans le milieu de la chambre, près du lit funèbre de Noémi.

— Mon Dieu, dit-elle, mon Dieu, que vous ai-je donc fait pour que votre main s'appesantisse sur moi avec tant de rigueur! A quelle résolution m'arrêter? Éclairez-moi dans ces affreuses ténèbres.

Elle se laissa tomber sur le lit de Noémi et se prit à pleurer longtemps avec amertume.

Ces pleurs abondants soulagèrent le cœur oppressé de Sarah; à la fin, elle releva la tête, essuya ses larmes, et leva les yeux sur David.

Les vêtements en désordre, pâle et brisé, David pleurait aussi.

— Eh bien! mon fils, demanda-t-elle, n'aurez-vous point pitié de moi?

— J'en ai pitié, puisque je veux mourir. Ma mort seule peut accomplir vos vœux sans me rendre coupable.

— Vous l'entendez, mon Dieu! Le suicide n'est pas même un crime à ses yeux! Ce serait à moi de mourir, si je le pouvais sans offenser le Seigneur. Et que voulez-vous qui m'attache à la vie, David? Noémi est morte, et vous aimez une chrétienne!

Il y eut un grand silence entre la mère et le fils; ce fut Sarah qui le rompit la première.

— Laissons-là ces discordes. Demain, Dieu daignera nous inspirer à quelle résolution il faut nous arrêter.

Elle se leva : David lui présenta le bras; elle s'appuya sur son fils, et tous les deux se dirigèrent vers la salle à manger. Rébecca, qui s'évertuait à préparer un bon repas pour son cher enfant, comme elle appelait le petit-fils de sa maîtresse, ne put réprimer un geste

de surprise et de douleur en voyant ces deux visages désolés.

— Hélas! dit-elle en portant elle-même le coin de son tablier à ses paupières, les temps ont amené de bien tristes changements. Jadis le retour de David était une fête au logis ; maintenant c'est les larmes aux yeux et le cœur brisé que nous nous trouvons réunies à lui. Et puis, il y a une place vide, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée. Mon Dieu ! ai-je tant vécu pour voir tous les chagrins tomber sur la maison de mes maîtres.

Rébecca feignit d'être appelée dans l'intérieur de la maison par les devoirs de son service, et sortit précipitamment.

— Elle ne sait pas que la mort de Noémi n'est point le plus affreux malheur qui frappe cette maison, gémit Sarah; lorsqu'elle l'apprendra, ses yeux pleureront des larmes de

sang, et elle s'enfuira d'une demeure qu'a marquée le sceau de l'apostasie et de la réprobation!

Ce fut la dernière allusion qui fut faite, pendant le reste de la soirée, aux pensées qui préoccupaient l'aïeule et le petit-fils.

Le souper se passa tristement; les deux convives s'efforcèrent en vain de feindre un appétit qu'ils n'éprouvaient pas, et Rébecca emporta les mets sans que personne y eût à peine goûté.

Quand ils se furent levés de table, Sarah prit dans ses mains les deux mains de son petit-fils.

— Il ne faut pas nous quitter ainsi, dit-elle. David, mon fils, mon enfant, mon seul

espoir, unique appui de ma vieillesse, laissez-moi vous embrasser.

David étreignit tendrement dans ses bras la pauvre femme et elle lui rendit ses caresses avec affection. Rébecca rentra en ce moment ; le petit-fils et l'aïeule se retirèrent chacun dans leur chambre.

## III.

### LE CONTRAT.

Sarah passa une partie de la nuit à prier et à demander l'aide divine. A la fin, la fatigue, les larmes qu'elle avait versées et son grand âge, la jetèrent dans un assoupissement fiévreux qui, du moins, sut la soustraire au sentiment de ses peines.

Il n'en fut pas ainsi du maëstro. Il ne put goûter un instant de repos et d'oubli. Tour-à-

tour la pensée d'Isabelle, le souvenir de Noémi et les projets de sa grand'mère occupèrent son esprit et le jetèrent dans une sorte de délire. Il n'avait point assez d'admiration et de reconnaissance pour sa sœur qui, mourante, trouvait encore la force et le courage d'obtenir de sa grand'mère le serment d'unir son frère à Isabelle. Renoncer à sa fiancée lui semblait un crime; et cependant le désespoir de Sarah le poignait et le déchirait.

Il se levait, il marchait à grands pas, il appelait sa sœur : les heures de la nuit se traînèrent pour lui, une à une et lentes comme des siècles. Quand la lumière parut, il sortit pour demander au jour et à la fraîcheur de l'air un peu de soulagement contre son agitation.

Rien n'est triste comme une matinée d'Amsterdam; un épais brouillard s'exhale

des rives de l'Amster et enveloppe la ville d'une vapeur fétide. Le soleil se montre froid et livide à travers les nuages qui rampent sur la terre; son disque blanc, sans éclat et sans chaleur, peut être impunément fixé par les regards. On dirait un astre mort qui plane sur une cité agonisante, enveloppée déjà de son linceul.

David se dirigea d'abord vers la mer : insensiblement, et sans qu'il le voulût, ses pas vagabonds l'amenèrent vers le Muider-Straat et devant la maison de menhyr Litzerman.

A la vue de cette fenêtre à laquelle lui était apparue, pour la première fois, Isabelle, son désespoir prit une nouvelle violence. Il fallut que le maëstro s'assît sur le banc de pierre, où jadis il était venu prendre place avec tant de joie, d'espérance et d'amour. Ses jambes

se dérobaient sous lui; son cœur battait avec une violence forcenée.

Tout-à-coup un vent frais s'éleva : par un de ces phénomènes familiers à la Hollande, le brouillard fut dissipé en quelques instants; le ciel apparut bleu et serein, et le soleil resplendit de tout son puissant éclat. Tandis que les membres fatigués de David semblaient reprendre une nouvelle existence, aux rayons vivifiants de l'astre glorieux, la petite fenêtre de la villa s'ouvrit; c'était Isabelle qui venait placer, sur l'appui de cette fenêtre, un azaléa en fleurs. Ses regards se dirigèrent vers le banc où jadis ils avaient aperçu tant de fois le maëstro. A la vue de David, elle jeta un cri et tendit à son fiancé ses bras à demi nus; puis, par un mouvement instinctif d'une adorable pudeur, elle se réfugia honteuse et rougissante, derrière le rideau;

mais ce fut pour reparaître bientôt. Le bonheur donnait à ses traits doux et charmants une expression céleste.

Les amants étaient trop éloignés pour échanger quelques paroles, sans exciter la curiosité et l'inquisition des voisins. La jeune fille cueillit une fleur d'azaléa et la jeta au maëstro : le vent se fit complice d'Isabelle, et amena la fleur jusqu'aux pieds de David, qui la releva et la pressa passionnément contre ses lèvres.

Des importuns survinrent ; Isabelle se hâta de fuir, et David s'éloigna précipitamment. Quand il rentra chez son aïeule, Sarah attendait son petit-fils sur le seuil de sa maison. La nuit qui venait de s'écouler semblait l'avoir vieillie de dix années. La vieille femme jeta les yeux sur la fleur que David tenait à la main, et celui-ci rou-

git comme un enfant, sous le regard de son aïeule.

— Je le comprends, je suis vaincue, dit-elle avec un abattement profond; vous l'avez revue! Votre fatal amour, me laisserait mourir à vos pieds plutòt que de retarder, d'un jour, ce mariage. Allons, je suis prête! A quand la cérémonie heureuse et désirée? Aujourd'hui? Tout-à-l'heure, n'est-ce pas? L'autre jour un enterrement et aujourd'hui un mariage; les solennités ne me font point faute!

David, les yeux baissés, laissa parler Sarah sans répondre.

— Je suis lasse de malédictions et de haine, continua-t-elle. Puisque Dieu ne me vient pas en aide, et qu'il me laisse défendre seule sa cause, que tout s'accomplisse. Voilà que je

deviens digne de ma famille! Je blasphême!

Elle cacha son visage dans ses mains flétries et pleura.

— Ce sont les dernières plaintes qui importuneront vos oreilles, mon fils, reprit-elle avec fermeté. Ma résolution est prise : je tiendrai mon serment ; vous épouserez cette Moabite. Je ne vous demande qu'une dernière grâce, partez pour Paris, dès que votre union aura été consacrée... Consacrée! interrompit-elle en serrant convulsivement ses mains.... Un prêtre... il n'y en aura point ; un rabbin se détournerait avec horreur de pareils fiancés, et un ministre protestant ne consentirait pas lui-même à s'en rendre le complice... Mon Dieu! mon Dieu! je voudrais rester calme et mon désespoir l'emporte sans cesse! A l'avenir, je montrerai moins de faiblesse, David!... N'est-ce pas! quand mes

lèvres auront baisé au front cette chrétienne, votre femme, veux-je dire, quand elles lui auront donné le titre de fille, que je n'ai jamais donné qu'à votre sœur, vous l'emmenerez loin de moi ?...... Dussé-je ne plus jamais vous revoir, dussé-je mourir seule, sans une larme, sans un regret, David, vous m'accorderez cette grâce, n'est-ce pas?

— Je vous obéirai, ma mère.

— Hâtez-vous donc ; j'ai hâte maintenant que tout soit achevé. Cet après-midi, nous irons visiter votre fiancée; je ne sais point encore son nom, mais qu'importe!

— La jeune fille que j'aime se nomme Isabelle Litzerman.

— La fille ou la nièce de cet Allemand qui demeure au Muider-Straat! Mon Dieu, que

votre vengeance ne punisse point, par son pêché même, l'infidèle qui vous outrage. Si des paroles de vengeance me sont échappées dans mon trouble, ne les exaucez pas! oubliez-les! Je vous implore pour lui et pour moi! Soyez miséricordieux; entendez mes prières! Déjà vous n'avez que trop écouté, autrefois, mes malédictions!

Elle s'enferma dans sa chambre. Quelques heures après, David se rendit chez sa fiancée.

Il y a des émotions et des bonheurs que les paroles de l'homme ne sauraient exprimer. Telles furent les sensations qu'éprouvèrent Isabelle et David, lorsqu'ils se trouvèrent réunis après une si longue absence. La jeune fille, vêtue de noir, avec sa simplicité habituelle, portait à son corsage un bouquet d'azaléas, et avait placé, dans ses cheveux blonds, une tige de ces fleurs amies.

Quelque matinale que fût la visite du maëstro, Isabelle attendait son fiancé depuis longtemps. A sa vue, elle se leva pour courir à lui; un sentiment de réserve l'arrêta. Sa tante Truchden la poussa doucement.

— Va, dit-elle, va, ma fille! Ne cherche point à cacher ta joie et ton trouble; livre-toi en liberté aux transports de ta chaste tendresse.

Elle courut donc à David. David prit dans ses mains les mains d'Isabelle et la baisa au front. Ni l'un ni l'autre ne trouvaient de voix pour exprimer leur félicité.

— Nous voici donc enfin réunis! murmura Isabelle.

— Réunis pour ne plus nous quitter, réunis pour toujours! répondit David. Dieu m'a enlevé une sœur bien-aimée; notre union

me rendra moins amère la douleur que la mort de Noémi laisse dans mon ame.

Isabelle montra ses vêtements noirs.

— Le deuil de Noémi est dans mon cœur comme sur mes vêtements, dit-elle; si je n'ai point encore le droit de m'associer à vos joies, vos chagrins m'appartiennent et j'en ai pris ma part.

— Chaque jour, Isabelle porte des fleurs sur la tombe de Noémi, ajouta la tante Truchden : et puis elle distribue des aumônes aux pauvres Juifs qu'elle rencontre, et elle leur dit : bénissez Noémi, qui vous console dans votre misère.

David porta les mains de sa fiancée à ses lèvres, et laissa tomber une larme sur ces mains.

A Dieu ne plaise que je veuille essayer de

redire les doux entretiens et les pudiques enivrements des deux fiancés; on ne saurait peindre ni les extases d'un rêve, ni les exaltations des bienheureux dans le ciel. Si quelque chose ici-bas peut donner un avant-goût de joies divines, c'est l'amour chaste et immatériel de deux nobles ames. Comme le dit un des plus grands poètes de la Hollande, Bilderdyck, en parlant des saintes félicités des fiançailles néerlandaises : *Quand on s'aime ainsi, on oublie les liens du limon et l'on sent déployer ses ailes d'ange.*

David et Isabelle restèrent seuls et en liberté, une grande partie de la journée. Menheyr Litzerman vint saluer le maëstro et retourna bien vite à ses affaires. Quant à la tante Truchden, elle trouva moyen d'être accablée par tant de soins domestiques, qu'il lui fallut sans cesse aller et venir dans la maison. Ce-

pendant, dès que la sonnette de la porte annonça une visite, elle accourut dans le petit salon où se tenaient les fiancés et reprit sa place habituelle près de la fenêtre. En ce moment, la porte s'ouvrit, et dame Sarah entra. Une pâleur soudaine passa sur le visage de David, tandis que la vieille femme saluait solennellement.

— Je suis la grand'mère de David! dit-elle.

— Soyez la bien-venue dans cette maison, s'empressa de répliquer la tante Truchden, qui répondit par une de ses profondes révérences au salut de Sarah.

Celle-ci prit en silence place sur le fauteuil qu'on lui présenta, et attacha sur Isabelle ses yeux perçants. Une affreuse inquiétude serrait le cœur de David qui redoutait un éclat de la part de son aïeule.

La vieille femme, dont le trouble était vi-

sible, et qui faisait des efforts évidents pour surmonter ce trouble, ne tarda point à se trouver maîtresse d'elle-même.

— Ma fille, dit-elle à Isabelle, je ne connais que depuis hier vos fiançailles avec mon fils, et je viens aujourd'hui vous donner mon baiser et ma bénédiction d'aïeule.

Isabelle s'agenouilla devant Sarah qui la baisa sur les deux joues, et posa sa main sur ses cheveux blonds.

— Je n'apporterai point à vos noces un cœur joyeux, continua la vieille femme qui semblait prête à défaillir d'émotion. J'ai perdu ma fille unique Noémi.

— Noémi était mon amie et ma sœur, interrompit Isabelle ; elle m'aimait et me permettait de l'aimer; je partage votre douleur et vos regrets. Ces vêtements de deuil, je les porte en souvenir d'elle.

— Les dernières paroles de Noémi ont été pour vous, continua dame Sarah, d'une voix moins sévère. Noémi était une fille obéissante et pieuse, qui ne m'a causé qu'un seul chagrin durant tout le cours de sa vie... Et ce chagrin m'a frappé le jour de sa mort.

— Je tâcherai de la remplacer près de vous; peut-être mes respects et ma tendresse adouciront-ils un peu votre douleur.

Un sourire plein d'amertume contracta les lèvres de Sarah.

— Je vous sais gré de vos bonnes intentions, dit-elle; mais hélas! rien ne remplace une fille, et rien ne console de sa perte!

— Nous pleurerons ensemble, Noémi, répliqua Isabelle.

— Écoutez-moi, ma fille, reprit Sarah en insistant avec douleur sur ce dernier mot.

J'ai une grâce à vous demander : ne venez pas me visiter dans ma maison. A mon âge, et après des malheurs semblables à ceux qui m'ont frappé, l'esprit d'une vieille femme a ses superstitions et ses bizarreries. Je vous verrai souvent; mais ne mettez pas les pieds dans ce triste logis où ma fille a rendu le dernier soupir, et qui est marqué du sceau de la fatalité. M'accordez-vous cette grâce, ma fille?

— Les moindres désirs de ma mère sont déjà et seront toujours des ordres pour moi, répondit Isabelle avec respect.

— J'y mets pourtant une condition, se hâta d'ajouter la tante Truchden, qui cherchait à donner une allure moins sévère à l'entrevue : nous ne rendrons pas de visite à dame Sarah, mais elle nous fera le plaisir de dîner aujourd'hui avec nous.

— Je le ferais volontiers, mais la loi d'Is-

raél me le défend. Vous l'ignorez sans doute; nous ne pouvons manger que des viandes préparées d'une certaine façon. Les jeunes gens s'affranchissent de ces minuties, ajouta-t-elle avec son étrange sourire; les vieilles femmes les respectent.

— Notre désir est de vous complaire en tous points, répartit la tante Truchden; nous vous laisserons donc une entière liberté, pourvu que nous recevions souvent de vos visites.

Sarah tira de sa poche une boîte recouverte en chagrin et la présenta à Isabelle.

— Ce sont quelques diamants de famille, dit-elle; je destinais ce collier, que mon aïeule et ma mère ont porté le jour de leur mariage — mais que la femme de mon fils n'a jamais vu — je destinais, dis-je, ce collier à ma petite-

fille Noémi. Vous seule êtes ma fille maintenant; acceptez-les; laissez-moi vous embrasser encore une fois et prendre congé de vous.

Elle se leva de son fauteuil, et voulut s'éloigner; ses jambes tremblaient convulsivement : il fallut que David la soutînt et lui offrît le bras.

— Merci, merci, dit-elle; je n'ai besoin de l'appui de personne. Adieu.

Elle fit encore quelques pas chancelants.

— Ce n'est rien; c'est le trouble du bonheur. Allons, David, puisque je n'ai plus la force de marcher sans soutien, donnez-moi votre bras.

Elle s'appuya sur son petit-fils.

— Que vous êtes bonne, ma mère, dit celui-ci, quand ils se trouvèrent dans les rues du Muider-Straat.

— Je tiens la promesse que j'ai faite à votre sœur, David. La mère des Machabées souriait en voyant marcher ses fils à l'échafaud... Et moi, pensa-t-elle, je souris en voyant mon fils marcher à l'apostasie. Honte et malheur à moi !

Elle n'exprima point cette idée, et affecta, pendant toute la route, le calme faux dont elle s'était armée pendant sa visite chez Isabelle. Désormais, Sarah continua à maîtriser sa douleur avec la même énergie; elle ne lui fit aucune concession; elle ne la laissa se trahir par aucun mot. Souvent David était tenté de croire que son mariage n'avait plus rien d'odieux pour sa grand'mère. Cette pensée s'éloignait de son esprit, lorsqu'il lisait, sur le visage de Sarah, les ravages qu'y produisait un désespoir concentré. La taille, naguère haute et droite de la vieille femme, se

courbait maintenant et semblait comme brisée. Des rides profondes sillonnaient son front et flétrissaient son visage. Une flamme sombre brillait dans ses yeux enfoncés sous leur créux orbites ; enfin sa démarche devenait lente et difficile. Ses membres luttaient en vain contre un malaise secret ; Rébecca la surprenait souvent plongée dans une sorte de somnolence.

Un matin, la vieille servante entra au logis, le visage bouleversé par la colère.

— Savez-vous, cria-t-elle en se précipitant dans la chambre où se tenait dame Sarah absorbée par une de ses somnolences maladives : Savez-vous, ma chère maîtresse, le bruit répandu dans le quartier, et que m'a rapporté la marchande d'eau et de feu? Les folles! Elles disent que menheyr David, que votre petit-fils va épouser une chrétienne.

— Cela est vrai, répondit sèchement Sarah.

— Vrai? répéta Rébecca anéantie; vrai! Madame n'a donc point entendu ce que je viens de lui dire?

— David épouse une chrétienne. La nièce de menheyr Litzerman est sa fiancée.

— Et vous souffrez ce mariage impie?

— Rébecca, voici quarante ans que vous me servez avec fidélité. Si vous m'adressez encore un seul mot sur ce mariage, je vous chasse à l'instant.

— Et que feriez-vous sans moi? Car vous ne comptez pas sur cette chrétienne pour soigner vos vieux jours?

— Femme, encore une parole, et tu quittes cette maison pour n'y plus rentrer! interrompit Sarah d'un voix qui rendit muette Rébecca, et la fit fondre en larmes.

Dès-lors, plus un mot ne se prononça dans le logis de dame Sarah sur le mariage de David; la vieille juive s'occupait néanmoins des apprêts de ce mariage. Elle fit refondre et graver au chiffre de David, son argenterie; elle acheta un des plus riches cachemires, qu'eussent, depuis un an, apporté de l'Inde les vaisseaux hollandais; enfin, elle allait dans tous les magasins, cherchant, avec une sagacité israélite, des dentelles anciennes, qui devaient à leur rareté une valeur extrême, et auxquelles elle faisait rendre toute leur première fraîcheur, par des procédés que possédait Rébecca.

Quand un mois se fut écoulé, un matin, menheyr Wilhem arriva de Rotterdam, et dame Sarah, appuyée sur le bras de son petit-fils, se rendit chez menheyr Litzerman, pour assister à la signature du contrat. Le

bourguemestre de la ville, second témoin de David, était déjà arrivé chez le négociant, quand le fiancé, son aïeule et Wilhem entrèrent dans le salon.

Isabelle s'empressa de venir embrasser Sarah, et la tante Truchden s'occupa de faire les honneurs de la maison au bourguemestre.

Deux amis de menheyr Litzerman, appelés pour servir de témoins à la fiancée, causaient dans l'embrâsure d'une fenêtre. Wilhem alla droit à menheyr Litzerman, avec la rondeur qu'il mettait dans tous ses rapports d'affaires.

— Jetons ensemble, dit-il, un coup-d'œil sur le contrat; sans doute le notaire l'a déjà rédigé.

— J'en attends l'expédition, répliqua menheyr Litzerman avec une nuance d'embarras qui n'échappa point à Wilhem.

— Comme en cette occasion je tiens lieu de père à David, avant de lire à voix haute le contrat, il est convenable de le revoir en tête-à-tête.

— Rien n'est plus simple.

— Voici le chiffre des apports du mari. Ah! sa fortune a marché vite : cinquante mille florins! Une dot égale à celle que vous donnez à sa femme.

— Quarante mille florins; oui, la somme est bien inscrite.

Willhem regarda Litzerman avec stupéfaction.

— J'ai assurément mal entendu votre réponse, répliqua-t-il. Et reprenant son calme ordinaire : le contrat porte bien cinquante mille florins, n'est-ce pas?

— Quarante mille, répondit le banquier allemand.

Wilhem risposta :

— Vous avez promis cinquante mille florins; un honnête homme tient ses engagements verbaux, comme si mille actes notariés pouvaient les constater.

— Je tiens mes promesses.

— Non, interrompit Wilhem indigné, en élevant la voix; non, j'atteste que vous avez fixé le chiffre de la dot à cinquante mille florins. Quand Wilhem Nodecharles affirme une chose, personne dans Rotterdam ne songe à la mettre en doute.

— Ma parole vaut la vôtre!

— Non, car elle déloyale.

— Menheyr, un pareil langage...

— J'ai l'habitude de dire ce que je pense,

riposta Wilhem, le visage empourpré par la colère.

Cette discussion, commencée d'abord à mi-voix, s'éleva peu à peu jusqu'au diapason de la colère, et attira l'attention de toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon.

David s'empressa d'accourir près de Wilhem et de Litzerman.

— Qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il avec inquiétude.

— Menheyr Litzerman manque aux engagements formels qu'il a pris avec moi pour la dot de la future. Il la réduit d'un cinquième.

— Rappelez-vous bien mes paroles, menheyr Nodecharles! j'ai dit peut-être que je *pourrais* donner cinquante mille florins à ma nièce; mes affaires me permettaient alors ce

sacrifice : aujourd'hui ma position m'impose plus de réserve. D'ailleurs qu'importe ? Ma fortune toute entière n'appartiendra-t-elle pas un jour à Isabelle ?

— Ainsi vous m'avez joué! s'écria Wilhem. Si vous étiez Hollandais, vous sauriez que des hommes d'honneur n'ont point recours à de misérables subterfuges.

— Wilhem, interrompit David, par amitié pour moi, terminez cette discussion. Vous savez bien qu'Isabelle, fût-elle sans dot, deviendrait aujourd'hui ma femme.

— Voilà de bonnes et nobles paroles ! dit Litzerman, en tendant la main à David. Vous n'aurez point de regret de les avoir prononcées.

Wilhem se pencha vers l'oreille de son ami.

— Prends garde, David, on te prépare en-

core quelque trahison, murmura-t-il à voix basse.

— Qu'importe! Ne suis-je pas assez riche pour deux maintenant!

— Cet homme t'a entraîné dans un piége honteux.

— Isabelle est un ange et je l'aime.

— Oui! Le misérable a fait servir la jeune fille innocente et pure en guise d'appeau. Il s'est dit : quand il l'aimera, quand il s'en sera fait aimer, quand il se trouvera en face du désespoir et de l'éclat scandaleux d'une rupture, il subira toutes les conditions qu'il plaira à ma fourberie et à mon avarice de lui imposer. Les Allemands!... Voilà bien leurs principes habituels!

— Ta défiance contre les Allemands t'égare; tu as peut-être mal entendu? Ton

oreille t'aura trompé; entre les mots *quarante* et *cinquante*, l'erreur est facile.

— Wilhem Nodecharles ne se trompe jamais; son oreille n'entend jamais mal.

En ce moment, le notaire entra. On se tut, et chacun s'assit. L'homme de loi fit à haute voix la lecture du protocole habituel. Quand il arriva à ces mots :

« L'apport de ladite demoiselle Isabelle Litzerman se compose d'un capital de quarante mille florins, duquel lui fait don son oncle paternel, menheyr Peters Litzerman. »

Ce dernier se leva et dit au notaire :

— Écrivez cinquante mille florins au lieu de quarante.

— Voilà qui est agir en honnête homme, répliqua Wilhem en tendant la main au né-

gociant; j'ai été tout-à-l'heure dur et injuste à votre égard, veuillez m'excuser.

— Tout est oublié depuis longtemps, répondit Litzerman.

Le notaire reprit :

.... Une somme de cinquante mille florins, de laquelle lui fait don son oncle paternel, menheyr Peters Litzerman; laquelle somme sera remise en capital à ladite demoiselle Isabelle, après la mort dudit menheyr Litzerman. D'ici là, le donataire s'engage à payer, de six mois en six mois, la rente desdits cinquante mille florins, au taux légal de cinq pour cent.

Wilhem se leva :

— De telles conditions sont dérisoires, dit-il. Menheyr Litzerman s'est engagé à remettre comptant, le jour du contrat, la somme totale de la dot...

— Vous vous êtes déjà trompé sur le chiffre de cette somme, et vous venez d'avouer votre erreur. En ce moment votre mémoire ne vous sert pas mieux.

— Eh! quoi, vous me soutenez, en face, la vérité de paroles que vous savez menteuses? demanda Wilhem, indigné.

— Je soutiens ce que j'ai dit; cessez vos insultes.

— Oh! David, mon pauvre David, dans quelle déplorable famille allez-vous entrer? Je garderai toute ma vie le remords de n'avoir point, avec cet homme, pris les précautions dont on doit s'armer contre des étrangers déloyaux, et qui se font un jeu des engagements les plus solennels.....

— Comptez-vous mettre bientôt un terme à vos insultes! Souvenez-vous que vous êtes

chez moi, et que je saurai vous faire respecter ma maison.....

— Dussiez-vous m'en chasser, n'est-ce pas? Voyons, David, décidez entre l'homme qui vous trompe et l'ami qui vous défend.

David se leva dans un trouble facile à concevoir. Dès les premiers mots de cette déplorable scène, Isabelle avait pâli et avait laissé échapper la main de son fiancé qu'elle tenait dans les siennes. Lorsqu'elle le vit se lever, elle poussa un gémissement étouffé et cacha son visage dans le sein de sa tante Truchden, accourue près d'elle.

— Menheyr Litzerman, vous êtes dans l'erreur ; les engagements que vous avez pris envers moi, sont tels que Wilhem me les a répétés en votre présence, l'année dernière et aujourd'hui. Cependant, comme je ne veux

point qu'un pareil scandale afflige plus longtemps ma famille et la femme qui doit porter mon nom, déchirez le contrat, menheyr le notaire, et rédigez-en un second. J'épouse mademoiselle Isabelle Litzerman sans dot.

— Je ne vous laisserai point donner une pareille joie à cet homme, David.

— Et moi, je ne veux pas qu'on marchande ma nièce de cette manïère avilissante! répartit Litzerman. Acceptez ce contrat tel qu'il est, ou tout est rompu, et que le scandale et le malheur retombent sur vos têtes à vous qui les avez amenés dans cette maison.

Le bourguemestre se rapprocha de Wilhem : les deux témoins de Litzerman se retirèrent à l'écart, honteux et embarrassés.

Sarah se leva.

— Il a parlé, dit-elle, de malheur et de scandale, lui qui donne pour dot, à sa nièce, la mauvaise foi et l'opprobre! Lui qui n'a pas rougi de préparer ses perfides combinaisons, un an à l'avance, et avec un art infernal!.....

« David, j'ai juré à votre sœur mourante de consentir, pour vous, à un mariage réprouvé par la religion de nos pères; j'ai étouffé la voix de ma conscience pour tenir ma promesse. Mais si vous ne quittez pas à l'instant cette maison, si vous ne me suivez pas, si vous résistez à mes ordres, je vous maudis comme j'ai maudit votre père. Comme lui vous n'aurez jamais à espérer mon pardon!.....

— Ma mère! Isabelle doit-elle subir le châtiment d'une faute dont elle est innocente?

— Elle est chrétienne! et qui dit chrétien dit traître, s'écria Sarah dans son indignation fanatique. Épouser cette fille c'est vous condamner au remords et au malheur!

Isabelle leva la tête, s'arracha des bras de sa tante, et porta autour d'elle ses yeux pleins de larmes. Chacun fit un profond silence : Sarah elle-même se tut et laissa retomber ses bras, qu'elle avait levés en signe d'anathême.

Isabelle regarda douloureusement David, marcha vers lui avec lenteur, mais avec fermeté, ôta de son doigt l'anneau qu'elle avait reçu de son fiancé, le lui presenta, et comme il n'avançait pas la main pour le reprendre, elle le laissa tomber aux pieds de ce dernier.

— Vous ne m'aimez donc plus? s'écria-t-il éperdu de douleur. Oh! ce dernier coup manquait à mon désespoir!

Isabelle voulut parler : ses lèvres ne purent que s'agiter convulsivement sans proférer un son.

— Venez , mon fils, venez ! L'amour de cetté moabite n'a rien de regrettable. C'est un mensonge, comme la loyauté de sa famille !

— Isabelle, un mot, un seul mot ! Dites-moi que vous m'aimez et j'oublie tout ! Et l'affreuse douleur qui me poigne s'effacera de mon cœur.

Isabelle ne répondit point.

— Parlez, au nom de ma vie, au nom de mon amour?

Elle cacha son visage dans ses deux mains et s'enfuit.

— Eh bien ! s'écria David, puisque tout

me trahit et m'abandonne, malédiction sur cette maison réprouvée! Je veux en chasser de ma mémoire jusqu'au souvenir!

Il sortit entraîné par sa grand'mère, par Wilhem et par le bourguemestre.

La tante Truchden s'était empressée d'aller rejoindre Isabelle. Elle la trouva mourante et sans mouvement sur le parquet.

— Mon enfant, ma fille, demanda-t-elle, à travers ses sanglots, pourquoi ne lui as-tu pas dit un mot de la tendresse que ton ame éprouve pour lui? Ce mot l'eut désarmé!

— N'as-tu donc pas entendu les paroles de son aïeule, répondit Isabelle; elle prédisait à notre union le remords et la fatalité. Elle avait raison. Entre le malheur de toute ma vie et une seule souffrance de David, pouvais-je hésiter?

— Mais il croit que tu ne l'aimes plus ; mais il te méprise, pauvre fille!

A ce mot affreux, l'infortunée tressaillit et faillit s'évanouir de nouveau.

—Tant mieux ! dit-elle enfin : il m'oubliera plus vite : cet oubli seul peut lui rendre le bonheur.

Mon Dieu ! s'écria la tante Truchden , laisserez-vous pour toute récompense à un pareil dévouement, l'abandon et les larmes?

---

David, Sarah et le bourguemestre n'échangérent point une seule parole jusqu'à leur arrivée devant la maison de dame Sarah. Alors le bourguemestre prit affectueusement la main du maëstro.

— Menheyr, lui dit-il, vous avez reçu un coup terrible, mais vous ne tarderez pas à vous féliciter de ce qui vous désespère aujourd'hui. Un honnête homme doit s'estimer heureux d'échapper au plus grand des malheurs, selon moi : à la honte d'entrer dans une famille indigne de lui, et d'épouser une femme sans affection pour son mari.

— Oui, ajouta Wilhem, cette Isabelle est sans cœur et sans loyauté, comme son oncle. Son devoir n'était-il pas de protester contre la misérable déloyauté de cet Allemand qui spéculait sur l'amour inspiré par sa nièce à David. Loin de là, elle complète les fourberies de sa famille, en jetant aux pieds de David son anneau de fiançailles ; et elle lui dit ainsi, plus énergiquement encore que par des paroles : — Acceptez, ou tout est rompu entre nous !

— Elle a vu, sans émotion, le désespoir de menheyr David, reprit le bourguemestre qui s'animait à l'ardeur de Wilhem; elle n'a répondu qu'en s'éloignant à ses plaintes et à ses expressions d'une douloureuse tendresse.

Chacune des phrases de ces deux hommes entraient dans le cœur de David qu'elles déchiraient.

Le bourguemestre continna.

— Le temps et l'absence chasseront bientôt de votre souvenir un indigne amour. Quittez Amsterdam aujourd'hui, à l'instant même. Retournez à Paris; avant peu, il ne vous restera que la satisfaction et le bien-être du péril auquel vous avez échappé.

— Je vais l'emmener à Rotterdam, dit Wilhem; s'il le faut, je l'accompagnerai en France jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa liberté d'esprit et de cœur.

Le bourguemestre prit congé du maëstro : David, résolu à suivre les conseils de ses amis, entra chez son aïeule pour y faire à l'instant les préparatifs d'un départ immédiat.

Il trouva le Cohen dans le vestibule.

Le descendant d'Aaron semblait avoir beaucoup souffert depuis le jour où il était parti pour la Frise. Il se soutenait avec peine sur ses pieds, enveloppés de vieux linges, et recourait à l'aide d'un bâton pour marcher.

David le salua rapidement, et courut se renfermer dans une chambre voisine, pour y faire ses préparatifs de voyage, et surtout pour trouver enfin quelques instants de solitude. Wilhem se chargea de raconter au voyageur la déplorable scène qui venait de se passer. Il n'est pas besoin de dire qu'il insista sur la complicité d'Isabelle dans cette odieuse spé-

culation, et sur l'outrage qu'elle avait fait à David, en rejetant dédaigneusement son anneau. Chaque fois que le négociant parlait de ce fait, il s'en exagérait, à son insu, la gravité, et trouvait la jeune fille plus coupable.

Le Cohen secoua tristement la tête.

— N'accusez, répondit-il à voix basse, n'accusez que ceux qui méritent le blâme. Litzerman est un misérable; mais il faut plaindre et admirer sa nièce et la sublime abnégation de son amour.

Wilhem, stupéfait, ne put réprimer une exclamation de surprise et de doute.

— Si vous parlez de la sorte à David, dit-il, vous pouvez tenir pour assuré qu'il va courir chez Litzerman et se livrer à sa merci.

— Vous êtes un honnête homme, menheyr

Wilhem... Et vous n'hésitez pas à perdre la vie entière d'une jeune fille innocente, parce que son oncle est un misérable.

— Mais je la crois coupable.

— Vous la croyez coupable, parce que vous ressentez le besoin qu'il en soit ainsi. Du reste, la pauvre martyre s'est offerte en holocauste pour le bonheur de David ; acceptons son sacrifice, mais du moins ne la calomnions pas.

En achevant ces mots, il monta près du maëstro, qu'il trouva plongé dans un morne désespoir.

— Mon fils, lui dit-il, je vais partir avec vous pour Paris ; je ne vous quitterai qu'après avoir vu votre front moins chargé de douleur. Autrefois j'ai protégé votre enfance contre la

misère; je vous protégerai contre vous-même, aujourd'hui. Le suicide est un crime.

David tressaillit.

— Qui donc vous fait lire ainsi dans ma pensée ?

— L'habitude de voir souffrir. Laissez-là ces papiers et ces vêtements; venez, partons sur l'heure.

Il prit un manteau et le jeta à la hâte sur les épaules du maëstro; la chaise de poste de Wilhem attendait à la porte; David serra la main de sa grand'mère, et monta dans la voiture que les chevaux emmenèrent rapidement.

Sarah les regarda s'éloigner, et quand elle les eût vu disparaître.

— Béni soit le dieu d'Israël, s'écria-t-elle, il a sauvé ma maison de sa ruine et de sa honte! Hosannah! hosannah! Rébecca, prenez ces argenteries et ces apprêts de noces, allez vendre tout et distribuez-en l'argent aux pauvres. Allez et réjouissez-vous, fidèle servante de notre famille. Dieu a étendu sa main protectrice sur elle, il ne l'a point abandonnée!

# IV.

## SÉVA.

En général, les blessures de l'ame n'inspirent ni sympathie ni pitié. Les personnes qui ont le plus souffert de la passion, et qui lui ont fait d'immenses sacrifices, passent indifférentes, lorsqu'elles rencontrent, chez

d'autres, les douleurs dont elles ont tant souffert elles-mêmes. Elles les comptent pour rien, les accueillent avec un sourire et les accusent de faiblesse.

David, déçu dans les espérances sur lesquelles il avait fait reposer l'avenir entier de sa vie, David, obligé, comme autrefois Clovis, de briser ce qu'il avait adoré, mais qui, moins heureux que le Sicambre, demeurait sans culte et sans foi, trouvait à peine, chez ses meilleurs amis, quelques insuffisantes consolations. Wilhem, dans ses lettres, semblait toujours croire que l'amour du maëstro pour Isabelle avait dû complètement s'effacer de son cœur, et n'y laisser d'autres traces que la joie d'avoir échappé à un péril. Dame Sarah, qui, d'ailleurs, écrivait rarement à son fils, ne touchait jamais au passé, même par de vagues allusions. David éprouvait, en outre, l'ennui

de savoir son secret connu de tous ceux qui l'entouraient, et de n'en recueillir qu'une sorte de ridicule.

Grâce aux indiscrétions commises par les témoins de la rupture des fiancés, grâce surtout à la rapidité télégraphique avec laquelle les Israélites savent propager entre eux, et souvent même au-delà, jusqu'aux moindres nouvelles, l'histoire de la mésaventure de David l'avait précédé à Paris; il la lisait sur tous les visages. La malice et la calomnie n'avaient pas manqué, chemin faisant, de l'envenimer et de la dénaturer. Les uns accusaient David d'avoir jeté l'insulte à une famille, les autres de s'être complu à inspirer, à une pauvre jeune fille, un amour dont il ne voulait se faire qu'un jouet. Sa pâleur, sa tristesse, son découragement, servaient de texte à d'nfatigables et odieux commentaires

qui donnaient une nouvelle gravité à ses blessures et les ravivaient sans cesse.

Le Cohen et Cynthia savaïent seuls toucher à cette plaie irritable sans en accroître les douleurs. Encore la prima donna, toujours aux prises avec un amour payé d'indifférence, toujours à la veille d'un abandon, ne compâtissait-elle à David que par un retour sur elle-même. Dans l'oubli d'Isabelle, elle voyait l'oubli de Maurice; elle s'affligeait des maux qu'elle voyait chez le maëstro, parce qu'elle ne devait point tarder à en subir de semblables.

Le Cohen se montrait plus intelligent et moins personnel dans sa compassion. Jamais il ne se servait, pour consoler David, de ce moyen banal auquel recouraient les autres, d'accuser Isabelle et d'évoquer le souvenir de

sa trahison. Il cherchait à détourner, de son idée fixe, l'imagination de l'artiste, et la dirigeait vers les consolations de l'étude, cet opium de l'ame. Souvent le maëstro, grâce aux douces paroles du vagabond, retrouvait un peu de paix avec lui-même, mais il ne tardait point à retomber dans la prostration des forces de l'ame et du corps. Il se sentait sans inspiration et sans amour de son art. Rien ne le ranimait. Il s'adressait partout età tous : au plaisir, à la dissipation et à l'extravagance elle-même. Nulle part il ne rencontrait l'oubli. On n'éteint pas un incendie en l'attisant.

Un matin, deux voix joyeuses retentirent dans son antichambre et arrivèrent jusqu'à son salon, sans vouloir faire de réponse aux questions du valet-de-chambre. Une porte s'ouvrit : Wilhem et sa femme se précipitèrent dans le cabinet de David.

— Puisque vous êtes toujours triste, nous venons vous consoler, s'écria le marchand de Rotterdam.

Et il échangea un sourire mystérieux avec sa femme.

— Oui, ajouta la jolie hollandaise, nous avons entrepris un long voyage pour vous seul, menheyr David. Wilhem a quitté ses affaires, et moi, mes deux enfants. Nous ne retournerons à Rotterdam qu'après vous avoir rendu au bonheur.

— Je ne vous comprends point, mes amis?

— Vous nous comprendrez plus tard.

— Maintenant encore c'est un mystère!

— Cher David, mon imprudence vous a causé bien des chagrins, ajouta Wilhem avec émotion : je saurai tout réparer.

Une idée insensée, une joie folle, passèrent, comme un éclair, dans l'imagination de David : l'innocence d'Isabelle, la preuve que son amour ne s'était jamais démenti ! l'oubli et le pardon du passé! Un mot de Wilhem dissipa bien vite ces illusions.

— D'abord, dit-il, mademoiselle Litzerman se marie avant peu de temps. Sa famille l'a fiancée à un riche marchand de tableaux qui habite La Haye.

David fit un geste d'incrédulité et de douleur.

Wilhem tira froidement une lettre de sa poche.

— Si vous en doutez, lisez cette lettre. Le marchand de tableaux y demande des renseignements sur la fortune de Litzerman. Maintenant que j'ai, comme les chirurgiens qui veulent guérir leurs malades, impitoya-

blement promené le fer et le feu sur votre plaie, vous ne tarderez pas, David, à éprouver les bienfaits de ma cure. Honte et mépris sur cette famille d'Allemands! Qu'il n'en soit plus question entre nous! Betty compte sur votre obligeance, pour faire les honneurs de Paris, ainsi qu'à une personne de nos amis, arrivée avec nous de Hollande. Je crois vraiment qu'il hésite... Bon gré, malgré, David, vous serez notre cicerone.

— Vous ne tarderez point à nous remercier, dirent les deux lèvres de Betty, épanouies comme une rose.

Elle passa son bras sous le bras du maëstro et l'emmena.

David ne s'expliquait ni la joie de ses amis, ni la nature du secret qu'ils semblaient cacher. Il se laissa conduire jusqu'à l'hôtel où étaient

descendus les deux époux. Betty, sans abandonner le bras de David, le fit monter dans son appartement. Là, elle le quitta brusquement, sortit et rentra en tenant une jeune femme par la main. David ne put réprimer une exclamation. Il avait cru voir Isabelle.

Ce n'était point elle pourtant. Au premier regard, des vêtements de deuil, et quelques autres rapports de taille et de tournure avaient pu tromper le fiancé de mademoiselle Litzerman. Cependant cette femme ne lui était pas étrangère. Il avait déjà vu ces deux grands yeux et ce teint dont la blancheur et l'éclat sans pareil s'harmoniaient si bien avec des traits plus charmants que réguliers. Il chercha en vain, dans sa mémoire, quel souvenir se rattachait à cette jeune femme. Il lui sembla qu'elle lui était apparue sous d'autres conditions et au milieu de circonstances dou-

loureuses. Il ne tarda point à reconnaître l'inconnue du steam-boat, madame Jansens.

— Rougissant et souriant, Séva se tenait les yeux baissés dans une attitude pleine de candeur.

— Mon amie est une de vos fanatiques, mon cher maëstro, dit Betty. Depuis deux mois qu'elle est devenue notre voisine à Rotterdam, toutes nos soirées se sont passées à chanter beaucoup de votre musique et à parler un peu de vous. Joséphine, il faut bien que je vous dise son nom en français, a consenti à nous accompagner à Paris; mon mari et moi nous nous faisions une fête de vous placer brusquement en présence de celle qui éprouve, pour votre génie d'artiste, une fervente admiration. Excusez cet enfantillage, cher maître, et toi, ma pauvre Séva, lève les

yeux, et appaise un peu la rougeur qui couvre tes joues!

David passa la journée avec Wilhem, Betty et Séva. Quand il rentra le soir chez lui, il lui sembla que le fardeau de son ame avait perdu de sa pesanteur; le rire franc et naïf des deux jeunes femmes, leur babil spirituel et plein de gaieté lui avaient fait bien. Aussi, quand Wilhem arriva, le lendemain matin, vers neuf heures, le valet-de-chambre du maëstro annonça tout bas à l'ami de son maître que ce dernier dormait profondément.

— Depuis longtemps, ajouta le serviteur, Monsieur n'a point passé une si bonne nuit.

— Tant mieux! répliqua Wilhem; ma cure commence. J'espère bien qu'avant peu, grâce à moi, l'insomnie aura quitté pour longtemps le chevet de ton maître.

Quand David s'éveilla, la première figure qu'il aperçut fut la face ronde de Wilhem.

Comme d'habitude, le Rotterdamois était resplendissant de belle humeur.

— Allons, paresseux, cria-t-il gaiement, Séva et Betty vous attendent. Fi donc! arriver le dernier à un rendez-vous!

— Heureusement ce rendez-vous n'a pour but qu'une promenade.

— Il aura pour but un mariage quand vous le voudrez, mon ami, interrompit brusquement Wilhem. J'ai l'habitude d'aborder avec franchise les questions et en véritable Hollandais.

Vous souvient-il, David, continua le négociant sans vouloir remarquer la stupéfaction de son ami, vous souvient-il d'une jeune

femme que vous avez rencontrée sur le bateau à vapeur, et d'un drame terrible qui s'est passé, sous nos yeux, à Broëck?

— C'est elle, je l'ai reconnue de suite!

— Oui, Séva, cette jeune femme que la fatalité a tenue si longtemps sous les étreintes de sa main cruelle. Dieu a pris la victime en pitié et l'a délivrée. Aujourd'hui, Séva est libre, riche, et vous aime.

— Elle m'aime!

— Elle vous aime, David, du jour où on lui a révélé que l'auteur de la *Donna Bianca* était le voyageur du steam-boat; depuis qu'elle a su quelle trahison avait blessé votre cœur, votre pensée s'est emparée de son imagination. Rien ne s'opposerait à votre mariage avec Séva; elle y consentirait avec joie, enfin sa religion est la vôtre. Quant à sa fortune...

— Mais, Wilhem, je ne veux point me marier; je connais à peine Joséphine; d'ailleurs, votre femme et vous, vous le savez bien, mon cœur n'est point libre.

— Un mariage d'inclination vous a réduit au désespoir, essayez d'un mariage de raison. Toutes les convenances se trouvent réunies dans le parti que je vous propose.

— Je n'aime point cette femme; mon ame n'a plus d'amour à lui donner.

— On ne reste pas longtemps sans amour pour une femme jeune, belle, spirituelle, digne de tendresse et qui vous aime.

— Vous extravaguez, Wilhem! je ne saurais vous écouter sérieusement.

— Aujourd'hui, soit! Demain, tout-à-l'heure peut-être, vous penserez d'une autre façon. Je ne comprends pas une niaise fidé-

lité à la trahison; vous ne tarderez point à reconnaître votre duperie. Maintenant que j'ai arraché de vos yeux les restes de bandeau qui les couvraient encore, croyez-moi, en supposant que vous ne ressentiez point d'amour pour Séva, n'est-ce donc rien que de se consacrer au bonheur d'une femme par laquelle on est aimé, et dont la vie n'a été jusqu'à présent qu'une longue suite de malheurs ?

N'est-ce donc rien que de voir, par ses soins et sous ses yeux, s'épanouir la félicité d'une femme si longtemps infortunée? Devenir le protecteur et l'appui de celle que tous ont trahie et abandonnée, pensez-vous que ce soit là une mission et des joies à dédaigner? Non, David! Vous ne tarderez pas à sentir votre ame se régénérer au bien que vous ferez. Les saintes félicités de la famille achèveront le reste de votre guérison. Chaque jour, vous révèlera un bon-

heur de plus; et vous n'aurez point couru le péril, trop éminent dans un mariage d'amour, de tomber du ciel de l'idéalité dans l'abîme du réel. En vous disant cela, aujourd'hui, je vous impatiente; tout-à-l'heure, vous reviéndrez, de vous même, à mes idées; enfin, avant huit jours, elles vous paraîtront justes, et je l'espère bien, vousles adopterez. Quant à moi, je ne vous les rappelerai plus, je vous le promets, sur l'honneur. Seulement, j'exige que vous agissiez envers Séva comme si je ne vous avait fait aucune confidence. Vous viendrez nous voir, chaque matin, et vous passerez la journée avec nous. C'est bien le moins que vous puissiez faire pour Betty et pour moi. Habillez-vous, et venez?

Quand David entra chez madame Wilhem, celle-ci déjeûnait avec Séva, et le maëstro vit la charmante rougeur, que les moindres émo-

tions appelaient sur les joues de la jeune veuve, couvrir de son éclat jusqu'à sa poitrine et son sein. Peu à peu, Séva se remit de son trouble, et madame Wilhem sut imprimer bientôt à la conversation une allure franche et piquante. A tous moments, David se surprenait riant avec délices de quelque plaisanterie spirituelle et bouffonne. Séva, sans s'associer précisément à la verve piquante et audacieuse de Betty et de Wilhem, partageait les rires du maëstro, qui passa une après-dîner meilleure encore que la journée de la veille.

Le lendemain, quand il s'éveilla, sa première pensée fut pour l'heureuse matinée qui l'attendait. Tandis qu'il se hâtait de terminer quelques lettres d'affaires, avant de courir à son rendez-vous, le Cohen entra, il parut

surpris et charmé de l'activité sereine qu'exprimaient les traits de David.

Le maëstro lui conta, en peu de mots, l'arrivée de Wilhem, les projets que ce dernier formait sur lui, et le prochain mariage d'Isabelle. Le Cohen soupira, et, s'appuyant sur son bâton :

— Prenez garde de vous tromper sur les sentiments de votre cœur, dit-il. Avant de contracter des engagements irrévocables, assurez-vous bien que vous êtes en état de remplir les devoirs qu'ils vous imposent.

— Mais je ne songe point à suivre les conseils de Wilhem. Quelques distractions s'offrent à moi, je les accepte.

— Et vous ne tarderez point à vous trouver plus engagé que vous le pensez. Séva vous aime, vous le savez ; est-il bien d'encourager

une passion qu'on ne veut point partager? Interrogez-vous avec franchise, et ne vous jetez point avantureusement dans une voie au bout de laquelle se tient peut-être le repentir.

Le Cohen tendit la main à David et s'éloigna.

— Quelle rage de donner des conseils éprouve cet excellent homme! On dirait, à l'en croire, que je suis sans expérience et incapable de me diriger moi-même, pensa le maëstro.

Préoccupé, malgré lui, des paroles du Cohen, il se rendit, mécontent et soucieux, chez Wilhem; il retrouva sa sécurité en entrant dans le salon de Betty. Séva avait quitté les vêtements de deuil : sa nouvelle toilette donnait un éclat merveilleux à sa

beauté empreinte à la fois de nonchalance et de vivacité.

Son origine asiatique se décélait dans l'éclat du regard et dans la langueur de son maintien; la flamme israélite de sa race, depuis tant de centaines de générations, avait pu s'amortir, mais non s'éteindre, sous le ciel brumeux de la Hollande. Cependant le charme des filles du nord avait modifié en elle le type oriental qu'attestaient la petitesse arabe de ses pieds cambrés et la perfection de ses mains, beauté si rare parmi les Néerlandaises.

Le souvenir d'Isabelle s'effaça de la pensée de David pendant toute la journée, et n'y reparut, le soir, que pâle et importun.

Un mois s'écoula; Wilhem annonça un jour qu'il comptait retourner prochainement à Rotterdam.

Séva rougit et David se sentit pâlir.

— Ainsi, dit-il, vous m'abandonnez et je vais retomber dans mon isolement !

— Voilà bien les artistes et les poètes! répliqua Wilhem avec une indignation comique.... David ne veut point nous garder encore un mois près de lui, et il se désole de notre départ.

— Moi, je provoque votre départ?

— Mariez-vous, et nous passerons encore un grand mois à Paris.

— Voulez-vous qu'ils restent, madame? demanda David à Séva.

Elle lui tendit la main.

— C'est le plus cher de mes vœux; répondit-elle.

Wilhem et Betty battirent des mains.

— Voilà de joyeuses nouvelles à donner à dame Sarah! s'écria Wilhem.

— Elle les attend avec bien de l'impatience, ajouta Betty.

— L'indiscrète, qui révèle notre complot!

— C'était donc un complot? demanda David.

— Un véritable complot, répliqua joyeusement la jeune femme. N'est-ce pas Séva?

— Mon Dieu, dit Seva les yeux pleins de larmes, maintenant que vous lui révélez tout cela, il va moins m'en aimer!

David, pour toute réponse, porta lentement à ses lèvres les belles mains de Séva.

Wilhem, suivant son expression favorite, avait pour habitude de mener rondement les

affaires. Il s'était procuré à l'avance, et avait apporté avec lui tous les papiers nécessaires au mariage de David et de madame Jansens. Il abrégea les formalités, et chargea sa femme et Cynthia de faire les achats de la corbeille destinée à la mariée. Ils surent tous les trois déployer une telle activité, que le Cohen, après une de ses absences habituelles, ne fut pas médiocrement étonné, en arrivant chez David, de trouver sur l'escalier, dame Sarah qui montait chez son fils, en compagnie de Rébecca et de Wilhem.

— Me voici! dit-elle, en se jetant dans les bras du maëstro : me voici le cœur ivre de joie et les lèvres pleines de bénédictions pour le Dieu d'Israël. David, mon enfant, maintenant je veux vivre, car je suis heureuse!

Le Cohen ne comprenait les motifs ni de la joie, ni de l'arrivée de la vieille femme.

Wilhem le prit à part et lui exposa brièvement ces motifs :

Le Cohen ne parut point partager la satisfaction commune. L'expression de sa physionomie devenait inquiète et sombre, à mesure que le négociant lui expliquait, avec complaisance comment David se mariait sous peu de jours.

— Cette union est-elle irrévocablement conclue? demanda le Cohen.

— Irrévocablement. J'ai fait rédiger le contrat d'après mes propros instructions. Deux cents mille florins forment l'apport de la mariée.

— Elle aime David ?

— Elle l'aimait pour ainsi dire avant de l'avoir vu.

— Et David. Vous êtes sûr de ses sentiments?

Wilhem, pour toute réponse, montra le maëstro, assis entre sa grand'mère et Séva qui venait d'entrer avec Betty.

— Puisque tout est irrévocablement conclu, dit le Cohen, il ne me reste qu'à partir. Adieu !

— Eh quoi ! vous vous éloignez ? vous ne partagez pas la joie d'une famille dont vous faites en quelque sorte partie, et qui ne compte point d'ami plus dévoué que vous ?

— La joie n'est point ici-bas mon partage, répondit le Cohen ; je n'ai que faire là où se trouvent des heureux. Adieu !

— Vous partez, mon ami, s'écria David. Quand vous reverrai-je ? Bientôt, n'est-ce pas ?

Le Cohen lui répondit par un salut silencieux de la main.

— Votre absence ne sera pas longue? lui demanda de nouveau Sarah, qui l'avait suivi jusqu'à la porte de l'appartement.

— Dieu veuille que je ne revienne pas de longtemps près de David! soupira le Cohen.

J'y reviendrai seulement quand le malheur se tiendra assis sur le seuil de cette maison.

— Et que pouvez-vous redouter pour mon fils? s'écria la vieille juive avec orgueil.

— Puisse l'abîme ne pas se cacher sous les fleurs, dit-il; je vais implorer la miséricorde divine.

Il sortit en exprimant ces pressentiments funestes.

— Le voilà tel que je l'ai toujours connu, blâmant ce qu'il n'a point conseillé, et trou-

vant à redire aux meilleures choses, quand elles ne proviennent pas de lui. Après tout, murmura dame Sarah, il faut lui pardonner, car c'est un ami dévoué, et nul d'entre nous n'est parfait ici-bas.

Dame Sarah oublia bientôt le Cohen et ses tristes pressentiments : elle avait à s'occuper d'affaires importantes et de dispositions d'un haut intérêt. Il fallait songer à rédiger le contrat de mariage de Séva et de David. Or, la signature de ce contrat israélite, quoique simplement de forme, semblait indispensable au zèle rigoureux de la vieille juive.

Un rabbin fut donc appelé : il écrivit un acte par lequel les deux futurs époux s'engagèrent mutuellement à se payer un dédit considérable, dans le cas où l'une des parties contractantes refuserait de conclure le mariage projeté. Après quoi, on cassa un verre.

On verra, plus loin, le motif de cet usage.

Le contrat, ou plutôt le dédit précéda une cérémonie bien autrement importante, mais aussi bien autrement pénible à remplir.

Le premier mari de Séva, le misérable Janssens, avait laissé un frère. Ce frère menait à Paris une existence précaire et équivoque qui en faisait un aventurier dangereux. Or, quand le premier mari d'une veuve ne lui a pas laissé d'enfants, la coutume juive veut que cette veuve épouse son beau-frère. Ainsi le prescrit un chapitre du Deuteronome, qui dit : « Quand des frères demeureront ensemble, et que l'un d'eux viendra à mourir « sans laisser d'enfants, la veuve n'appar- « tiendra pas à d'autre qu'à son beau-frère. »

On devait craindre que, s'appuyant sur le texte des livres saints, cet homme ne voulût spéculer sur le scandale. D'ailleurs, comme

le fit remarquer dame Sarah, la loi était précise, et il fallait s'y conformer à la lettre.

Dame Sarah, grâce à ses relations avec plusieurs familles israélites, parvint à découvrir ce Jansens. Il objecta d'abord beaucoup de difficultés, protesta de l'intention irrévocable où il était d'user de ses droits, et finit par se rendre aux arguments irrésistibles d'une somme assez ronde qu'on lui offrit. L'avant-veille du mariage, on se rendit donc chez la Cynthia pour procéder à la cérémonie du chaliza c'est-à-dire de la renonciation; le chaliza devant toujours avoir lieu dans une maison étrangère aux deux parties.

Quand Séva, accompagnée de dame Sarah, entra chez la cantatrice israélite, elle y trouva trois rabbins et sept témoins; la loi prescrit, en pareil cas, une réunion de dix personnes au moins.

On fit comparaître la jeune veuve et son

beau-frère devant cette assemblée constituée en tribunal : tous les deux déclarèrent successivement qu'ils se présentaient pour devenir mutuellement libres.

Le grand Rabbin adressa plusieurs questions au jeune homme, puis après l'avoir engagé à épouser la veuve de son frère, et s'être assuré qu'il persistait dans son refus, il fit approcher la veuve de Jansens. Celle-ci plaça au pied de son beau-frère un soulier sans semelle qu'elle noua avec des cordons, de manière à en former une espèce de sandale. Tandis qu'elle s'acquittait de ce rite, un des rabbins lui faisait réciter différents passages du Deutéronome, tels que : « *Le frère de mon mari ne veut point continuer la postérité de son frère en Israël et il refuse de m'épouser.* »

Jansens, toujours sous la dictée du rabbin, répliqua *qu'il ne lui plaisait pas de la prendre.*

Alors Séva dénoua la sandale qu'elle avait attachée au pied de son beau-frère, le déchaussa et cracha devant lui, en disant : « *Ainsi fait-on à l'homme qui n'édifie pas la maison de son frère. Il sera appelé en Israël, maison du pied nu.* » Elle répéta trois fois ces paroles, après quoi le rabbin lui annonça qu'elle pouvait se remarier, et lui délivra un acte authentique de cette autorisation.

Rien ne s'opposant plus au mariage, il fut fixé à deux jours de là.

Le matin de ce jour solennel, la famille et les invités se réunirent dans la maison de la fiancée. Un rabbin couvrit David et Séva du même thaled, et chacun lui jeta un peu de blé sur la tête. Ce dernier symbole était destiné à figurer la fécondité et l'abondance qu'on souhaitait aux époux.

Quelques heures après, un longue file de

voitures remplissait la rue Notre-Dame-de Nazareth, et encombrait les abords de la synagogue allemande. Tout ce que Paris compte d'illustrations artistiques se pressait dans ce joli édifice, d'une apparence simple, et resplendissant de lampes. Sur la tribune du milieu (la *Théba*), drapée de tentures en velours cramoisi, que rehaussaient des broderies en or et de riches crépines, se tenaient déjà le chazan et les enfants de chœur, la tête couverte; une espèce de soutane bleu de ciel et un petit manteau blanc formaient le costume de ces derniers.

Tout-à-coup, un murmure se fit entendre : c'étaient les fiancés. Aussitôt, deux commissaires du temple et le rabbin lui-même, son tricorne sur la tête, et vêtu d'une longue soutane de satin, allèrent, d'un pas mesuré, au devant du cortége. Madame Jansens, conduite par Wilhem, venait entourée de

femmes ; les amis de David le guidaient. Ce dernier prit la main de sa fiancée : le rabbin, ouvrant la marche de la petite procession, conduisit le cortége jusque devant le tabernacle, tandis que le chazan et les enfants de chœur, placés, on le sait, dans la *Théba*, entonnaient un hymne d'allégresse, emprunté aux psaumes du roi David.

Ce chant terminé, le rabbin monta sur les marches du tabernacle et adressa aux fiancés, debout devant lui, une exhortation courte et touchante. Ensuite, il mena les futurs époux et leurs proches parents sur la Théba. On y couvrit d'abord Séva et David des longs plis du thaleb, comme un symbole de mystère et d'amour indissoluble. Le thaleb est à la fois un voile et un linceul.

Un calice plein devin circula de main en main, et on bénit Dieu qui ordonne le mariage.

Sept bénédictions se succédèrent de la sorte pendant la solennité ; elles furent interrompues par la lecture du contrat qu'avait rédigé en hébreu le rabbin. Cet acte renfermait l'énumération des devoirs auxquels sont astreints, l'un envers l'autre, les deux époux. Il contenait, en outre, la stipulation de la dot de la mariée et de l'apport du mari. Quand on eut terminé cette lecture, David passa un anneau au doigt de Séva, et tous les deux prononcèrent quelques paroles dictées par le rabbin. Dans cette formule, David déclarait à madame Jansens qu'elle était son épouse, selon le rite de Moïse et d'Israël. Le rabbin les bénit une dernière fois, et les chants recommencèrent jusqu'après la sortie des nouveaux époux.

Le marié, quand il eut reconduit sa femme jusqu'au seuil du temple, et avant de la quit-

ter, signa un contrat de mariage qui dut être légalisé ensuite par deux témoins. Cette formalité accomplie, un commissaire du temple présenta un verre au maëstro. David brisa le verre contre la muraille.

Selon le Talmud, cette coutume, a pour but de rappeler aux Israëlites la fragilité de la vie et des espérances humaines qui tombent en poussière, au moment où elles brillent du plus décevant éclat.

Chacun vint complimenter David et lui serrer la main, le docteur Maurice et la Cynthia étaient du nombre.

—Hélas! dit la Cynthia, hélas, David, vous êtes uni à la femme que vous aimez! Maintenant, votre amour pour elle devient un devoir. Moi, voyez, il faut, par respect pour le monde, que je feigne de connaître à peine

l'homme qui tient entre ses mains mon cœur et ma vie!

Ces paroles de douleur se perdirent au milieu de la joie générale. Rébecca, et surtout dame Sarah, semblaient avoir retrouvé la force et la verdeur de leur jeunesse. Dame Sarah, vêtue de ses plus beaux atours, portait au cou le riche collier de diamants qu'autrefois elle avait donné à Isabelle, et que celle-ci lui avait renvoyé, après la triste rupture de son mariage. Quand le cortége fut de retour, et que les convives eurent pris place à la table qui les attendait, elle détacha ce collier d'une grande valeur et l'attacha, de ses mains tremblantes de joie, sur la poitrine de sa belle-fille.

A la vue de ce bijou, qui lui rappelait Isabelle, un nuage de tristesse passa sur le cœur de David, et troubla un instant son bon-

heur. Un regard de Séva effaça cette impression passagère ; la jeune femme était si belle et si heureuse!

Une semaine après la célébration de ce mariage, dame Sarah entra chez son petit-fils.

— David? lui demanda-t-elle d'un ton grave et solennel : David, mon fils, es-tu heureux?

— Mon cœur, ma mère, éprouve plus de félicité que mon imagination n'avait jamais pu en rêver.

— Ainsi, pas un regret du passé ne reste dans ton ame?

David ne put réprimer un tressaillement.

— Le passé, répéta-t-il, le passé! Je me sens trop de bonheur pour garder dans mon ame une place au mépris.

Sarah l'embrassa et levant au ciel ses mains septuagénaires :

— Merci, mon Dieu! s'écria-t-elle avec une profonde émotion, merci! Maintenant, vous pouvez rappeler à vous la vieille Sarah; elle a rempli sa mission ici-bas. Le fils de son fils est heureux. Adieu, David, adieu, mon enfant!

— Eh quoi! vous voulez déjà me quitter? Pourquoi nous séparer, ma mère? Etablissez-vous près de moi? Jouissez d'un bonheur qui est votre ouvrage?

— David, répondit la vieille femme, la belle-mère n'a que faire dans la maison de sa bru; elle ne saurait y être ni reine, ni esclave. J'ai besoin que rien, chez moi, ne s'oppose à ma volonté; et votre femme seule a le droit

de commander dans votre ménage. Et puis, mon fils, n'y a-t-il pas à Amsterdam une tombe près de laquelle il faut veiller et prier? Mon autre enfant Noémi ne rappelle-t-elle pas son aïeule?

Elle serra, une dernière fois, David dans ses bras, alla prendre tendrement congé de Séva, et partit en compagnie de Rébecca.

Wilhem et sa femme ne tardèrent point à retourner en Hollande : les deux nouveaux époux restèrent seuls dans leur riant ménage.

---

En quittant David, après avoir appris ses projets de mariage, le Cohen s'étant laissé tomber, plutôt qu'il ne s'était assis, sur le seuil de la maison. Tout dans son attitude exprimait un découragement profond. Il tint long-

temps sa tête cachée dans ses deux mains. Quand il se releva, on ne trouvait plus rien, sur ses traits, de leur sérénité habituelle. Une sueur glacée baignait son visage, et des soupirs s'échappaient de sa poitrine.

— Plus d'espoir! murmura-t-il. Plus d'espoir! Qu'ai-je fait? La main que j'étendais pour consoler a frappé mortellement! Mon Dieu que votre justice est inexorable et jalouse! Pour la première fois de ma vie entière, je me suis un peu détourné de la voie rigoureuse de votre loi... Avec quelle rigueur vous m'en châtiez! J'ai marché sans votre lumière; dès le premier pas je suis tombé. Je voulais être médecin et me voilà bourreau! Hélas! en la voyant si jeune, si belle, si malheureuse, prodiguer les aumônes aux pauvres Israélites et porter partout chez eux, avec une ardente charité, les consolations et la paix, la com-

passion s'est emparée de mon ame. Un soir, nous nous sommes rencontrés au chevet d'une pauvre juive qu'elle arrachait à la misère ; dès qu'elle a su que j'étais le Cohen, cet ami dont son père lui avait souvent parlé, elle m'a appelé à son aide : elle a tendu les mains vers moi, comme le voyageur qui tombe dans un abîme tend les mains aux faibles rameaux qui fleurissent sur le bord du gouffre, et qui peuvent empêcher la chute et la perte de l'infortuné. Elle m'a confié ses douleurs; elle m'a laissé lire au fond de sa pensée. D'un mot j'ai cru pouvoir changer la destinée de cette pauvre enfant. Je connaissais depuis longtemps Litzerman. Je savais que son frère, peu d'années avant sa mort, lui avait confié une somme considérable, destinée à la dot de sa fille Isabelle; somme qu'il ne voulait point aventurer dans ses spéculations commerçiales. J'allai trouver

cet homme; il nia le dépôt. Je trouvai, grâce à un de mes co-religionnaires, des preuves écrites de la main du père d'Isabelle... Il lui fallut restituer les quatre cent mille florins. J'exigeai encore qu'il se séparât de sa nièce et qu'il retournât en Allemagne. Je me croyais sûr de mon miracle! Isabelle était redevenue riche et libre ; elle se trouvait délivrée du parent qui la tenait, par sa cupidité, séparée de David.

Alors, dans ma confiance insensée en moi-même, j'avouai à Isabelle que j'étais l'ami de David; je pris cette lettre d'elle pour lui, et je vins d'Amsterdam à Paris, croyant apporter le bonheur au fiancé que de fatales apparences avaient déçu. Je savais qu'il l'aimait encore... Je pars; j'arrive, et vous savez, mon Dieu, si je me suis hâté? ajouta-t-il en regardant ses pieds déchirés et sanglants! Il

est trop tard! David est le fiancé d'une autre! David, dans deux jours, conduira à la synagogue, une jeune femme qui l'aime et qu'il croit aimer. Ma mission aurait jeté inutilement le trouble dans une famille; elle aurait brisé trois cœurs au lieu d'un!... Les tendresses humaines ont-elles si peu de durée? David, que j'avais laissé plein de la pensée d'Isabelle, a-t-il pu l'oublier tout-à-fait, dans le court espace de quelques mois? Des influences étrangères ne l'abusent-elles pas? Le regret et le désespoir ne l'attendent-ils pas bientôt?

Il appuya sa tête contre la porte, et laissa quelques minutes s'écouler encore dans ces pensées funestes. A la fin, il se releva, prit son bâton échappé de ses mains, et se mit en route.

— Allons, dit-il, allons! Il me reste encore

des devoirs à remplir, et ceux-là, la volonté céleste ne saurait les trouver coupables. Dieu permet de consoler toutes les souffrances, que les infortunés qui les subissent soient de son peuple ou parmi les gentils.

Pendant une semaine, le Cohen marcha sans s'arrêter : à peine consentait-il à prendre quelques heures de repos et de sommeil. Seulement, il passa le jour du Sabbat à Anvers, et y remplit les devoirs de la loi. Dès que le soleil se fut couché, il reprit son bâton de voyageur, obtint par charité sa place sur un bateau de commerce qui se rendait à Rotterdam, et se dirigea aussitôt vers Amsterdam.

## V.

### MARTYRE.

Quand le Cohen arriva dans le Muider-Straat, et qu'il aperçut de loin la maison d'Isabelle, il s'arrêta.

— Dois-je la revoir ? se demanda-t-il. N'y

aurait-il point de pitié à lui laisser son attente et son doute? Elle se dira : Le Cohen a été infidèle; il a manqué à sa parole, il m'a trompée... Qu'importe, pourvu qu'elle souffre un peu moins... Hélas! peut-être sait-elle déjà la fatale révélation que je lui apporte. D'ailleurs, le bruit public, s'il n'en est point encore ainsi, ne tardera point à tout lui faire connaître. Il faut qu'elle apprenne son malheur de ma bouche. Allons! pour la première fois je sens le courage me manquer. La victime est si pure et si digne de pitié!

Après une courte hésitation, Il frappa à la porte de la villa. Un domestique, vêtu de noir, vint ouvrir au Cohen, et le conduisit dans le parloir avec une déférence et un empressement qui attestaient le crédit du voyageur près de la maîtresse de la maison. Isabelle ne tarda point à venir rejoindre l'Israélite.

Rien, au premier coup-d'œil, ne paraissait changé en elle. Comme aux jours où David l'avait vue, pour la première fois, elle portait des vêtements de deuil; ses beaux cheveux blonds retombaient en longs anneaux autour de ses traits charmants. Une recherche pleine d'harmonie présidait à toute sa personne, et attestait des soins exquis.

En regardant Isabelle avec plus d'attention, on découvrait sur ses joues une pâleur maladive; son regard avait pris plus de tristesse, et les lignes bleuâtres des veines sillonnaient légèrement ses mains amaigries.

Le Cohen debout et immobile, n'osait ni lever les yeux sur elle, ni parler, quoiqu'elle attendît, le sein palpitant et dans une mortelle angoisse, les nouvelles qu'apportait le voyageur.

— Il ne me reste plus d'espoir, murmura-t-elle d'une voix émue. Il n'a point voulu recevoir ma lettre. Il me méprise trop pour la lire et pour s'occuper encore de moi!

— Je ne lui ai point remis cette lettre.

— Vous ne l'avez point remise? Pourquoi me disiez-vous que vous aviez entrepris le voyage de France pour remplir cette mission ?

— Hélas! c'est qu'il était trop tard! gémit le Cohen.

— Trop tard! répéta Isabelle. Mon Dieu, mon Dieu, la mort aurait-elle frappé David?

— Non, Mademoiselle. David est marié.

Isabelle jeta un grand cri, et porta la main à sa tête qu'une affreuse douleur semblait

briser. Pendant quelques instants, une sorte de délire troubla sa pensée. Elle disait des paroles au hasard, marchait, s'arrêtait et poussait des gémissements étouffés. A la fin, elle revint à la raison, et son désespoir s'exprima de la manière la plus déchirante. Des mouvements convulsifs tordaient ses membres; des plaintes s'échappaient de sa poitrine; ses mains arrachaient ses longs cheveux qui s'étaient dénoués et qui flottaient autour d'elle.

La tante Truchden accourut; longtemps ses efforts pour calmer l'infortunée restèrent inutiles. A la fin, Dieu envoya des larmes à Isabelle.

— Marié! s'écria-t-elle, marié! il ne m'aimait donc pas? Marié! David, lui! Une autre femme a donc son amour! Mon souvenir s'est

donc effacé tout-à-fait de sa pensée! Marié! Hélas! je me croyais tout-à-l'heure, avant l'arrivée de cet homme, la plus malheureuse des femmes. Maintenant, je jetterais des cris de joie s'il m'était permis de revenir à ce premier état... Du moins il me resterait une vague espérance! Du moins il ne serait pas à une autre pour toujours!

Le Cohen, debout, ne pouvait proférer un seul mot.

— Mon Dieu, la mort ou la folie! reprit Isabelle : mon Dieu, la mort! la mort!

— Tu ne m'aimes donc plus? demanda la tante Truchden en embrassant sa nièce! Tu veux donc m'abandonner, moi qui n'ai d'autre tendresse et d'autre appui que toi en ce monde?

Elle se jeta dans les bras de sa tante et la pressa convulsivement contre sa poitrine.

— Et moi? demanda le Cohen, moi, ne suis-je rien pour vous? moi qui, pour vous, ai transgressé la loi de mes pères? Moi qui n'ai point maudit l'amour d'une chrétienne et d'un Israélite? moi qui, pour servir cet amour, n'ai point redouté d'offenser mon Dieu?

Isabelle pleurait amèrement et ne répondait pas. Il continua :

— Hélas! votre Dieu n'est pas le mien! Cependant, si vous éleviez votre ame vers le souverain maître, il vous enverrait des consolations ou du moins la force de supporter vos douleurs.

— Je veux quitter cette maison! Je veux quitter cette ville! Je ne veux plus de cette

fortune que mon oncle Litzerman m'a restituée et qui est cause de mon malheur. Oh! si j'eusse été une jeune fille pauvre, David m'eût épousée!... Maintenant je serais sa femme, et ses enfants m'auraient pour mère!

Malédiction sur cet or qui l'a arraché à mon amour! David, pauvre David!... Mais cette femme ne l'aimera point comme je l'aime. Oh! j'aurais dû repousser mon oncle et flétrir son avidité comme elle le méritait... J'aurais dû, le jour du contrat, lui jeter mon indignation à la face!... Malheureuse, voilà maintenant que j'outrage le frère de mon père!

Une fièvre violente, accompagnée de symptômes funestes, ne tarda point à s'emparer d'Isabelle. Pendant un mois, on désespéra de la sauver. Tant qu'elle fut en danger, le Cohen et la tante Truchen ne s'éloignèrent point du

lit de la malade. Le descendant d'Aaron, quand la jeune fille entra en convalescence, sut, par mille ingénieux et tendres moyens, adoucir le sentiment de son désespoir, et la disposer à la résignation.

Lorsqu'un matin, il parla de reprendre ses pérégrinations, la douleur d'Isabelle éclata si vivement, qu'il promit de ne point la quitter. Peu à peu, il renonça même, pour elle, à la plupart de ses habitudes négligées. Il consentit à porter des vêtements propres et commodes; enfin, il accompagna Isabelle et sa tante d'abord à la campagne, ensuite dans un voyage qu'elles entreprirent en Allemagne. Le Cohen, par son expérience du monde, par les lumières de son esprit éclairé et par son grand et profond savoir, était un compagnon de voyage tel qu'on en rencontre rarement. Sans cesse occupé de distraire Isabelle, prêt

à compâtir à chaque nouvelle crise de sa douleur, toujours empressé à lui complaire, jusque dans ses moindres désirs, il lui témoignait une sollicitude de père.

Un matin Isabelle lui dit :

— Mon ami, je ne puis vivre loin de lui, ou du moins sans nouvelles de lui. Mon isolement de David me tue. Je sais que je ne puis, sans crime, désormais le voir et l'entendre ; mais j'ai besoin qu'une voix amie m'en parle. Oui, si cela était possible, je consentirais avec joie à aimer sa femme, à devenir sa servante pour vivre près de lui!... Mon ami, je veux habiter la France et Paris. Vous irez voir, chaque jour, David; chaque jour vous me direz ses joies, son bonheur et ses peines. Je vivrai ignorée, dans le quartier le plus inconnu. Je suivrai

tous vos conseils à cet égard. Vous le savez, dussé-je en devenir moins à plaindre, je ne voudrais pas faire courir un risque à la tranquillité et au bonheur de David. Trouvez-vous mes projets coupables? les désavouez-vous? faut-il que j'y renonce? Prononcez et j'obéirai; mais cette obéissance achèvera de me tuer.

Le Cohen réfléchit quelques instants.

— Hélas! dit-il, la tendresse que je vous porte ne laisse plus à mon caractère son inflexibilité, et à mon jugement son libre arbitre. Je vois tout, à travers votre douleur, et le désir que j'éprouve de la soulager. C'est demain le jour du sabbat. Je prierai Dieu de m'éclairer; peut-être daignera-t-il m'inspirer le conseil que je dois vous donner.

Quand le Cohen revint de la synagogue, il paraissait encore soucieux et incertain.

— Le Très-Haut me punit de m'occuper de passions terrestres, dit-il en soupirant. Il a ôté l'énergie et la clarté à mon intelligence. Partez pour Paris, mais songez aux malheurs que vous pouvez causer à David en ranimant, par votre présence, un amour qui n'est peut-être pas éteint.

Une vive rougeur couvrit soudain les joues d'Isabelle.

— Il m'aimerait encore! murmura-t-elle avec exaltation!

La pâleur reparut aussitôt sur son visage.

— Non, dit-elle, non! Il m'a oubliée, car il me méprise! Quand ma séparation avec mon oncle semblait rompre les fatals obstacles qui m'avaient arrachée à David, j'ai accepté, comme un bienfait de Dieu, la pensée que vous me faisiez entrevoir de me réhabili-

ter dans sa pensée, et de me justifier du mépris qu'il me croyait dû. Maintenant que ce mépris est nécessaire à son repos, que David y persévère!

Le Cohen, ému de cet amour sublime dans son abnégation et dans son dévouement, promit à Isabelle de s'occuper immédiatement des moyens de hâter son départ. Il le fit avec l'adresse et l'habileté qui caractérisent, en affaires, les Israélites. Il prit de sages dispositions pour que les biens de mademoiselle Litzerman ne souffrissent point dans leur administration pendant son absence, et confia la villa aux soins d'une famille juive dont la probité et le dévouement étaient éprouvés. Isabelle voulut que rien ne fût changé dans cette maison où elle avait connu David.

— Je ne sais, dit-elle, quand je reviendrai l'occuper; mais je veux la retrouver telle que

je la laisse aujourd'hui, avec tous ses souvenirs, et sans que des hôtes étrangers l'aient profanée.

Les symptômes caractéristiques du désespoir consistent surtout dans un désir incessant de changer de lieux. Il semble aux infortunés dont l'ame souffre qu'ils éprouveront quelque soulagement en cherchant d'autres contrées. C'était cette inquiétude brûlante qui dévorait la malheureuse Isabelle, et qui l'entraînait à Paris, où l'attendaient de nouvelles douleurs. Le Cohen avait cédé à cette fantaisie maladive, comme la pitié le faisait céder à toutes les volontés d'Isabelle. Il installa la jeune fille et sa tante dans une charmante petite maison, au fond du quartier, fort solitaire alors, qui forme aujourd'hui la rue Navarin et la place Bréda. Là, du moins, les deux étrangères pouvaient retrouver,

en partie, leurs habitudes d'Amsterdam.

Le Cohen, dans la disposition du petit hôtel, avait fait preuve d'un goût que l'on n'aurait guère soupçonné chez le vagabond, habitué aux privations et à la misère.

La chambre et le cabinet de travail d'Isabelle rappelaient, par la forme de leurs meubles et par la couleur des tentures, la chambre et le cabinet qu'elle occupait à Amsterdam. Elle y retrouva les mêmes livres et les mêmes fleurs; tout cela fut improvisé en quelques jours. Le Cohen s'entendait d'une façon merveilleuse à se faire obéir : les ouvriers, aiguillonnés par les riches promesses qu'il leur faisait, terminèrent rapidement tous les préparatifs d'installation.

Cependant, Isabelle, loin d'éprouver du calme, semblait plus agitée et plus à plaindre que jamais. Le Cohen la surprenait sans cesse

à répandre des larmes. Il l'interrogea tendrement.

Elle répliqua :

— J'habite la même ville que lui ; je respire le même air et je n'ai point, une seule fois, entendu même prononcer son nom. Vous, mon ami, vous si dévoué pour moi, vous n'avez point songé encore à le visiter, et à me dire s'il est heureux ! Savoir ce qu'il fait, le suivre de toutes mes pensées, de tous mes vœux, dans chaque phase de son existence, voilà, vous le savez bien, la seule consolation qui me reste..... Et vous vous occupez d'arrangements intérieurs, de meubles, que sais-je, moi ! C'est de lui qu'il faut vous occuper, c'est de lui qu'il faut me parler !..... Vous ne l'avez point encore vu une seule fois, vous ne m'en avez point encore dit un seul mot ?

Le Cohen sourit avec sa tristesse habituelle.

— Depuis mon arrivée je l'ai vu chaque jour, répliqua-t-il.

— Vous l'avez vu et vous ne m'en avez point parlé. Oh ! répétez-moi les paroles qu'il vous a dites; donnez-moi mille détails sur cette entrevue, mon ami, je vous en supplie, je vous le demande à genoux.

— Ces détails seront pleins de douleurs pour vous.

— Qu'importe ! La douleur, ne m'est-elle pas familière? Redouter pour moi la douleur, mon ami? Je ne reconnais point, dans ces paroles, votre sagesse habituelle. Depuis un an que son mariage s'est accompli, je m'étonne chaque jour que les forces d'une frêle créature comme moi puissent suffire à supporter de pareils tourments. Parlez; par-

lez sans adoucissement, sans détour..... Il est heureux, n'est-ce pas?... Aucun regret, aucun souvenir pour le passé! Un mépris absolu! — Pis encore : un oubli profond?

— David est père!

— Père! père! oh! mon Dieu. Tout entier aux joies de la paternité il mène une existence paisible et douce! Et cette femme et madame David de Saverne? interrompit-elle d'une voix tremblante.

— Elle remplit, en pieuse Israélite, ses devoirs de femme et de mère; elle allaite elle-même son enfant.

— Assez, dit Isabelle, assez! Je me croyais plus de force. Ne me parlez plus de cette mère qui, sous les yeux de David, berce son enfant et le nourrit de son lait! Ne m'en parlez plus, vous me feriez connaître la haine!

Comme l'aïeule de David, comme Rébecca, mes lèvres proféreraient des malédictions et des anathèmes.

Elle fondit en larmes, et tombant à genoux:

— Mon Dieu, dit-elle, mon Dieu, c'est le bonheur de David qui me jette dans un pareil désespoir?... ce bonheur pour lequel je vous ai adressé tant de prières, et pour lequel je vous prie encore, en ce moment! ajouta-t-elle. Frappez-moi, frappez sans miséricorde, mais qu'il soit heureux!

— Dieu d'Israël, prenez pitié d'elle! murmura le Cohen ému.

Et la chrétienne et le juif s'unirent dans une même prière.

## VI.

### A L'OPÉRA.

Le Cohen ne se trompait pas : David était heureux. Son bonheur n'avait rien ni des transports, ni des enivrements fébriles de l'exaltation; en revanche, les crises, la jalousie, les craintes, les anxiétés, les doutes

et les mille symptômes, à la fois pleins de souffrance et d'extase, qui caractérisent la passion, ne troublaient jamais la sérénité de son existence. Il se sentait, dans son ménage, mieux que partout ailleurs : mais quand ses affaires l'appelaient ou le retenaient loin de sa femme, il leur obéissait, sans regret et sans chagrin; sans que l'absence, ce mal intolérable pour l'amour, le tourmentât de son inquiet malaise. Rieuse et vive, Séva se livrait tout entière, et avec une joie pleine d'expansion, à la paix et au bien-être qui l'indemnisaient maintenant de ses malheurs d'autrefois. Grâce à l'insouciance de sa jeunesse et de sa nature, le passé n'avait point de souvenirs pour elle, et elle comptait pour rien l'avenir. Savourer le présent, lui demander le plus de jouissance possible, formait son unique pensée. Astreinte, dans son enfance, aux devoirs monotones imposés par la société à peu près ex-

clusive d'un vieillard, brisée ensuite par les terribles mains d'un scélérat, aujourd'hui qu'elle se trouvait confiée à la tendresse d'un mari noble, doux, intelligent et qu'elle aimait; aujourd'hui que des fêtes s'offraient à elle de toutes parts, elle s'élançait avec ardeur au milieu des plaisirs, sans jamais éprouver ni fatigue ni satiété.

David se prêtait avec bonheur à ces innocentes joies de Séva; il se complaisait à la voir élégante, animée, maîtriser un cheval fougueux, se laisser entraîner pour la valse au milieu des groupes d'un bal, et se montrer la plus belle et la plus heureuse. Quand la maternité survint et réclama du calme et de le solitude, Joséphine, sans un regret, sans une hésitation, se livra aux devoirs paisibles et aux joies intérieures de sa nouvelle situation. Elle ne vécut plus que par son enfant et

pour son enfant ; lui sourire, lui chanter, le bercer dans ses bras, l'endormir sur son sein, comblait tous ses soins et ne lui laissait pas une pensée étrangère. Ce caractère, mélange d'insouciance et de calme, incapable, sinon d'émotions fortes, du moins d'impressions durables, ne pouvait satisfaire à tous les besoins du cœur passionné de David; mais il ne produisait pas une seule dissonnance avec ses goûts et son esprit. Instrument fidèle, constamment prêt à produire le son fugitif que le maëstro voulait lui faire rendre; exact reflet de son mari, Séva ne comprenait point qu'il lui fût possible de sentir et de vouloir autrement que par les sensations et par les volontés de son mari. Elle se laissait aller à cette impulsion absolue, d'où, souvent, il arrivait qu'elle manquait de direction, lorsque David négligeait de lui en donner une. Ce n'était pas précisément pour cela de la paresse;

ce n'était pas surtout de la nullité, mais le bien-être d'éprouver une fatigue et une préoccupation de moins; enfin, un moyen sûr de se préserver de la feuille pliée dont souffrait tant le sybarite de l'antiquité, sur son lit de roses.

Le souvenir d'Isabelle traversait souvent la pensée de David. Comme l'éclair qui luit pour le matelot, à l'abri sur le rivage, ce souvenir ne servait qu'à rendre plus calme sa paix et plus profonde sa sécurité. Il y avait encore un secret sentiment d'amertume et de vengeance contre celle qui avait renoncé à tant de bonheur, et qui, après avoir été aimée par David, n'avait point hésité à tourner les yeux vers un autre amour. Si l'indigne cœur n'eût point faibli; s'il se fût senti la force de résister et de protester contre une honteuse mauvaise foi, cette paix domestique,

cet enfant qui sourit déjà à sa mère, cette existence honorable et douce lui appartiendraient ! La justice divine a placé le châtiment dans la faute elle-même.

Le Cohen visitait souvent David; il se montrait doux et prévenant pour Séva : jamais, cependant, un mot affectueux ne sortait pour elle de ses lèvres; il eût crut trahir Isabelle. Il réservait sa tendresse pour l'enfant auquel il ne manquait jamais d'apporter quelque jouet, toujours acheté par Isabelle : la pauvre martyre qui cherchait constamment à tromper sa douleur, s'occupait sans cesse de ce petit être qu'elle n'avait jamais vu. Le Cohen obtint, un jour, que la domettique, chargée de l'enfant, le lui confiât pendant une heure. Celle-ci, connaissant l'amitié que son maître témoignait au Cohen, et pleine de respect, en sa qualité d'Israélite, pour le descendant

d'Aaron, n'hésita point à lui obéir. Le Cohen amena le petit garçon à Isabelle, qui le couvrit de baisers et de larmes. Il lui semblait revoir David; elle cherchait à retrouver, dans les traits vagues de la frêle créature, une ressemblance avec David encore impossible à constater.

Le petit garçon, d'abord effrayé par la douleur de l'infortunée, ne tarda point à se rassurer et à lui sourire; il passa ses mains dans les longs cheveux d'Isabelle, et joua avec leurs anneaux blonds et soyeux. Quand on le sépara de celle qui le comblait de caresses et de joie, l'enfant pleura : il semblait à Isabelle qu'on lui arrachait le cœur.

Le Cohen promit de ramener, une autre fois, le petit Philippe. C'est le nom que portait le fils de David.

Dans son isolement et dans son abandon, il n'en fallait pas davantage pour s'emparer passionnément de l'imagination d'Isabelle. Dès-lors, elle ne s'occupa plus que de voir le petit Philippe, cet enfant de David qui semblait aimer l'infortunée que son père avait si cruellement méconnue. Avec l'adresse et la persévérance qui caractérisent les femmes, elle sut inventer mille moyens de le rencontrer. La bonne de Philippe se trouvait toujours, à la promenade, assise près d'une jeune femme et d'une vieille dame contrefaite : toutes deux aimaient les enfants avec passion, car elles se réjouissaient de l'arrivée du petit Philippe, et savaient toujours lui apporter le jouet qui lui plaisait le mieux. Souvent, la bonne avait parlé de ces bienveillantes femmes à sa maîtresse : jamais Séva, chaque fois qu'elle accompagnait son fils à la promenade, n'avait vu les deux personnes dont Salomée

devisait sans cesse, et qui comblaient Philippe de cadeaux..... Isabelle, dès qu'elle apercevait Séva, se voilait le visage et s'éloignait précipitamment.

Trois années s'écoulèrent ainsi. Pendant ces trois années, les deux amis d'Isabelle, quelque dévoués qu'ils fussent à la jeune fille, s'habituèrent à sa douleur, comme on s'habitue aux maladies chroniques qui frappent les autres, et contre la longue durée desquelles s'émousse elle-même la compassion la plus tendre. La bonne tante Truchden soupirait par habitude et à la manière d'un écho, lorsqu'un gémissement étouffé soulevait le sein de sa fille adoptive. Le Cohen, de temps à autre, se livrait à ses excursions vagabondes, devenues pour lui un besoin impérieux. Rarement, le nom de David était prononcé par la tante d'Isabelle : si le Cohen

parlait du maëstro, c'était sobrement et en termes concis. Isabelle semblait calme; rarement elle sortait de ses habitudes silencieuses et de sa morne résignation. Quand le Cohen était absent, parfois les deux femmes ne s'adressaient pas un seul mot pendant la journee. Dame Truchden redoutait de réveiller les douleurs de sa nièce par quelque allusion imprudente, et Isabelle gardait, pour elle, ses souffrances incomprises, et auxquelles on répondait, ainsi qu'on le fait avec les malades incurables, par une banale et vague pitié. Hélas! on se fatigue de tout, même de plaindre ceux qu'on aime!

Isabelle ne vivait donc qu'en elle-même et par elle-même. Elle n'avait d'autre bonheur que de voir le fils de David; bonheur irritant, plein de désespoir et plus redoutable que ne l'eût été un isolement complet. La vue de cet

enfant lui brisait le cœur : pourtant, si par hasard, une journée s'écoulait sans qu'elle l'eût au moins aperçu de loin, elle se livrait à mille inquiétudes maternelles. Les jours où le mauvais temps rendait impossibles les promenades de Philippe, se traînaient pour Isabelle avec une insupportable lenteur. Elle interrogeait le ciel, se réjouissait quand un éclair montrait un peu d'azur et sentait la tristesse l'accabler en voyant les nuages plus sombres et plus menaçants. Les après-midi de pluie, elle les passait à lire la Bible. Au moindre rayon de soleil, elle courait aux Tuileries, et en revenait triste, après une attente trompée; triste encore, après avoir baisé au front cet enfant dont la vue lui causait tant de mal et tant de bien.

La fatalité qui pesait sur Isabelle lui enleva jusqu'à ce douloureux bonheur. Le maëstro

et sa femme allèrent s'établir à la campagne, pour la belle saison, et emmenèrent avec eux leur enfant.

Mademoiselle Litzerman resta plongée, par le départ de Philippe, dans un isolement, pour ainsi dire, aussi funeste que le jour de la rupture de son mariage avec David. Paris lui devint insupportable, et elle forma le projet de retourner en Hollande jusqu'à l'hiver. La tante Truchden, avec son abnégation habituelle, se mit à faire aussitôt les dispositions nécessaires aux apprêts de voyage. Isabelle, que dévorait une agitation pleine de fièvre, entra, pour aider sa tante, dans un petit cabinet de travail, dont les fenêtres ouvraient sur la rue, et dans lequel, pour cette raison, elle se tenait rarement; elle lui préférait les appartemens situés sur le jardin; ils lui donnaient plus de solitude et de silence.

Depuis trois années qu'Isabelle habitait la nouvelle Athènes, ce quartier avait changé d'aspect, en se peuplant de maisons; des rues entières s'étaient formées autour du petit hôtel isolé qu'avait choisi le Cohen pour sa pupille; plusieurs charmantes habitations s'élevaient en face de cette demeure, naguère seule et en quelque sorte perdue au milieu de terrains déserts.

Une femme d'une beauté remarquable se tenait appuyée sur la fenêtre d'un de ces hôtels, et se penchait avec inquiétude pour plonger ses regards plus avant dans la rue. Les traits admirables et la tristesse de cette femme attirèrent l'attention d'Isabelle. Mue par un vague intérêt, elle ne put s'empêcher de suivre, de ses regards, et de chercher à connaître quelle personne ou quel objet excitait à un si haut degré la sollicitude de l'inconnue. Tout

à-coup, elle la vit rougir et pâlir.... Le bruit d'une voiture se faisait entendre à l'extrémité de la rue.

La voiture arriva rapidement devant l'hôtel de la nouvelle voisine d'Isabelle; deux hommes en descendirent et ne tardèrent point à se montrer à la fenêtre.

— Quelle obstination, dit l'un d'eux, vous mettez à vous exposer ainsi à l'air, malgré mes recommandations! Vous êtes souffrante: vous finirez par ne pouvoir plus chanter, Cynthia! ajouta la voix brusque.

Tandis que le docteur Delordeux parlait ainsi, l'ami qui l'accompagnait s'approcha de la cantatrice qui essuyait une larme...Isabelle ne put réprimer un cri... C'était David qu'elle n'avait point vu depuis la rupture de leurs fiançailles! David! David!

Son premier mouvement fut de fuir; elle ne s'en trouva pas la force; elle tomba sur un fauteuil, et il lui fallut rester là, mourante, éperdue, derrière le rideau qui, du moins, la cachait aux yeux du maëstro ? Enfin, elle se ranima; elle regarda David. Les années l'avaient bien changé! Son front s'était dépouillé au travail, aux études et aux agitations dévorantes de la vie artistique; ses traits conservaient encore une grande beauté, mais ils avaient pris une expression sévère... Il échangea quelques paroles avec la Cynthia qui ne voyait et n'entendait que le docteur... Bientôt tous les trois s'éloignèrent de la fenêtre et rentrèrent dans l'intérieur de l'appartement.

Quand la tante Truchden, inquiète d'Isabelle, entra dans le petit cabinet de travail, elle la trouva priant avec ferveur.

La voiture, naguère arrêtée devant la porte de Cynthia, venait d'emmener David.

Dès ce moment, Isabelle renonça à ses projets de voyage. La tante Truchden déploya à déballer les paquets qu'elle avait déjà faits le même soin qu'elle avait mis à les emballer. Elle n'opposa aucune objection à sa nièce; la tante Truchden ne s'inquiétait jamais que des volontés d'Isabelle. Elle obéissait à cette dernière comme l'ombre obéit au corps. Elle déballa donc ses caisses, sans s'occuper des motifs qui faisaient renoncer au voyage, et qui donnaient, maintenant, un attrait si vif au cabinet dédaigné jusque-là par Isabelle.

La bibliothèque fut transportée dans la chambre des fenêtres de laquelle on apercevait la maison de Cynthia. Dès-lors, mademoiselle Litzerman ne la quitta plus d'un moment. Là, elle épiait l'arrivée de David, le suivait

des yeux quand il descendait de voiture, et parfois le voyait s'appuyer sur le balcon de la fenêtre, sans se douter quelle émotion causait sa vue à la pauvre femme qui se tenait, palpitante, derrière un rideau. Quelques informations recueillies par Isabelle lui avaient appris la nature des relations de David avec la prima donna. Elle avait su que la belle cantatrice renonçait au Théâtre-Italien, et entrait à l'Académie royale de musique : elle devait y jouer le rôle principal dans un opéra que le maëstro venait d'écrire pour cette scène.

Les visites de David à la signorà étaient fort rares, d'ailleurs; les journées d'Isabelle se consumaient donc en attentes pleines d'irritation et sans fin. La plupart du temps, elle ne voyait que la pauvre Cynthia, comme elle penchée à la fenêtre; comme elle déçue

dans son espoir, comme elle pâle, essuyant des larmes et levant avec amertume ses regards vers le ciel.

Le docteur, de plus en plus fatigué d'un amour que la pitié seule l'empêchait de briser tout-à-fait, venait rarement chez Cynthia; de graves soucis et des inquiétudes sans nombre retenaient également David loin de la signora.

David, en véritable artiste, ignorant de la vie réelle, et plein de confiance, d'ailleurs, dans la manière dont Séva administrait leur vie domestique, ne s'était jamais rendu compte de ses dépenses.

Tout entier à ses travaux de composition, il jouissait sans examen du luxe dont il se trouvait entouré. Séva, avec l'imprévoyance de sa nature frivole, ne s'inquiétait jamais du

lendemain, ne comptait pas avec elle-même et ne songeait ni à modérer, ni même à diriger le train de sa maison. Il arriva donc que, peu à peu les dettes surgirent, s'amassèrent, grossirent et devinrent pressantes; alors la jeune femme entrevit l'état de gêne qui la menaçait. Au lieu de couper court à des dépenses excessives et de s'entendre avec son mari, pour remédier à un dangereux état de choses, elle fit face aux exigeances les plus incommodes, et créa de nouvelles dettes pour combler les anciennes. Ces dettes amenèrent un désastre cent fois plus redoutable que la gêne elle-même. Enfin, un jour, la situation de ses affaires devint si périlleuse et si déplorable, qu'il lui fallut en faire l'aveu à David, et l'appeler à son aide.

David, en apprenant ce gaspillage insensé et le triste reflet que des dettes accumulées

avaient jeté sur sa maison, ne put réprimer un terrible mouvement de colère. Séva reconnut ses fautes : elle s'accusa, se blâma elle-même plus que ne l'accusait et ne la blâmait son mari, et finit par l'appaiser à force de repentir et de larmes.

David indiqua aussitôt les plus urgentes réformes à opérer, supprima sur-le-champ la calèche et les chevaux, réduisit le nombre des domestiques, et se rendit chez un de ses amis, banquier, dont les lumières lui inspiraient une confiance absolue, et entre les mains duquel il avait remis la dot de sa femme, c'est-à-dire toute sa fortune. Les sommes qu'avaient produites ses opéras étaient loin d'avoir suffi aux dépenses de sa maison, et avaient été englouties par ses créanciers, le jour même où il les avait remises à sa femme.

Le banquier se nommait Jacob. Esprit

aventureux, hardi, résolu à tout pour arriver à une grande fortune, il cachait son audace sous des dehors calmes et prudents. Méticuleux et timide dans les détails, il jouait chaque jour, sans hésiter, sa position, sur des spéculations hasardeuses. Un crédit et une confiance illimités parmi ses co-religionnaires l'avaient sauvé jusque-là. Plus d'une fois le Cohen avait essayé d'éclairer David sur cet homme, et de le mettre en garde contre sa fausse bonhomie : David, incapable de tromper, ne supposait point la trahison chez les autres; d'ailleurs, le Cohen avait perdu lui-même beaucoup de la confiance que lui témoignait autrefois le maëstro. La reconnaissance que David devait à ce vagabond lui pesait; il voyait, dans les conseils du Cohen, une sorte de supériorité outrecuidante que le descendant d'Aaron cherchait à s'arroger sur lui par des services rendus autrefois, grâce

au hasard. En un mot, David était ingrat.

Séva contribuait beaucoup aux sentiments de son mari pour le vieillard. La vue d'un homme en haillons qui s'asseyait sans façon, chez elle, l'importunait beaucoup, et lui devenait même souvent odieuse.

Le Cohen avait feint de ne point s'apercevoir de ces dispositions hostiles, quelque péniblement qu'elles l'affectassent. Placé au-dessus de la mesquinerie de petites considérations personnelles, il s'acquittait, envers son fils d'adoption, d'avertissements qu'il regardait comme un devoir, s'affligait de ne les point voir suivis, et ne persistait pas moins à les redire. Il prévoyait le péril, et devait, à ses relations avec touts les Israélites de Paris, des renseignements positifs sur la situation de Jacob. David, sans partager les méfiances du Cohen, se rendit chez

le banquier, lui exposa sa position, et lui demanda ses conseils; il manifesta l'intention de payer ses créanciers en sacrifiant une partie de la dot de Séva.

— Y pensez-vous? s'écria Jacob. Réduire votre capital? diminuer votre fortune! Loin de vous de pareils moyens! Apportez-moi la liste de vos créanciers; je me charge de m'entendre avec eux, de leur faire accepter des billets à échéances éloignées, et de combler le déficit qui vous inquiète. Fiez-vous à mon amitié et à mon habitude des affaires; quelques années d'économie répareront tout.

David remercia affectueusement Jacob et rapporta ces consolantes nouvelles à sa femme; celle-ci sauta au cou de son mari et se livra à mille projets de réforme, avec la ferme résolution de les mettre à exécution dès le lendemain. Rien n'est difficile comme

une réforme domestique. Mille arguments, mille besoins, mille habitudes s'élèvent contre chacune des innovations à subir. Il faut, pour les opérer, plus d'énergie et de persévérance que n'en avait la nature faible et mobile de Séva. Tout reprit donc, peu à peu, chez David, la marche ordinaire. Le maëstro, plein d'aversion pour les détails de la vie réelle, et tout entier à son art, oublia le reste pour ne songer qu'à sa partition destinée à une scène qu'il n'avait point encore abordée.

L'apparition de David, après quatre ans, avait réveillé dans son énergie le désespoir d'Isabelle, et rendu leurs impitoyables étreintes aux invisibles mains de fer qui serraient son cœur et son front. Le peu de calme et d'engourdissement qu'elle devait à tant d'années de souffrances, s'était dis-

sipé, comme la cendre, sous le souffle de la tempête, s'envole et rend au feu qu'elle tenait captif, la violence et les flammes. Maintenant qu'elle l'avait revu, elle n'avait plus qu'une pensée : le revoir encore ! Comme par le passé, elle formait des projets insensés ; comme par le passé elle demandait à Dieu de mourir !

Cependant, approchait la première représentation de l'opéra écrit par David, pour l'Académie royale de musique. C'était une grande et redoutable épreuve dans la destinée du maëstro. Ses rivaux, et cette majorité du public qui s'émeut et se réjouit autant d'une chute que d'un succès, formaient et répandaient de sinistres nouvelles sur la destinée de la nouvelle partition. Ces bruits malveillants revenaient de toutes parts à David, et l'irritaient d'autant plus, que déjà de nom-

breux motifs d'inquiétude le harcelaient impitoyablement. Il voyait les désordres et les dépenses folles de sa maison s'accroître au lieu de subir une répression; ses observations, ses efforts pour opérer une réforme se brisaient ou plutôt s'anéantissaient contre la douceur et la force d'inertie de Séva. Elle reconnaissait la justesse des observations adressées par David, proclamait elle-même l'urgence d'une modification, et se livrait, peu d'heures après, à de nouveaux gaspillages. Elle avait loué une maison de campagne, pour opérer des économies, et cette maison était devenue une source de dépenses nouvelles!

Dans l'impossibilité de lutter contre ces abus, ne trouvant près de sa femme que des motifs d'inquiétude, sans repos au dehors, sans repos dans son intérieur, David,

comme tous les caractères faibles, reportait avec regret ses regards vers le passé, et ne goûtait que près de son enfant un peu de calme et de fraîcheur. La paternité est le refuge des ames souffrantes : celles-ci trouvent dans ce sentiment le plus ardent, le plus exclusif, le plus saint des amours, un aliment que leur refusent les autres passions. Mais cet amour a ses angoisses, ses craintes exagérées, ses élans douloureux, ses exigences déçues. Un sourire froid, un regard moins tendre, un cri, une larme, bouleversent et consternent les ames les plus fortes. On donne tout sans rien recevoir. L'enfance est despotique, ingrate, sans pitié; elle abuse de la faiblesse, et lutte contre la résistance. Le petit Philippe, gâté par sa mère qui l'abandonnait, une partie de la journée, à des soins subalternes, et ne s'en occupait qu'aux rares moments laissés par ce que certaines

mères nomment les devoirs du monde, marchait dans une voie d'éducation fausse et dangereuse. David avait donc à redouter pour l'avenir moral et pour l'avenir de fortune de son enfant. De là des ferments de mécontentement contre la mère frivole qui fondait en larmes à la moindre indisposition de son fils, et qui lui préparait, sans remords et sans prévoyance, une vie d'épreuves et de périls.

Enfin, le jour de la première représentation arriva. Une foule immense, d'un aspect solennel et redoutable, remplissait l'Opéra. Malgré les craintes et les prédictions funestes de la critique, les deux premiers actes réussirent au-delà de toute espérance; le public témoigna son enthousiasme par des applaudissements et des transports qui rappelaient et surpassaient peut-être les heureuses soi-

rées de la *Donna Bianca* et d'*Ugolin*. Quelques fanatiques remarquèrent dans une loge, Séva, qui, son fils sur ses genoux et entourée d'amis, recevait avec orgueil leurs félicitations. Le nom de cette jeune femme si belle, si rayonnante de bonheur, passa de bouche en bouche; les regards de l'asblée se dirigèrent vers elle. Bientôt on applaudit; une nuée de bouquets et de fleurs s'élança de toutes parts vers la loge de Séva. Celle-ci, émue jusqu'aux larmes par ce triomphe inattendu, ne put réprimer son émotion. Par un geste passionné, elle pressa son fils contre son sein et le couvrit de baisers; l'enfant tendit ses petits bras à la foule, et sembla la remercier du bonheur de sa mère; électrisée, la foule répondit par des applaudissements nouveaux.

Attiré par le bruit qui se faisait dans la

salle, David vint, à travers le petit œil ménagé dans le rideau de la scène, regarder quelle cause pouvait produire tant d'émotion parmi le public. Ses regards tombèrent sur Isabelle, qui, pâle et dans un morne désespoir, considérait silencieusement le triomphe de Séva.

Les genoux du maestro fléchirent sous lui; sans la signora Cynthia qui le soutint, il se serait évanoui, vaincu par une émotion indicible.

— Eh bien ! dit la prima donna, êtes-vous donc devenu si faible envers le bonheur que vous n'ayez plus la force de le supporter ?

— Le bonheur ! murmura tout bas David; le bonheur!

Le triomphe de madame de Saverne dura jusqu'à la fin de la représentation. Après qu'on eût jeté aux spectateurs le nom de David, et que ceux-ci l'eurent salué avec trans-

port, non sans se tourner encore un fois vers la loge de Séva, et sans l'associer de nouveau au succès de son mari, elle quitta la salle, et voulut regagner sa voiture. Chacun se rangea devant elle pour la laisser passer, au milieu de ses amis qui l'entouraient, la félicitaient et lui formaient un véritable cortége triomphal. Elle rentra chez elle, ivre d'orgueil et de bonheur : quand David revint du théâtre, elle l'embrassa avec effusion. David, pâle et fatigué, répondit à ces transports avec tristesse, et ne tarda point à se retirer dans son appartement.

Avant de s'y rendre, toutefois, il passa dans la chambre où reposait son fils, écarta les rideaux qui entouraient la couche de l'enfant endormi, prit une des petites mains de Philippe et la porta à ses lèvres. Il semblait vouloir demander à la tendresse paternelle une

protection contre les pensées tumultueuses qui troublaient sa raison. En revoyant Isabelle, la haine et le mépris qu'il croyait éprouver pour elle s'étaient tout-à-coup changés en regrets et presque en remords. Il ne pouvait écarter de son souvenir l'image souffrante et résignée de celle qui avait été sa fiancée. Il revoyait sans cesse ses cheveux blonds et son visage mélancolique à demi voilé par l'ombre douce et mystérieuse de la loge. Il se demandait avec terreur pourquoi d'accusateur il se sentait maintenant devenir le coupable ?

## VII.

### UN SECRET QUI VA VITE.

Toute la nuit s'écoula, pour David, dans cette lutte avec lui-même, et ne lui permit pas un moment de sommeil. Le matin seulement, quand le jour jeta ses premières lueurs à travers les persiennes, il tomba dans

un assoupissement léger qui fut tout-à-coup interrompu par un bruit de larmes et de sanglots. C'était Séva, demi-nue, les cheveux en désordre et donnant les témoignages du plus grand désespoir.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, mon Dieu! nous sommes perdus!

La première pensée de David fut pour son fils. Il s'élança dans la chambre voisine où se tvouvait Philippe et sa nourrice. Philippe dormait encore avec la sérénité profonde qui caractérise le sommeil des enfants. Rassuré, le maëstro revint près de sa femme. Celle-ci, le visage caché dans ses deux mains, continuait à pleurer et à sangloter.

— Perdus! répétait-elle, perdus!

Quelques détails et quelques développe-

ments sont nécessaires pour expliquer et bien faire comprendre la cause de cette douleur.

Au nombre des personnes qui fréquentaient le plus souvent la maison de Séva, se trouvait une femme de quarante-cinq ans environ, qui se nommait madame Greyffust. Jeune et mariée à un peintre catholique, après avoir perdu son mari, elle avait repris pour la religion israélite, cette ferveur exagérée dans laquelle se jettent, par bonne foi ou par calcul, ceux qui ont donné quelque preuve d'infidélité à leur religion. Maintenant, elle ne trouvait personne ni assez pieux, ni assez pur; elle s'immisçait aux habitudes de tous ceux qu'elle connaissait, en faisait bon marché aux autres, et s'était rendue redoutable par sa méchancété et par sa médisance. Nul n'égalait son adresse à bâtir des suppositions, à calculer des probabilités, à insinuer des calomnies.

Du reste, mordante, spirituelle, pleine de verve; enfin, déguisant, sous une fausse bonhommie, sa jalousie profonde contre le genre humain entier, et sa haine contre tout ce qui était jeune, beau, riche ou puissant.

Séva, avec sa faiblesse et son insouciance habituelles, finit par laisser exercer, sur elle, par cette femme une véritable tyrannie. Madame Greyffust s'installait d'autorité chez madame de Saverne, s'initiait forcément à tous les petits secrets d'intérieur qui se trouvent dans une famille, et s'était conquise une sorte de surveillance et de contrôle, souvent intolérables, même pour l'insouciante et facile Séva. Plus d'une fois celle-ci avait résolu d'écarter madame Greyffust par la froideur; mais aussitôt, la vieille femme avait redoublé d'esprit et de gaieté, s'était rendue indispensable à quelque projet rêvé

par Séva, et s'était retrouvée plus puissante que jamais.

Du reste, elle n'épargnait point madame de Saverne plus que les autres personnes : quand elle pouvait la déchirer, en feignant de la caresser, elle ne dédaignait pas ce moyen de satisfaire sa haine, contre une femme jeune et belle.

Le lendemain de la soirée qui avait valu tant de succès et d'enivrements à Séva, madame Greyffust accourut chez madame de Saverne, dès sept heures du matin. En vain la femme-de-chambre allégua que sa maîtresse dormait encore, et qu'elle ne s'était mise au lit que fort tard, madame Greyffus insista pour être reçue à l'instant par Séva; comme la femme-de-chambre hésitait encore :

— Votre négligence et votre opiniâtreté peuvent amener des conséquences graves, ajouta d'une voix solennelle la vieille femme; je vous en laisse toute la responsabilité; j'ai rempli mon devoir, craignez de ne pas vous acquitter du vôtre.

La femme-de-chambre finit par céder et introduisit Madame Greyffust dans la chambre à coucher de madame de Saverne.

En entrant dans cette chambre, les lèvres minces de la matinale visiteuse se serrèrent par un mouvement odieux : ses yeux, jadis beaux et maintenant flétris par l'âge, semblèrent jeter autour d'eux des éclairs. Elle considéra quelques instants, avec une sorte de cruauté, Séva, doucement endormie, et sur le front de laquelle rayonnnaient le calme et le bonheur : s'approchant d'elle enfin,

avec le mouvement souple et perfide de la vipère qui se glisse vers une proie :

— Séva! dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à rendre émue, Séva, éveillez-vous!

Madame de Saverne ouvrit les yeux, souleva la tête, et porta ses regards autour d'elle, avec surprise.

— Ah! c'est vous, ma bonne Agar! murmura-t-elle en bâillant. Et ses yeux se refermèrent.

— Oui, c'est moi, répliqua la méchante femme, en élevant sa voix; oui, c'est moi, ma bonne amie. Hier, vous ne m'avez point vue ici, car vous étiez heureuse et vous n'aviez pas besoin de moi. Aujourd'hui que le malheur vous frappe, j'accours, me voici.

— Le malheur? répéta Séva qui se releva brusquement : le malheur?

— Quoi, vous ignorez cette funeste nouvelle? Mon Dieu, si je l'avais su, je me serais bien gardée de troubler votre sommeil. Hélas! j'aurais attendu qu'un autre vous apprît le coup qui vous a frappée!

— Mais je ne vous comprends pas?

— Comment supposer que vous ignoriez ce que tout Paris connaît en ce moment, continua la panthère, qui se complaisait à jouer avec la proie qu'elle tenait dans ses griffes acérées.

— Mais parlez-donc, que venez-vous m'apprendre?

— Vous ignórez la fuite du banquier Jacob, dépositaire, dit-on, de toute votre fortune?

riposta brusquement madame Greyffust.

Un coup de poignard n'eut point frappé Séva d'une manière plus terrible. Eperdue, affolée, elle courut, en jetant des cris, près de David, et tomba, comme on l'a vu, sur le tapis, aux pieds de son mari, en balbutiant des mots sans suite.

Quand David se fut rassuré sur son fils, il revint près de sa femme, lui donna des soins et l'interrogea. Madame Greyffust qui s'était bien gardée de renoncer à la partie la plus intéressante du drame provoqué par elle, avait suivi Séva, sous le prétexte de lui donner des soins. Elle prit la parole et expliqua longuement au maëstro comment, la veille au soir, le banquier Jacob, après avoir aventuré des sommes immenses, et fait plusieurs affaires périlleuses, s'était perdu et avait dû

fuir de Paris, laissant à de nombreuses victimes, la ruine et la trahison!

Quoique David souffrît horriblement, il maîtrisa son émotion. Tandis que madame Greyffust donnait ces détails, Séva, en entendant confirmer son malheur, redoubla de sanglots et de désespoir. En ce moment le Cohen entra; il serra silencieusement la main de David et ne put s'empêcher de jeter un regard de mépris sur Séva, brisée par le coup qui la frappait. Puis se tournant vers madame Greyffust avec plus de rudesse qu'il n'avait l'habitude d'en témoigner, il donna clairement à entendre, par l'expression de sa physionomie, qu'il désirait le départ de cette femme : madame Greyffust ne semblait point disposée à céder la place.

— Passons dans votre cabinet, dit le Cohen,

dont les lèvres frémissaient d'impatience. J'ai à vous parler d'importantes affaires.

— Différons de quelques instants cet entretien, mon ami. Je ne puis abandonner ma femme au chagrin qu'elle éprouve.

Le Cohen se pencha vers Séva, la releva et lui dit quelques paroles à l'oreille. Séva jeta un cri de joie et porta la main du vieillard à ses lèvres.

— Allez près de votre enfant auquel vous n'avez point encore songé! répondit le Cohen, en se dérobant au témoignage de reconnaissance que lui prodiguait madame de Saverne. Allez près de votre fils, ajouta-t-il avec amertume, vous n'avez point encore eu ce matin une pensée pour lui. Madame Greyffust vous accompagnera.

Séva obéit au Cohen : celui-ci resta seul

avec David. Le descendant d'Aaron n'avait pas, dans son attitude et dans l'expression de sa physionomie, le calme qui le caractérisait, même en face des situations les plus critiques. Il semblait sous une grande préoccupation qu'il cherchait à maîtriser.

— Par quelles paroles avez-vous su calmer le désespoir de ma femme? demanda le maës-tro en donnant aux derniers mots de sa phrase quelque chose de l'amertume que le Cohen avait mise tout-à-l'heure dans l'expression de sa voix, en renvoyant madame de Saverne. David, maintenant que le sort le frappait avec cruauté et lui enlevait sa fortune, ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien les dissipations et l'incurie de Séva avaient contribué à sa ruine.

Obligé pour suffire aux dépenses de sa mai-son de préférer des placements aventureux à

des revenus moins brillants, mais qui reposaient sur des propriétés immobilières, dans ce moment terrible où il subissait les conséquences de cettte faute, il accusait et blâmait énergiquement la coupable.

Le Cohen qui, suivant ses habitudes israélites, ôtait rarement son chapeau, resta couvert, s'appuya sur son bâton et regarda fixement M. de Saverne.

— Il ne faut pas vous en prendre à la faiblesse et à la légèreté de la femme, mais à la fatale condescendance de l'homme. N'accusez pas, quand vous êtes vous-même le plus coupable; la désunion et les reproches ne seraient qu'un malheur de plus dans votre famille. Quand le père et la mère marchent d'un pas inégal, l'enfant qui se trouve placé entre eux deux souffre des secousses qu'ils lui impriment.

Ruiné! réduit à la misère! comment pour-

rai-je suffire à m'acquitter de mes dettes? Mon nom sera déshonoré !

— Vous avez perdu cent cinquante mille francs dans la maison Jacob? demanda le Cohen.

David répondit par un signe de tête affirmatif.

— Voici cette somme que je vous rapporte, répliqua le Cohen, en tirant un portefeuille de sa poche.

— Oh! l'honnête homme! le digne Jacob ! s'écria David éperdu de joie. Mon fils ne sera point réduit à la misère! Mon honneur sera sauvé! C'est à vous, mon ami, n'est-ce pas, que je dois un si grand bonheur? Vous avez su faire comprendre à Jacob tout ce qu'il y avait de lâche et de perfide à tromper la confiance d'un ami et d'un co-religionnaire?

— Allez embrasser votre fils, David, allez et bénissez le Dieu de nos pères qui veille sur vous.

Il s'apprêtait à sortir : il revint sur ses pas.

— N'accusez plus votre femme, dit-il, mais veillez sur elle. Mettez à profit les bons conseils que la ruine et la misère vous ont suggérés pendant le peu d'heures qu'elles ont pesé sur votre tête. Aujourd'hui vous n'avez souffert que de leurs menaces; redoutez qu'une autre fois elles ne vous frappent en réalité et par votre faute.

Le lendemain, David travaillait dans son cabinet, lorsqu'on annonça la visite d'un de ses co-réligionnaires, avocat fort renommé au barreau. Maître Élie Pâture était un petit homme replet, au teint animé, aux yeux noirs et vifs, qui semblait toute candeur en appa-

rence, mais qui cachait, sous ces dehors naïfs, un des esprits les plus rusés et les plus adroits qui sussent, à Paris, manier une affaire. Il insista pour être admis près de David, quoique celui-ci fût enfermé dans son cabinet. Ne pouvant triompher de l'obéissance rigoureuse du domestique aux ordres de son maître, il eut recours à l'intervention de madame de Saverne. Il ne tarda point à obtenir d'elle qu'elle le conduisît près de son mari.

David, interrompu dans ses travaux, ne put réprimer le mécontentement qui plissa son visage.

— Je serai bref, se hâta de dire l'avocat. D'ailleurs, l'aimable madame de Saverne a déjà beaucoup abrégé ce que j'avais à vous dire. Elle m'a confirmé combien étaient fondés les bruits qui courent sur vous, dans Paris.

Il ne me reste plus qu'à vous éclairer sur leurs funestes conséquences.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Le banquier Jacob vous a fait remettre, hier matin, cent cinquante mille francs; or sa faillite était déclarée, depuis la veille, au tribunal de commerce; la somme, comme me l'a répété madame de Saverne, ne vous a été remise qu'hier. En vous privilégiant, à l'exclusion de ses autres créanciers, c'est un véritable vol que Jacob commet et dont vous vous rendriez complice.

— Complice ! s'écria David.

— Complice, répéta l'avocat. Le monde le dira, du moins; et peut-être les tribunaux confirmeront-ils cette rigoureuse sentence.

— Les tribunaux !

— Par la démarche que je fais en ce moment près de vous, je tente de prévenir une demande judiciaire qui provoquerait un scandale plus dangereux pour vous que pour tout autre. Votre élévation artistique et votre gloire ne serviraient qu'à rendre la chute plus éclatante. Songez-y bien, les créanciers de Jacob sont résolus à pousser l'affaire jusque dans ses conséquences extrêmes. Si même la justice vous donnait gain de cause, ce que mes études légales ne me laissent point supposer, l'opinion publique ne se rangerait point du côté des juges.

David sentait sa tête se briser. Il rassembla ses idées, et après de longues réflexions :

— Laissez-moi jusqu'à demain, dit-il ; j'ai besoin de voir la personne qui m'a remis cet argent. Je veux prendre conseil d'un ami dévoué et habitué aux affaires. Vous le

savez bien, monsieur, si l'honneur ou la loi ont le moindre droit de blâmer ma conduite dans cette circonstance, je n'hésiterai pas à remplir mon devoir.

— Le dépôt de l'argent ne peut être nié, insista l'avocat, madame de Saverne en parle hautement, et madame Greyffust était chez vous, quand un nommé Cohen, est venu vous apporter le portefeuille de Jacob.

— Pensez-vous que je veuille le nier, interrompit David? Demain, monsieur, vous aurez ma réponse.

— A quelle heure voulez-vous que je vienne la chercher ?

— Je vous l'enverrai, répliqua David.

Resté seul, il ordonna à son domestique d'aller chercher le Cohen dans le garni de la mère Michel, rue de l'Homme-Armé, où logeait l'israélite lorsqu'il se trouvait à Paris.

## VIII.

### LES AZALÉAS.

Ce n'était point chose facile que de rencontrer le Cohen. Quoiqu'il administrât, avec une intelligence, des plus remarquables la fortune d'Isabelle, fort accrue en peu d'années par ses soins, et qu'il consacrât une grande partie de

son temps aux affaires de sa pupille, le Cohen n'avait jamais voulu rien changer à ses habitudes ni aux règles qu'ils s'était imposées, comme fils d'Aaron. Occupé souvent, une partie de la journée, à recevoir des sommes considérables et à en faire le placement, il allait ensuite professer le Talmud, à dix centimes le cachet, et ne voulait vivre que du misérable produit de ses leçons. Par égard pour Isabelle, et surtout pour la tante Truchden que les haillons du juif désespéraient, il avait consenti seulement à porter des vètemens moins déguenillés et d'un aspect moins grotesque; ses concessions s'étaient arrêtées là.

Quoique les deux femmes lui eussent souvent proposé de faire préparer leurs mets à la manière israélite afin de lever ses scrupules, il avait obstinément refusé de s'asseoir à leur table. Il arrivait donc souvent que la misère

et la faim le soumettaient à de pénibles épreuves qu'il supportait avec sa résignation et sa sérénité habituelles.

Quand le domestique de David vint demander le Cohen chez la mère Nancy, la bonne femme leva les mains au ciel et soupira.

— Hélas! dit-elle, depuis quatre jours il n'est point revenu dans mon garni; il me doit une petite somme, et malgré mes prières, il n'a point voulu laisser accroître sa dette.

— Vous avez des enfants, m'a-t-il dit avec sévérité, par conséquent vous ne devez point, même dans un but de bienfaisance, compromettre le faible avoir de votre famille. La charité d'une mère doit s'exercer sur les siens. Je ne puis augmenter ma dette envers vous; il me deviendrait impossible de la payer.

Elle dépasse déjà les ressources qui me sont possibles.

— Mais qu'allez-vous devenir, sans asile? sans pain peut-être?

— Dieu me protégera? Ne veille-t-il pas sur moi du haut du ciel comme sur les autres hommes? Dieu ne m'a jamais abandonné et ne m'abandonnera pas. Là-dessus il est parti, en me laissant pour gage tout ce qu'il possédait, jusqu'à son Talmud!

Le domestique vint rapporter à son maître ce que dame Nancy lui avait appris. David ordonna qu'on fît des recherches en divers autres lieux où il supposait que le Cohen pouvait se rendre. Tout fut inutile; personne ne savait ce qu'il était devenu.

Triste et inquiet, David ignorait comment

sortir de la position difficile dans laquelle le laissait l'absence du Cohen. Quand il rentra chez lui, il trouva Séva consolée de ses émotions du matin, et préparant une charmante robe.

— Ne serai-je pas jolie demain, pour la seconde représentation de votre opéra? demanda-t-elle, en levant sa tête blonde. Je veux encore que la foule me salue et dise : C'est la femme du maëstro David! Ah! mon David, je suis fière de vous appartenir.

La gaieté et les témoignages de tendresse de sa femme affectèrent, en ce moment, David, d'une manière pénible.

— Ne vous hâtez point de vous réjouir, dit-il. Grâce à vos indiscrétions, le malheur reste encore suspendu au-dessus de nos têtes. Votre amie, madame Greyffust, a été ré-

pandre dans tout Paris le bruit de la restitution que vous lui avez étourdiment apprise... On me réclame la somme que j'ai reçue.

— Mais vous ne rendrez pas cette somme, David! Elle vous appartient, c'est ma dot... c'est la fortune de notre enfant, ajouta-t-elle en baissant les yeux.

— Je la rendrai si l'honneur me prescrit de le faire, répliqua-t-il avec fermeté.

Elle baissa le tête pour cacher ses larmes, et se remit à préparer sa robe pour le lendemain.

David se rendit au théâtre, où l'appelaient quelques légères coupures nécessaires à sa partition. Quand il les eût terminées, comme la nuit était venue, la Cynthia le pria de la reconduire chez elle.

— Nous dînerons tête-à-tête, lui dit elle; j'ai besoin de vos consolations et de vos conseils.

— J'aurais bien besoin moi-même de consolations et de conseils, répliqua David. Je donnerais tout au monde pour rencontrer en ce moment notre ami le Cohen. Je l'ai fait chercher inutilement dans Paris pour obtenir ses avis et quelques renseignements que lui seul connaît.

— Avez-vous envoyé demander le Cohen au petit hôtel qui s'élève là-bas, en face de ma fenêtre, de l'autre côté de la place?

— Non! Quelles personnes demeurent donc dans cet hôtel?

— Sans doute de nos co-religionnaires; une jeune femme et une autre plus âgée. Ce sont d'ailleurs des personnes qui vivent fort

retirées, et qui ne reçoivent jamais d'autres visites que celle du Cohen. Mon valet-de-chambre va courir chez ces dames; il s'informera de notre philosophe en guenilles.

Le valet-de-chambre, après s'être acquitté des ordres de sa maîtresse, vint dire qu'une vieille servante israélite lui avait ouvert, et qu'elle avait promis d'envoyer, le soir, le Cohen chez la signora Cynthia, dans le cas, toutefois, où il viendrait chez ses maîtresses.

Un peu rassuré par cette réponse méthodique, David espéra qu'il pourrait voir enfin celui qu'il attendait avec tant d'impatience. Cependant minuit sonna avant que le Cohen eût paru. David prit alors congé de la Cynthia. A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il reconnut le bruit à la fois énergique et lent qui caractérisait la marche du Cohen. Il courut à lui.

— Je vous attends avec une impatience mortelle, mon ami.

Le Cohen remit dans sa large poche un morceau de pain qu'il était occupé à manger.

— Qui vous cause cette impatience ?

David lui conta, en peu de mots, la visite de l'avocat et les réclamations que celui-ci lui avait adressées au nom des créanciers du banquier Jacob. Le Cohen parut vivement agité à cette nouvelle.

— Vous ne devez rien aux créanciers de Jacob, dit-il. L'argent que je vous ai remis vous appartient, et ils n'y ont aucun droit.

— Mais comment établir cela? comment le prouver ?

— Attendez, dit le Cohen, laissez-moi ré-

fléchir. Depuis hier, j'étais à jeun; c'est tout-à-l'heure seulement que j'ai pu donner une leçon de Talmud qui m'a valu le morceau de pain que je mangeais, quand vous m'avez rencontré. Ma tête est faible et mon intelligence confuse. Donnez-moi un peu de temps. Demain matin, j'irai vous voir et vous rendre une réponse satisfaisante.

— Mais demain il sera trop tard.

Le Cohen s'arrêta, s'assit sur la pierre du seuil d'une maison, et la tête dans ses deux mains réfléchit quelques instants.

— Jacob est arrêté. La gendarmerie l'a saisi au moment où il allait passer la frontière.

— Alors, tout espoir est perdu!

— Au contraire : il déclarera qu'il ne vous

a pas remis les cent cinquante mille francs.

— Mais on ne le croira point.

— Il le prouvera.

— Mais il mentira, et je serai, comme vous, le complice de cet infâme mensonge.

Le Cohen se releva.

— Un mensonge ! moi! s'écria-t-il. Le petit-fils d'Aaron, souiller le sang auguste qui coule dans ses veines, en désobéissant à l'un des sacrés commandements du décalogue? Mes lèvres se dessécheraient plutôt que de proférer un mensonge.

— Cet argent, le banquier Jacob ne vous l'a donc point remis?

— Non!

— De qui le tenez-vous alors?

— C'est mon secret.

— Eh bien ! je ne veux pas d'une aumône ! répliqua David. Vous reprendrez cette somme et vous la rendrez à celui qui vous l'a donnée pour moi.

— Écoutez-moi, David, reprit le Cohen après un long silence. Si vous aviez frappé mortellement une personne; si vous l'aviez calomniée et perdue, n'accorderiez-vous pas à votre victime la réparation qu'elle implorerait de vous?

— Oui, sans doute!

— Eh bien! il y a au monde une personne dont, sans le vouloir, sans le savoir même, vous avez brisé la vie et l'ame. Au nom de cette personne, je vous demande, à deux ge-

noux, d'accepter pour votre fils la somme que je vous ai remise ce matin. Ne m'adressez point de nouvelles questions; mon devoir m'empêcherait d'y répondre. Qu'il vous suffise de savoir que vous pouvez accepter, sans scrupule, sans pénible arrière-pensée, l'argent que je vous ai remis. Enfin, je me charge de faire démentir, d'une façon irrécusable, les bruits calomnieux auxquels la légèreté de votre femme a donné de trop funestes apparences. Demain l'avocat des créanciers de Jacob vous écrira, en leurs noms, pour reconnaître son erreur. J'en prends l'engagement avec vous.

David hésitait encore.

— Quel est ce mystère étrange? Comment une somme aussi considérable qu'on me force d'accepter peut-êlle être pour moi une

expiation ? Depuis quand le bienfait qu'on reçoit est-il un devoir ?

— Pas un mot à madame de Saverne de notre conversation ; je l'exige. De mon côté, je tiendrai mes promesses. Adieu.

Il tira de sa poche le morceau de pain qu'il y avait renfermé et se mit à manger en s'éloignant.

David cherchait en vain à comprendre la nouvelle énigme jetée dans sa vie. Il se demandait quelle était la personne à laquelle il devait son salut et envers laquelle il s'était montré si coupable. Un instant sa pensée se tourna vers Cynthia et même vers Isabelle ; mais il supposait cette dernière mariée. Il savait d'ailleurs que sa fortune ne lui permettait pas un pareil sacrifice. Il continua donc ses suppositions, et elles finirent par s'arrê-

ter sur le baron de Praun, un de ces riches Israélites qui doivent à leur grande intelligence en affaires une fortune immense et une prospérité sans exemple.

Une fois cette idée admise, mille probabilités vinrent la confirmer. Quand, le lendemain, pour sortir de doute à cet égard, il se rendit chez son riche co-religionnaire, une conviction encore plus profonde s'empara de lui... Le Cohen était paisiblement assis dans le cabinet du roi de la finance et s'entretenait avec lui.

— Mon cher maëstro, dit ce dernier, en tendant la main à David, notre digne Cohen vient de me donner une idée de spéculation qui fructifiera rapidement et qui produira une belle récolte.

— Je ne saurais donc arriver dans un

meilleur moment, répliqua David, puisqu'il me permet de confier tout ce que je possède de fortune, à une idée de mon meilleur ami, adoptée par vous.

Il tira de sa poche le portefeuille que le Cohen lui avait remis la veille et le présenta au banquier. Celui-ci prit le portefeuille et demanda sans feindre le moins du monde l'ignorance :

— Combien contient ce portefeuille ? Si vous aventurez votre fortune sur une affaire que vous ne connaissez pas, encore, il est nécessaire, cher poète, que je sache, moi, quelle somme vous me confiez.

— Cent cinquante mille francs, répondit le maëstro, les yeux attachés sur le banquier.

— Je les reçois et je me charge de les faire

valoir. Si l'affaire que je vais entreprendre, grâce au Cohen, réussit, vos fonds y seront placés. En cas contraire, ils trouveront un autre emploi : dans toutes les hypothèses possibles, ils ne courront aucune chance.

Un pareil sang-froid l'attestait, ce n'était pas à cet homme que David devait le don mystérieux, dont il cherchait à deviner l'auteur. Il sortit avec le Cohen et tous deux se dirigèrent vers le petit hôtel de la Cynthia ; les suppositions de David s'étaient reportées sur la cantatrice, et il voulut l'interroger en présence du Cohen.

Tout-à-coup, au détour d'une rue, il se trouva face-à-face avec Isabelle qui, sa Bible à la main, se rendait avec sa tante Truchden à l'Oratoire protestant. David ne put réprimer un mouvement de surprise et de trouble.

Isabelle leva et arrêta sur lui un long regard plein de douleur, puis ses paupières s'abaissèrent et elle continua sa route. Seulement il lui fallut s'appuyer sur le bras de sa tante.

— Voyez, dit le maëstro pâle et tremblant, voyez! Après tant d'années, la présence de cette femme me jette encore dans les cruelles émotions dont vous êtes témoin. L'autre soir, à l'Opéra, j'ai failli m'évanouir en la revoyant pour la première fois, depuis le jour où elle a brisé lâchement mon cœur et mes croyances à la bonne foi et à la fidélité. Elle a causé tous mes malheurs; si je me débats aujourd'hui contre la pauvreté qui arrive à grands pas, si mon bonheur domestique se trouve empoisonné par une femme frivole à laquelle le désespoir et le dépit m'ont fait unir mon sort, Isabelle seule en est cause! Malédiction sur cette femme, qui s'est jouée de mon

amour! qui s'est associée aux honteuses spéculations de son oncle sur ma tendresse pour elle! qui s'est hâtée de prendre un autre époux, quand l'empreinte de mon anneau de fiançailles était à peine effacée sur son doigt... Honte sur elle! elle qui maintenant me brave et me jette dans une fatale agitation, dont elle est fière sans doute. Malédiction sur elle! Elle ne mérite que honte et mépris!

— Ne maudissez jamais! c'est un des commandements de la loi de Dieu, répondit le Cohen; votre grand'mère a pleuré des larmes de sang, parce que Dieu avait exaucé les malédictions proférées par elle.

— Eh bien! que Dieu m'exauce comme il a exaucé ma grand'mère! Que les maux dont cette femme m'a perfidement accablé retombent sur sa tête.

— Voici l'expiation et le repentir de ce vœu insensé qui viennent vous saisir! interrompit le Cohen. Ecoutez-moi bien, David : et si mes paroles ajoutent à vos souffrances n'en accusez que vous seul ; vous l'avez voulu.

Le Cohen raconta en peu de mots le sublime. sacrifice d'Isabelle, le jour fatal de la signature du contrat. Il ajouta des détails sur sa rupture avec son oncle Litzerman ; enfin il peignit le désespoir de l'infortunée en apprenant le mariage de son fiancé avec une autre.

— Vous l'avez jugée sans l'entendre. Sans vous donner la peine de vérifier si elle était coupable, vous avez accepté aveuglément les calomnies grossières répandues sur elle... Elle veille sur vous, comme l'ange de Tobie veillait sur l'enfant confié par Dieu à ses soins; c'est elle qui a sauvé votre honneur et assuré l'avenir de votre enfant!

— Oh! n'achevez pas! La honte et le remords me déchirent! Isabelle! Isabelle! Malheureux!... je le comprends maintenant, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Ce que je croyais de la haine contre elle, était de la tendresse et du désespoir. Je veux me jeter à ses pieds; je veux implorer d'elle mon pardon; je veux lui dire que je l'aime et que je n'ai jamais cessé de l'aimer.

— Vous voulez achever votre victime, et la souiller en l'assassinant. Il manquait à vos remords l'adultère, et vous voulez l'y ajouter... Tâchez de remplir les devoirs que vous vous êtes imposés. Quelles que soient vos souffrances, elles n'égaleront jamais celles qu'Isabelle supporte avec une force et une résignation que détruirait une seule entrevue avec vous.

David baissa tristement la tête.

— Jurez-moi par le Dieu de nos pères, jurez-moi que vous ne chercherez point à la revoir, que vous éviterez avec soin les occasions qui se présenteraient de la rencontrer. Jurez-le moi, David! je vous le demande au nom des douleurs qu'elle a endurées pour vous! je vous le demande par les services que je vous ai rendus depuis votre enfance!

— Pour que je fasse le serment que vous exigez de moi, priez Dieu qu'il me donne la force de tenir ma promesse... Cependant, vous devez comprendre que cette somme, je ne la puis accepter d'Isabelle? Vous la lui rendrez, mon ami.

— Cette somme appartient à votre fils. La fortune d'Isabelle, grâce à des soins entendus et à la vie modeste que mène mademoiselle Litzerman, lui permet ce don à Philippe, sans

produire la moindre gêne dans sa position. Hésiter à l'accepter, serait affliger cruellement Isabelle!

— Eh bien! qu'elle sache du moins que je connais la main qui s'est tendue vers moi dans l'infortune, et qui m'a relevé; qu'elle sache que je la bénis et que d'éternels regrets déchirent mon cœur.

— Jamais un seul mot du passé ne sera échangé entre Isabelle et moi. Ce qui est accompli est accompli. Dès que j'ai connu le coup qui vous frappait, j'ai tout appris à Isabelle; elle a souri et m'a compris.

Malgré son habileté habituelle et sa profonde connaissance du cœur humain, le Cohen avait été trop loin. Il n'avait pu garder son sang-froid, et entendre accuser injustement Isabelle; il s'était laissé entraîner à la justifier,

sans calculer les conséquences de cette justification. Elle eut pour résultats immédiats de rendre à David toute l'énergie d'un amour mal éteint; de le jeter dans les douleurs d'une passion impossible, et de détruire son bonheur domestique.

Dès ce moment, les torts de Séva, ses imprudences et sa légèreté prirent aux yeux prévenus du maëstro un caractère odieux. Il rejeta sur sa femme une partie des torts qu'il se reprochait envers elle. Comme il n'arrive que trop, il l'accusa pour se justifier. L'humeur de David devint sombre; il ne trouva point la force de cacher à Séva le changement qui s'était opéré dans les sentiments qu'elle lui inspirait. Celle-ci, malgré son insouciance, comprit que David n'était plus le même pour elle, et s'en plaignit imprudemment. David s'irrita de plaintes et de reproches qu'il était

forcé de reconnaître fondés, et se rejeta sur le mécontentement qu'il éprouvait du désordre de ses affaires, causé par la négligence de sa femme. De là, ces luttes domestiques, ces dissensions, légères d'abord, qui minent insensiblement la paix d'un ménage, et qui finissent par la détruire sans retour. Même près de son fils, de cet enfant qu'il aimait avec tant de passion, David ne trouvait plus rien du calme d'autrefois.

Naguère la vue de Philippe le rassérénait et le rendait indulgent pour sa mère; maintenant il se reprochait avec amertume d'avoir cruellement privé des saints transports de la maternité la malheureuse Isabelle; car Isabelle était toujours sa pensée dominante. Il rapportait tout à elle n'agissait que par elle, et, malgré ses serments au Cohen, cherchait, par tous les moyens possibles, à la re-

voir. Chaque jour, il se rendait chez Cynthia, et marchait lentement sous les fenêtres de mademoiselle Litzerman dans l'espoir que ces fenêtres s'ouvriraient. Elles ne cessèrent point, un seul jour, de rester hermétiquement closes. Il passait de longues heures au balcon de la prima donna, sans obtenir le cruel bonheur qu'il espérait. Jamais Isabelle ne se montrait.

Et cependant, cachée derrière un rideau, elle regardait David à travers la gaze transparente; une lorgnette lui permettait de distinguer ses traits et de lire même, sur son visage, l'impression de sa douleur et de son amour. Comme lui, elle attendait avec angoisse l'heure de la journée vers laquelle le maëstro avait l'habitude de se rendre chez la signora; elle eût donné sa vie pour échanger un regard et une parole avec David; mais le

devoir le lui défendait, et elle obéissait au devoir.

Cependant, ce dévouement sublime, cette résignation héroïque qu'elle puisait dans les sentiments religieux, faillirent succomber. Un matin que le Cohen entra chez mademoiselle Litzerman, il la trouva pleurant, un bouquet d'azaléas à la main. Il comprit tout et sa physionomie exprima une profonde douleur. Isabelle fondit en larmes et lui présenta le bouquet. Le Cohen le plaça aussitôt dans les vastes plis de sa large redingote.

— Restez pure et forte jusqu'au bout! dit-il. Ne perdez point, par un moment de faiblesse, le prix d'une vie entière d'abnégation et de dévouement. Encourager la fatale passion de David, permettre entre lui et vous des relations, quelqu'innocentes et rares

qu'elles fussent, serait poser le pied dans un abîme, qui vous engloutirait bientôt tous les deux. Vous jetteriez la désunion entre le père et la mère de cet enfant que vous aimez vous-même comme une mère; vous attireriez sur sa tête le plus grand des malheurs, et vous n'en seriez pas plus heureuse. Votre cœur noble et pur ne saurait trouver, dans une faute, des adoucissements à ses douleurs! Prenez garde, Isabelle, bien des périls vous environnent.

— Oui! vous avez raison! s'écria-t elle avec des larmes. La conscience et le devoir se lassent devant mon amour insensé. Mon Dieu, mon Dieu, venez moi-en aide! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Le Cohen ne quitta la pauvre femme que le soir, après lui avoir rendu un peu de calme,

du moins en apparence. Il alla sur-le-champ au théâtre de l'Opéra, où, grâce à la protection de la signora Cynthia, il pénétrait sans difficulté. Comme il l'espérait, David se trouvait dans les coulisses; le Cohen l'emmena dans la loge de la prima donna qui venait d'entrer en scène.

— David, dit-il à son ami, je suis chargé d'un message d'Isabelle.

David jeta un cri de joie.

Le Cohen se hâta de tirer des plis de sa redingote le bouquet d'azaléas tout brisé et tout flétri.

— Ce sont les fleurs que vous lui avez envoyées, dit-il d'une voix sévère, et en attachant ses regards sur David qui baissa involontairement les yeux.

— Etes-vous donc insatiable des souffrances que votre légèreté jette de toute part autour d'elle?

Après avoir brisé la vie entière d'une jeune fille, après l'avoir condamnée aux larmes pour toujours, qu'avez-vous besoin maintenant de troubler sa douleur et de la raviver? Qu'espérez-vous? Que voulez-vous? Flétrir un noble cœur? Perdre tout-à-fait l'infortunée dont votre trahison n'a point su briser la tendresse? L'avilir? En faire votre maîtresse enfin? La rendre complice d'un adultère et des malheurs que votre faute attirera sur la tête de votre enfant! Déjà vous faites expier vos propres torts à votre femme. Vous l'avez laissée sans protection, sans conseils; et maintenant qu'il vous faut des griefs contre elle, vous l'accusez de fautes qu'elle a commises, parce que vous ne l'avez point guidée

comme le prescrivait votre devoir. La victime de tant de fautes et d'imprudences sera votre fils, je le répète. Entre un père et une mère désunis, les enfants ont bien des larmes à verser. Prenez-y garde, Dieu a des châtiments terribles pour les pères qui l'offensent !

— Oh ! ne proférez pas de pareilles menaces, ne dites point de si funestes paroles, elles me glacent d'épouvante.

En ce moment, le pas léger de la prima donna se fit entendre dans le corridor. Le Cohen jeta dans le foyer de la cheminée le bouquet d'azaléas, que la flamme dévora en pétillant.

— Adieu! dit-il à David, adieu. Par pitié, pour elle et pour vous, plus de ces cruelles imprudences !

Il s'éloigna et retourna chez Isabelle.

Isabelle pleurait et couvrait de baisers une fleur d'azaléas, qu'elle avait détachée du bouquet. Quelque précipitation qu'elle mît à dérober cette fleur aux regards du Cohen, elle ne put l'empêcher de surprendre son secret. Il feignit néanmoins de n'avoir rien vu, et sortit pour aviser aux moyens d'arracher les deux imprudents à leur perte. Après un instant de réflexions, il se rendit chez le baron de Praun, dans le cabinet duquel il avait rencontré naguère David. Les domestiques, tous israélites, s'empressèrent aussitôt d'introduire le Cohen près de leur maître. Celui-ci tendit la main au descendant d'Aaron, et lui fit l'accueil le plus affectueux.

— Je viens vous demander un service.

— Merci de vous devoir la possibilité de vous obliger, vous aux bons conseils de qui je dois tant. Enfin est-ce une occasion de

vous obliger personnellement que vous m'offrez ?

— Oui ; car elle intéresse quelqu'un à qui je porte une tendresse de frère.

— Toujours le même ! N'importe, vous savez que vos moindres désirs sont pour moi des ordres.

— Vous négociez, en ce moment, un emprunt considérable pour l'Allemagne, avec le prince Ferdinand de P**.

— Oui ! Grace aux combinaisons que vous m'avez indiquées, quand je vous ai consulté sur cette affaire, elle me vaudra des bénéfices immenses.

— Eh bien ! avant de la conclure, il faut ajouter une condition nouvelle, à cette affaire.

— Rien n'est plus facile.

— Vous exigerez qu'on fasse mettre immédiatement en répétion, au théâtre de P***, le dernier opéra du maëstro David de Saverne. Une lettre officielle invitera le compositeur à venir sur-le-champ diriger l'exécution de son œuvre; des offres brillantes seront faites pour le déterminer : en cas d'hésitation de sa part, on aurait recours à tous les moyens possibles.

— Avant huit jours la chose sera faite.

— Merci, dit le Cohen, en s'enveloppant dans les plis rapiécetés de sa redingote.

Et il prit congé du banquier.

En sortant, il s'assit sur une borne placée à l'entrée du magnifique hôtel, et médita quelques instants.

— Je parviendrai à les sauver d'eux-mêmes, conclut-il.

Il se leva pour regagner son misérable hôtel garni; ce jour là, il avait trouvé moyen de donner six leçons de Talmud; depuis longtemps il ne s'était trouvé si riche.

La fièvre de l'ame, comme la fièvre du corps, est toujours suivie de réaction et d'affaissement. Lorsque David apprit le sublime dévouement d'Isabelle, et sa fidélité inaltérable pour un ingrat, lorsqu'il sentit son premier amour se réveiller, avec violence, dans son propre cœur, en même temps que le remords, son désespoir ne connut plus de bornes. Il se révolta de toute sa force contre les fatals liens qui le tenaient à toujours séparé d'Isabelle; il forma mille projets coupables et insensés. Bientôt, de cette ardente lutte

il tomba dans une morne stupeur. La réalité l'entoura de ses bras glacés, et lui fit comprendre combien étaient escarpés et infranchissables les abîmes qui le séparaient de mademoiselle Litzerman; la pensée de son fils lui imprima surtout une terreur salutaire. Il le sentit; sans une résignation profonde à sa destinée, il allait faire deux nouvelles victimes : son enfant et sa mère.

Dès-lors, grâce aux conseils du Cohen, il évita les occasions de revoir Isabelle, et se réfugia dans les sentiments de la paternité : il redevint même, pour Séva, plus doux et plus indulgent que par le passé. Il cessa, comme il l'avait fait jusqu'alors, de l'abandonner à son inexpérience et à sa frivolité; il la guida par des conseils adressés avec une bonté indulgente.

La jeune femme, heureuse de la tendresse

qu'elle retrouvait dans son mari, ne chercha point à en deviner le motif, prit ce bonheur tel qu'il était, et en jouit ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire du reste de la vie : sans en pénétrer les causes. Calme et paisible dans son ménage, libre du fardeau du mécontentement que David avait fait, quelque temps, peser sur elle, elle se livrait naïvement à la joie, comme les petits oiseaux chantent, gazouillent et sautillent après un orage. Triste, brisé, sans cesse en lutte avec lui-même, David souffrait cruellement du spectacle de cette insouciante gaieté. Séva ne lisait rien des chagrins qui pâlissaient le front de son mari et qui le sillonnaient de rides. Elle ne soupçonnait pas que livré à de cruelles insomnies, et sans cesse dans un état de malaise brûlant, il luttait contre une pensée fatale, dans les étreintes de laquelle il pensait succomber à chaque instant. Le Cohen ne parta-

geait point l'incurie de madame de Saverne. Il pressait, il préparait, par tous les moyens possibles, le départ de David, et ne prit point de repos jusqu'au jour où une lettre d'Allemagne vint offrir au maëstro de brillants avantages, pour qu'il consentit à partir sur-le-champ et à venir diriger les répétitions de son opéra. Le prince Ferdinand désirait en outre que l'illustre compositeur écrivît une œuvre spéciale pour son théâtre de P***.

Par conséquent, c'était un séjour d'une année au moins que David devait faire loin de la France. Il accepta ces offres, séduisantes d'ailleurs, comme un secours inespéré du ciel. Séva, satisfaite de la joie de son mari, se mit aussitôt à tout disposer pour hâter le départ.

Un matin, tandis que David, avec une ac-

tivité dont il n'avait point ressenti depuis longtemps la bonne influence, mettait ses papiers en ordre, et prenait les mesures que nécessitent une longue absence, le docteur Maurice Delordeux entra chez lui.

— Cher David, dit-il avec la contrainte d'un homme placé sous la nécessité d'un aveu pénible, cher David, je viens réclamer un service de votre amitié.

— Vous savez que je suis tout à votre disposition.

— Jadis, j'ai contribué puissamment à votre fortune... J'invoque pour la première fois ce souvenir; c'est vous donner à comprendre, mon ami, la gravité de ma confiance, et l'importance de ma requête.

— Parlez, Maurice! quel que soit le ser-

vice que vous attendiez de moi, je vous le rendrai sur-le-champ.

Malgré cette assurance franche et loyale, le docteur hésita quelques instants encore.

— Il faut que vous me fassiez une seconde promesse. Vous ne m'adresserez ni une objection, ni un blâme, n'est-il pas vrai? Mon parti, d'ailleurs est irrévocablement arrêté.

— Soyez sans crainte.

— Je vais me marier! dit le docteur avec la précipitation d'un homme qui veut se débarrasser d'un aveu.

— Vous faites preuve de courage et de résolution, répondit David un peu surpris. Ce n'est pas moi qui vous blâmerai. Il ne faut se préparer pour l'avenir ni regrets, ni

remords, ajouta-t-il en soupirant. Cynthia est digne...

— Cynthia? interrompit brusquement le docteur. Oh! voilà justement la pensée qui trouble ma satisfaction et l'obstacle contre lequel je m'irrite. Voudra-t-elle comprendre que je ne puis passer ma vie entière dans une liaison scandaleuse? Cette liaison m'est fatale. Partout elle m'attire le blâme; partout elle me vaut des allusions ironiques. Un mariage tel que celui que je vais conclure réparera tout; j'y trouve un nom honorable, une famille puissante et de la fortune..... Cher David, il faut que vous voyiez Cynthia..... Vous lui ferez comprendre, vous, qu'il y va de mon bonheur et de mon avenir. Si réellement elle a pour moi la tendresse et le dévouement dont elle m'a parlé tant de fois, voici l'occasion de m'en donner des preuves.

David, chargez-vous de lui annoncer ma résolution et de l'y faire se résigner.

— C'est un office de bourreau, mon ami, répondit le maëstro en frissonnant au souvenir de ses propres souffrances. Vous ne savez donc pas que ni le temps, ni l'absence ne peuvent rien contre de pareilles douleurs. La résignation est une vertu à l'usage de ceux qui n'en ont pas besoin.

Le docteur haussa les épaules.

— Cynthia n'en est point à sa première rupture, dit-il.

— Frappez-la, mais ne l'insultez pas, interrompit David.

— Soit! C'est parce que je connais votre affection et votre estime pour elle que je me

suis adressé à vous, David. De votre main, un pareil coup deviendra moins rude. Quant à moi, je pars pour la compagne, et ne serai de retour que dans une semaine.

Il serra la main de David, s'éloigna content de s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, et partit pour la campagne qu'habitait sa fiancée, sans un souvenir, sans une pensée pour Cynthia.

David se rendit aussitôt chez la prima donna. Les mauvaises nouvelles vont vite, et il redoutait que déjà l'infortunée n'eût appris, sans préparation, le malheur qui la frappait. Il ne se trompait point. Cynthia tenait à la main une lettre anonyme qui lui apprenait le prochain mariage du docteur. Les renseignements étaient exacts; ils donnaient le nom de la fiancée et indiquaient le jour de la célébration.

A la vue de David, elle se leva, courut à lui et recula par un mouvement de désespoir.

— Cela est vrai? cela est vrai! s'écria-t-elle : je le lis sur votre visage!

David voulut lui prendre la main; elle le repoussa.

— Non, dit-elle, non. Laissez-moi! Vous êtes son ami, son confident, son complice! Vous approuvez son abandon : Vous dites : il a bien fait! Qu'importe une courtisane qu'on repousse du pied! Oh! malheur! malheur! Laissez-moi! Vous avez vu assez de mes souffrances pour réjouir le cœur de cet homme en les lui racontant.

— Cynthia, chère Cynthia, ne vous laissez pas égarer par la douleur, je viens à vous comme un ami, comme un frère..... Hélas!

rien ne saurait consoler d'une pareille douleur.

— Oui, dit-elle, oui! Je sais la destinée qui m'attend; toujours des larmes, toujours une tristesse incurable! Tenez, regardez à cette fenêtre! Là-bas, voyez cette femme qui se flétrit lentement... Elle a été frappée d'un coup mortel, comme je le suis moi-même. Sa femme-de-chambre, israélite, l'a dit à la mienne, sa co-religionnaire. Un amour trahi la consume..... Depuis combien de temps traîne-t-elle cette misérable existence? je l'ignore. On ne tombe pas sous le coup. Il faut se débattre dans une lente agonie qui dure parfois des années. Voilà le sort qui m'est réservé, David. Vous ne m'écoutez plus! Vous courez à cette fenêtre?

En effet, David éperdu s'était élancé vers

le balcon. Isabelle l'avait aperçu. Défaillante, elle leva les yeux au ciel, agita, en signe d'adieu, le mouchoir qu'elle tenait à la main et disparut.

— Vous le voyez, murmura David en revenant près de Cynthia, les douleurs que vous éprouvez sont les miennes. Moi aussi j'ai au cœur un amour qui ne saurait s'en effacer..... Moins heureux que vous, moi, je suis coupable.

Un sourire sinistre entr'ouvrit les lèvres de Cynthia.

— Votre châtiment, dit-elle, est proportionné à votre faute. Vous ne pouvez pas mourir, vous : des devoirs saints vous retiennent à la vie; vous avez un enfant et une famille. Je suis seule au monde. Personne ne s'intéresse à moi ; je n'ai pas de famille... Et vous, mon

seul ami, vous savez que la mort vaut mieux pour moi qu'une misérable existence! Je mourrai donc.

—Cynthia, ne vous laissez pas aller à ces funestes pensées; ne vous reste-t-il pas l'art et la gloire?

— L'art et la gloire! reprit-elle : Mensonge et néant! Dites, quels secours ont-ils pour vous consoler? Quels adoucissements apportent-ils à vos souffrances? Qu'ai-je à faire de gloire et d'art maintenant qu'il n'est plus là pour s'émouvoir à mes inspirations et pour prendre sa part de mes succès? Je ne veux ni scandale, ni bruit, il maudirait ma mort qui le compromettrait et lui vaudrait, par son éclat, quelques heures d'ennui. Non, je quitterai Paris, je voyagerai, et un matin, bientôt, on me trouvera morte, et on dira : l'art l'a tuée!

— Éloignez ces pensées funestes, Cynthia. Je pars pour l'Allemagne; accompagnez-moi : l'absence et mon amitié vous aideront à supporter vos malheurs.

— La mort! Je n'ai d'espoir que dans la mort, s'écria l'infortunée.

Elle s'élança vers le balcon et voulut se précipiter. David, après une courte lutte, parvint à l'arrêter et la ramena dans l'appartement. Pendant tout le reste de la soirée, il essaya de rendre un peu de résignation et de courage à l'infortunée en délire.

David souffrait lui-même bien cruellement..... En présence des douleurs de Cynthia, il comprenait l'étendue des douleurs d'Isabelle, quand il l'avait frappée de pareils coups. La vue d'Isabelle, son regard, son geste d'adieu donnaient encore une nou-

velle énergie à ses remords. Ses regards se tournaient sans cesse vers la fenêtre, maintenant déserte, où mademoiselle Litzerman lui était apparue. Le soir, quand il quitta Cynthia brisée et vaincue par la violence même de son chagrin, en passant sous le balcon d'Isabelle, son pas se ralentit, et ses yeux se tournèrent involontairement vers une fenêtre où il savait bien pourtant ne pas trouver celle qu'il cherchait.

David rentra chez lui dans un état de fatigue absolue. Au moment où il franchissait le seuil de son appartement, il rencontra madame Greyffust qui venait de quitter Séva; elle hâta sa marche à la vue du maëstro. Celui-ci salua froidement une personne qu'il voyait à regret s'établir dans l'intimité de sa femme, et se hâta de passer dans la chambre de Philippe. L'enfant dormait paisiblement.

Sa beauté et son calme ineffables rafraîchirent le front brûlant du maëstro, et appaisèrent les battements tumultueux de son cœur. Il se sentit plus de force pour accomplir les devoirs et la séparation qui lui étaient imposés. Il posa ses lèvres sur le front blanc et pur de l'enfant, et se rendit près de Séva, Celle-ci pleurait avec amertume. David s'approcha d'elle avec empressement pour lui demander la cause de ses larmes :

— Épargnez-vous une trahison de plus, lui dit-elle. Je sais que vous ne m'aimez point; que vous ne m'avez jamais aimée. Votre amour est tout entier à une autre. Chaque jour, sous prétexte de visiter la Cynthia, vous allez échanger des signaux d'intelligence et de tendresse avec celle qui fut autrefois votre fiancée. Oh! David! David! vous êtes plus cruel que ne le fût lui-même Jansens;

lui, c'était un scélérat, un empoisonneur qui faisait son horrible métier. Mais vous, David, vous si bon, si généreux pour tous les autres, faut-il que vous détruisiez sans pitié ma foi en vous, c'est-à-dire mon bonheur et ma vie! Je suis frivole, insoucieuse, légère en apparence, mais je vous aime profondément. Sans votre tendresse, que voulez-vous que je devienne?

Des reproches et des plaintes eussent moins affligé David que cette douleur sans éclat et sans violence.

— On vous a trompée, Séva, répondit-il.

— On ne m'a point trompée, interrompit-elle. Mes yeux ont vu votre émotion, votre pâleur et vos signaux d'adieu... Oui, David, je vous ai suivi; je ne voulais point, sans

preuves, croire à votre trahison. On m'a conduite sur vos traces... Cette femme, cette Isabelle vous épiait cachée derrière son rideau qui tremblait dans sa main émue. Chaque fois que vous vous êtes montré à la fenêtre de la Cynthia, j'ai vu les plis de l'étoffe s'agiter. Isabelle se tenait là pour vous voir et pour s'enivrer de votre vue..... Elle était là plus heureuse que moi;... elle est aimée de vous!

— Ecoutez-moi bien, Séva; oui, je ne le cacherai point; ce n'est pas sans émotion que j'ai revu mademoiselle Litzerman... Mais rien n'est changé pour vous dans mon cœur.

— Vous dites vrai, n'est-ce pas, David? s'écria madame de Saverne en embrassant son mari avec des transports de joie. Vous dites vrai, mon ami! Je vous crois; jamais

un mensonge n'est sorti de vos lèvres.... Et puis j'ai tant besoin de vous croire. Laissez-moi couvrir encore vos mains de baisers. Que j'ai souffert pendant ces fatales heures de doute! Oui, vous avez raison, un moment de trouble est bien pardonnable en revoyant une femme qu'on a aimée autrefois. Je n'y veux plus penser... Vous m'avez dit que vous m'aimiez comme par le passé!

Elle essuya ses larmes et emmena, près du berceau du petit Philippe, son mari qui souffrait bien plus de cette tendresse et de cette confiance qu'il n'eût souffert des reproches qu'il sentait mériter. Heureusement le Cohen entra et vint le soustraire à une situation difficile et pénible.

— Je viens, dit-il, vous aider dans vos préparatifs de départ, et vous faire mes offres de

services pendant votre absence. Laissez-moi le soin de vos affaires, tandis que vous serez en Allemagne. Déjà vous m'avez offert votre procuration ; je l'accepte. Je m'entendrai avec vos créanciers et je prendrai des mesures pour les satisfaire avant votre retour en France, car vous séjournerez longtemps à la cour du prince Ferdinand. Une position brillante vous y attend, et vous permettra de laisser à Paris le temps de désirer une nouvelle œuvre de vous. Cinq opéras, joués coup sur coup, ont presque produit de la satiété. Usez un peu de coquetterie à l'égard de la France; elle vous recevra plus tard avec enthousiasme, quand vous reviendrez avec une nouvelle partition... La signora Cynthia vient de partir. Je l'ai déterminée à monter sur-le-champ en voiture et à se rendre à P***. Le mouvement de la route et l'absence sont les seuls remèdes efficaces aux tourments qu'elle endure.

La nuit se passa en préparatifs de départ. Le matin, au point du jour, David et Séva purent prendre place dans leur chaise de poste et se mettre en chemin. David, qui s'éloignait d'Isabelle pour toujours peut-être, il sentait son cœur se briser et son courage l'abandonner.

Quand Séva eut vu disparaître au loin Paris et son immense horizon, elle se jeta dans les bras de David, avec effusion.

— Maintenant, maintenant, dit-elle, voici mon David qui m'est tout-à-fait rendu!

David prit la petite main de son fils qui reposait sur ses genoux, et la porta à ses lèvres.

# IX.

## UNE NUIT.

Six mois après le départ de David pour l'Allemagne, les évènements qu'on vient de lire semblaient n'avoir laissé aucune trace dans les souvenirs du maëstro et de Séva. Une paix profonde régnait, en apparence,

dans leur cœur. Madame de Saverne avait oublié l'amour de son mari pour Isabelle. David, lui-même, separé de mademoiselle Litzerman, occupé sans relâche par ses travaux de musique, et tout entier à la composition d'une œuvre de haute portée qui devait être exécutée bientôt à Vienne, devant l'empereur, laissait encore échapper un soupir, quand la pensée d'Isabelle se présentait à son imagination; mais cette pensée n'était plus, pour lui, comme naguère, une idée fixe. L'art prenait peu à peu le dessus dans son cœur. L'absence et l'impossibilité avaient opéré leurs inévitables effets sur cette nature ardente, que les obstacles exaspéraient d'abord, et devant lesquels elle finissait par se briser. Il n'oubliait pas encore le passé; il cherchait à l'oublier; or, vouloir être guéri est un immense pas vers la guérison.

Si je peignais des héros imaginaires, peut-

être saurais-je les créer plus accomplis ; humble historien, je ne puis que raconter les sensations de David, telles qu'il les éprouvait. Je n'invente pas, je décris.

Jamais, du reste, la position du maëstro n'avait brillé de plus d'éclat. Le prince Ferdinand de P*** prodiguait à David les témoignages les plus flatteurs d'estime et d'amitié : il venait presque tout les matins, visiter l'artiste dans la charmante villa qu'il lui avait donnée. La princesse Wilhelmine, sa femme, ne se montrait pas moins affectueuse pour Séva et pour son mari. Elle goûtait beaucoup la grâce naïve et la douce gaieté de madame de Saverne; rarement elle consentait à laisser éloigner d'elle la jeune hollandaise qui savait jeter tant d'animation sur l'existence un peu sévère que l'altesse royale menait à sa cour. En outre, le Cohen avait fait prescrire, par

le banquier parisien, des conditions magnifiques pour David, fort loin de soupçonner que sa fortune eût pour origine une opération de finance et fût l'une des clauses d'un emprunt. L'accueil affectueux du prince, l'or qu'on lui prodiguait, la vogue immense de ses œuvres musicales dans toute l'Allemagne et la fausse tranquillité de son ame dont il prenait l'engourdissement pour une guérison presque accomplie, achevaient d'appaiser l'inquiétude qui l'agitait naguère avec tant d'angoisses. Enfin, pour tout dire, il se sentait fier et presque heureux du succès qu'obtenait Séva à la cour.

En la voyant belle, admirée, aimée, heureuse, il s'accusait tout bas d'injustice, et se reprochait de se montrer insensible aux qualités de sa femme, pour ne lui tenir compte que de ses défauts.

Quelque habitude qu'il eût du cœur humain et de ses contradictions, le Cohen, lorsqu'il arriva en Allemagne, ne put s'empêcher de s'étonner, avec amertume, de la versalité des imaginations artistiques. Il avait laissé Isabelle plus morne, plus déserte que jamais; le départ de David lui avait enlevé toutes ses douloureuses joies, toutes, jusqu'à la présence du petit Philippe!... Au contraire, il trouvait le maëstro prompt à s'émouvoir, quand quelque chose venait à évoquer le souvenir d'Isabelle; mais aussi prompt à écarter et à oublier ce souvenir.

Satisfait et mécontent à la fois, il annonça, dès le lendemain de son arrivée à P..., qu'il allait repartir.

— Pourquoi nous quitter si vite? demanda David. En quels lieux comptez-vous donc

porter vos pas? Ne vous est-il donc pas aussi indifférent de rester en Allemagne, que de partir pour la Hollande ou pour la Pologne?

— C'est en France que je me rends, se contenta de répondre le Cohen. Demain, David, je viendrai embrasser votre fils que j'ai trouvé un peu souffrant; ensuite je me remettrai en route.

— Je serai donc privé du plaisir de vous faire mes adieux, reprit David. Demain, au point du jour, je pars pour Vienne avec son Altesse Royale, qui doit me présenter à l'Empereur; Sa Majesté a daigné lui en exprimer le désir.

— Adieu, dit le Cohen.

— Adieu, mon ami.

Ils échangèrent une étreinte de main et se séparèrent.

— Mon Dieu, dit le Cohen, soyez béni pour avoir laissé, ici-bas, mon cœur étranger aux passions humaines! Elles obscurcissent les plus hautes intelligences et en flétrissent l'éclat. Voici un des nobles cœurs que je connais, et il garde à peine, quelquefois, une pensée pour la femme qu'il a jetée dans un abîme de malheur! En France! vite en France! c'est là que m'appellent des douleurs inconsolables, et un amour auquel le trépas seul mettra fin, si un tel amour ne franchit point le tombeau.

Le Cohen se croyait à l'abri des passions humaines : il ne s'apercevait pas que, plus qu'une autre peut-être, la sensibilité de sa nature et l'énergie de son imagination le soumettaient au despotisme de ces nobles faiblesses. A chaque instant, il leur cédait à son insu par des transactions souvent sub-

tiles et paradoxales. Dévoué au grand et saint principe d'une idée religieuse, inexorable observateur des rigoureuses lois de ce principe pour tout ce qui le concernait directement, il avait su pour son propre compte renoncer à l'amour, à l'ambition, à la gloire et aux douces affections de la famille. A défaut de passions personnelles, il s'associait aux passions des autres et leur consacrait l'ardente activité de sa nature orientale. Il marchait dans la vie artistique avec David, spéculait avec le baron de Praun, ce célèbre financier des Israélites, aimait et souffrait avec Isabelle, enfin ressentait pour le petit Philippe les émotions d'un père. Pendant la nuit qui devait précéder son départ, et qu'il passa dans la grange d'un pauvre marchand juif, il se sentit agité par un de ces pressentiments que les esprits forts nient, faute de ne pouvoir les expliquer, et dont les cœurs tendres

reconnaissent l'évidence sans chercher à les analyser. Le Cohen n'avait aucun motif de s'alarmer; la pâleur du petit Philippe et la légère toux qu'il ressentait n'annonçaient aucune indisposition sérieuse : cependant, l'idée qu'une maladie menaçait l'enfant troubla l'Israélite pendant toute la nuit, et l'amena, dès le matin, à la villa de David. Il trouva le maëstro prêt à monter en voiture. Philippe se jouait à côté de son père et venait gaiement lui faire ses adieux. A la vue du Cohen, il courut à lui et demanda, avec de si vives instances, une excursion dans le bois voisin, que le Cohen, par une condescendance paternelle, céda bientôt, accompagna l'enfant et remit son départ au lendemain.

David suivit longtemps des yeux l'enfant qui s'éloignait avec le Cohen; à de fréquents intervalles des accès de toux venaient inter-

rompre la marche du petit garçon. Le maëstro courut rejoindre le Cohen, lui recommanda de ne pas mener Philippe dans la partie humide du bois, et voulut, qu'avant d'aller plus loin, on couvrît d'un mouchoir le cou et la poitrine du petit promeneur. Quand ces précautions eurent été prises, et que l'enfant et son ami eurent disparu à travers la feuillée du bois, David, au lieu de monter de suite en voiture, se rendit près de sa femme.

— Chère Séva, lui dit-il, je me sens triste et inquiet en me séparant de notre Philippe. Mon absence ne se prolongera point au-delà de deux jours; peut-être même sera-t-elle de moindre durée, et cependant je ne puis me défendre des craintes qui m'obsèdent.

— Voilà bien vos imaginations ordinaires, mon bon David; vous êtes-vous jamais séparé

de votre fils sans laisser près de lui votre ame et votre pensée? sans vous livrer à des inquiétudes exagérées? Tout-à-l'heure, quand Philippe vous a quitté, la santé et la joie rayonnaient sur son visage.

— Mais cette toux opiniâtre qui compte deux jours de durée ?

Séva se prit à sourire avec une douce raillerie, et David ne put lui-même réprimer un sourire.

— Vous avez raison, Séva; ma faiblesse va jusqu'à l'enfantillage; mais, vous le savez, Philippe est toute mon existence.

— Oui, je le sais! Le père aime si passionnément qu'il ne laisse guère de tendresse au mari.

— Vous êtes une ingrate, et l'on ne sau-

rait faire preuve de plus d'injustice, Séva, répartit le maëstro en portant à ses lèvres la main de sa femme.

— Ce n'est pas à moi, c'est à mon Philippe que s'adressent ces douces câlineries. Elles sont intéressées, David. Soyez sans crainte, je ferai ce que vous désirez; jusqu'à votre arrivée. Je ne quitterai pas d'un instant Philippe, dès qu'il sera de retour de sa promenade avec le Cohen Je viens de l'envoyer chercher, car vous vous inquiétez d'entendre tousser votre fils, mais vous le laissez courir dans un bois humide qui peut augmenter son indisposition.

— Vous n'irez point aujourd'hui au château, près de Son Altesse Impériale Wilhelmine?

— Je n'irai point; je resterai près de notre enfant.

— Merci, Séva, merci, dit-il en serrant avec affection la jeune femme dans ses bras ; maintenant je pars le cœur libre et léger.

Philippe passa toute la matinée à poursuivre des papillons, à chasser des insectes et à cueillir des fleurs. Le Cohen expliquait les mœurs des insectes et la nature des fleurs au petit garçon, qui l'écoutait avec l'intérêt qu'éprouvent les jeunes imaginations pour les récits merveilleux. Entraînés tous les deux par le charme de cette excursion, ils la prolongèrent plus avant dans la journée qu'ils ne se l'étaient proposé. Quand ils revinrent au château, le Cohen remarqua, non sans inquiétude, que la toux de Philippe se manifestait avec plus de fréquence et d'énergie. Il

voulut indiquer lui-même à Séva les soins qu'exigeait l'indisposition de l'enfant, et ne se retira qu'au coucher du soleil pour se livrer à ses devoirs religieux, car le sabbat commençait. En s'éloignant, il recommanda plusieurs fois à madame de Saverne de le faire prévenir sur-le-champ, si la toux prenait de la violence et provoquait de la fièvre.

Rentré chez le marchand, son hôte, malgré sa piété profonde, il se sentit distrait involontairement pendant qu'il priait; la pensée de Philippe venait traverser sans cesse ses méditations pieuses. Il ne se sentit un peu rassuré que vers neuf heures, quand il vit, dans une calèche, Séva, éblouissante de parure, qui se rendait chez la princesse Wilhelmine.

— Philippe va bien, dit-il, puisque sa

mère le quitte pour une fête; puisqu'aucune pensée religieuse ne lui a rappelé la solennité du Sabbat. Pour qu'une mère oublie ainsi ce qu'elle doit à Dieu, il faut qu'elle n'éprouve aucune inquiétude sur son enfant. La moindre appréhension la ramènerait à la crainte et au respect divins.

Cependant la toux de Philippe, loin de diminuer, avait pris un caractère grave; la mère s'était penchée souvent sur le petit lit de l'enfant pour interroger une respiration qui semblait parfois s'entre-couper; mais qui redevenait ensuite égale et calme. Tandis qu'elle passait ainsi, tour-à-tour, du doute au calme et du calme au doute, un domestique à cheval vint lui apporter un billet de la princesse.

« Chère Séva, lui disait-elle, venez me dis-

traire de mon veuvage de vingt-quatre heures et recevoir de moi de semblables consolations. Donna Cynthia consent à chanter, ce soir, pour vous et pour moi le plus charmant air de l'Opéra que fait répéter votre mari et, qu'à sa prière, le prince s'obstine à ne vouloir me laisser entendre que le jour de la première représentation. Vous le voyez, c'est une véritable conspiration contre nos maris. Elle se terminera par deux ou trois contredanses au piano; venez vite, je vous attends. »

Le premier mouvement de Séva, en recevant cette lettre, fut de répondre par un refus; elle songea ensuite au mécontentement qu'éprouverait la princesse, et hésita. La femme-de-chambre, témoin de la perplexité de sa maîtresse, eut grand soin de dissiper ses inquiétudes à l'égard de Philippe et lui démontra que jamais l'enfant n'avait dormi

avec tant de calme. D'ailleurs, madame, ajouta-t-elle, je ne m'éloignerai pas un instant, de son chevet, quoique cette précaution ne soit pas nécessaire; l'enfant éprouve un peu de rhume et rien de plus.

Séva regarda encore une fois son fils, qui semblait en effet paisible et sans souffrance. Elle fit à la hâte sa toilette, monta dans la calèche qui l'attendait et se rendit près de la princesse, dont la résidence se trouvait éloignée, on le sait, d'une demi-lieue environ.

Le Cohen, après avoir vu passer madame de Saverne, recommença ses méditations religieuses et se disposa à prendre un peu de repos. Le sommeil lui refusa ses bienfaits; une sorte de fièvre le tenait éveillé; la pensée de Philippe s'obstinait à l'agiter, malgré toutes les certitudes de sécurité que devait

inspirer l'état de ce dernier. A la fin, le Cohen résolut d'en finir avec cette préoccupation sans causes plausibles. Il quitta la paille sur laquelle il s'était étendu; car il préférait une couche dure et grossière aux meilleurs lits; il prit son bâton et se dirigea vers la maison de David, dont une courte distance le séparait. Il regarda les fenêtres; une seule était éclairée : rien n'annonçait, dans la villa, ni agitation ni crainte... Il allait s'éloigner et regagner son gîte; une force impérieuse le retint et finit par l'obliger à céder et à frapper à la porte.

Un domestique encore à moitié endormi vint lui ouvrir.

— L'enfant ne souffre-t-il point?

— Il repose à merveille. La femme-de-chambre de madame veille près de lui avec la bonne.

Le Cohen fit un mouvement pour se retirer.

— Non, dit-il, non ! Ce que j'éprouve n'a rien de naturel; Dieu lui-même m'amène ici. Et il monta dans la chambre de l'enfant. Les deux femmes étaient profondément endormies, Philipe se débattait dans sa couche. A sa vue, le Cohen jeta un cri d'épouvante qui éveilla en sursaut les malheureuses créatures qui veillaient si négligemment. Le visage du pauvre petit garçon était gonflé et couvert d'une affreuse rougeur. Il portait instinctivement les mains à son cou. Une toux aiguë, sonore, âpre, s'échappait de sa poitrine convulsive; sa tête se rejetait en arrière, et il se dressait à chaque instant sur lui-même, comme s'il eût voulu prendre un élan et s'enfuir.

— Le croup! s'écria le Cohen, le croup !

A ce mot sinistre, les femmes éperdues fondirent en larmes, et se livrèrent à des lamentations. Le Cohen, lui-même, parut un instant avoir perdu son calme et sa force.

— Dieu d'Israë, murmura-t-il, Dieu de Jacob, ne m'abandonnez pas; vous seul êtes la force et la vie..... Pas de larmes et de cris, vous autres, dit-il : réparez votre faute et sauvez avec moi cet enfant, s'il en est temps encore. Préparez à l'instant un bain; qu'un domestique monte à cheval, courre chercher un médecin à la ville, et le ramène à l'instant.

Il prit dans les revers de ses manches une lancette, leva les yeux au ciel et ouvrit la jugulaire de l'enfant. Le sang jaillit avec abondance et l'horrible suffocation du malade perdit un peu de sa force.

Cependant un domestique était parti au galop. Quelque promptitude qu'il eût mis à remplir sa mission, ce fut seulement une heure après qu'il put ramener le médecin.

Quand le docteur entra dans la chambre de l'enfant, David serrait dans ses bras le cadavre de son fils. En quittant l'Empereur, au lieu de passer la nuit à Vienne, il était reparti sur-le-champ pour sa maison de campagne. Jugez de son effroi et de son désespoir !... Il ne trouvait plus qu'un corps inanimé, au lieu de l'enfant rieur et plein de vie qu'il avait quitté le matin. Tandis que le médecin interrogeait avec anxiété le pouls de Philippe, et que David attendait de lui la confirmation de son malheur, Séva rentra du bal. Au milieu du désordre et de l'épouvante de cet horrible événement, personne n'avait songé à la prévenir. Elle arriva parée, la tête cou-

ronnée de fleurs, les épaules nues et les joues encore animées des plaisirs de la soirée.

— Mon fils! mon fils ! s'écria-t-elle en apprenant tout par l'horrible spectacle qui s'offrait brusquement à ses yeux.

— Venez, s'écria David éperdu de douleur; venez, Madame. Contemplez votre ouvrage! Tandis que vous dansiez, tandis que vous désertiez la couche de votre enfant et que vous l'abandonniez à des mains étrangères, il mourait ! Il mourait faute de soins! Il mourait parce que personne n'était ici pour le secourir. Honte et malédiction sur vous!

L'infortunée mère, sans répondre, sans entendre, peut-être, courut à son fils.

— Monsieur! Monsieur! vous le sauverez, n'est-ce pas? demanda-t-elle en tombant à

genoux devant le médecin. Oh! dites-moi que vous le sauverez!

Le médecin, pour toute réponse, laissa retomber le bras de l'enfant, dont il interrogeait le pouls éteint.

— Mon fils, mon fils! gémit David en repoussant Séva, qui s'était jetée dans ses bras. Mon fils, mon fils! Loin de moi celle qui l'a tué! Eloignez-vous, Madame; vous me faites horreur.

Le Cohen priait et des larmes coulaient sur ses joues brunes, si rarement baignées de pleurs. Tout-à-coup il se releva.

— Laissez-moi seul avec le docteur, dit-il : retirez vous! Au lieu de vous accuser et d'ajouter des douleurs à vos douleurs, éloignez-vous et priez. Dieu peut-être m'inspire.

Allez. Chaque minute de retard peut nous arracher une suprême chance de salut. Docteur, continua-t-il, vous n'avez plus qu'un cadavre sous les yeux; on peut donc recourir à toutes les tentatives, quelque désespérées qu'elles semblent. Ayez recours à la trachéotomie. Je l'ai vu souvent opérer dans les hôpitaux de France. Ouvrez le conduit aérien, placez-y un tube, et faites l'extraction des fausses membranes. Ensuite, j'insufflerai de l'air dans les poumons, et Dieu fera le reste.

— Soit, répondit le docteur : je cède à votre désir, mais avec la conviction que nous n'obtiendrons aucun résultat.

Il se mit néanmoins à l'œuvre. Quand l'opération fut terminée, le Cohen se pencha sur l'enfant toujours immobile, et chercha à faire pénétrer du souffle dans ses poumons... O

miracle! Peu à peu la poitrine s'agita, la vie reparut, et après trois quarts d'heure, l'enfant fut ranimé.

— Béni soit le Dieu qui m'a exaucé! s'écria le Cohen : A lui seul la gloire et la puissance; il tient la vie et le trépas dans ses mains divines.

L'enfant était arraché à la mort; mais la mort tenait encore ses mains glacées suspendues sur sa victime; d'un instant à l'autre elle pouvait la ressaisir. Le combat était engagé entre elle et le Cohen : le docteur, émerveillé de la haute intelligence et du savoir médical du juif, ne faisait qu'agir sous l'impulsion de cet homme étrange.

David et sa femme suivaient avec anxiété chacune des phases du combat livré, pas à

pas, par la science contre le mal prêt sans cesse à renouveler ses mortelles attaques.

Séva, pâle et défaite, n'avait même pas songé à prendre d'autres vêtements que ses habits de bal; elle aurait inspiré de la pitié au cœur le plus impitoyable. Cependant son mari n'avait encore eu ni une parole, ni un regard pour elle. Chaque fois qu'elle s'était approchée de lui, il s'en était éloigné par un mouvement instinctif d'horreur.

Le Cohen, tout entier à ses soins chirurgicaux, interrogeait, à chaque instant, le pouls de l'enfant : de temps à autre, il se consultait avec le médecin. A la clarté de la lune qui jetait ses blanches lueurs à travers les fenêtres ouvertes à deux battants, pour procurer un air plus libre au malade, on le voyait étudier les symptômes qui se succédaient sur

le visage du petit Philippe ; tour-à-tour il témoignait involontairement de la joie, ou se laissait aller au découragement. A la fin, il éteignit la seule lampe qui brûlait dans l'appartement, et fit signe de la main que l'enfant commençait à s'endormir.

Quand le jour reparut, le malade reposait encore paisiblement.

Le Cohen et le médecin sortirent alors de la chambre, et invitèrent David et Séva à les suivre.

— Sauvé, dit le Cohen, sauvé! Dieu nous l'a rendu par un miracle!

A cette heureuse nouvelle, le maëstro, dont les yeux étaient restés secs jusqu'alors, éclata en sanglots et en larmes. Séva voulut lui prendre la main, et mêler ses pleurs aux siens; il la repoussa.

— Vous allez froisser votre robe de bal, Madame! dit-il avec indignation.

— Croyez-vous que mes remords ne soient pas un châtiment assez cruel? demanda la pauvre femme. La nuit que je viens de passer ferait expier un crime.

— Venez, docteur, venez rejoindre mon fils, et partager la veillée du Cohen; madame ira se reposer.

—Je vais quitter ces vêtements, et reprendre aussi ma place près de mon enfant. Vous ne m'en chasserez point, David? Si vous m'en chassiez, je m'assiérais à la porte, et j'y attendrais, à genoux, que votre pitié consentît à me laisser entrer.

David ne répondit pas.

Vers onze heures du matin, Philippe s'é-

veilla, sourit à sa mère et à son père, et tendit la main à son ami le Cohen. La convalescence, dès-lors, fit des progrès rapides pendant le reste de la journée. Quant la nuit vint, il ne restait plus aucun sujet d'inquiétude. Le Cohen demanda qu'on lui fît dresser un lit dans la chambre de Philippe, et il exigea que David et Séva allassent prendre du repos. Quant au docteur, il était reparti pour la ville; ses soins devenaient désormais inutiles. Séva attendit que David se fût retiré dans sa chambre pour y réparer ses forces par un peu de sommeil. Quand elle se fut assurée qu'il dormait, elle revint s'asseoir près de son fils, et resta, la nuit entière, à son chevet. Le Cohen avait voulu s'opposer à cette volonté de Séva, mais elle l'avait supplié avec tant d'instances et de désespoir qu'il ne s'était point senti la force de résister plus longtemps. Il se retira dans une pièce voisine,

et laissa Philippe aux soins de sa mère. Le lendemain matin, lorsque le Cohen arriva près du malade ; il resta consterné du changement qui se lisait sur les traits de madame de Saverne. Une fièvre ardente la dévorait ; elle ne respirait qu'avec une difficulté extrême, et une douleur si vive étreignait ses flancs, qu'elle ne put réprimer un cri quand elle voulut s'écarter de la couche de Philippe pour en laisser approcher David.

David ne jeta pas même les yeux sur celle dont il s'exagérait la culpabilité. Il caressa tendrement son fils et mit une affectation cruelle à remercier le Cohen de son dévouement.

— Sans vous, lui disait-il, sans vous seul, mon fils était mort. La négligence de mes domestiques l'assassinait ; à leur réveil ils

n'auraient trouvé qu'un cadavre : vous avez eu pour lui une sollicitude de mère.

En prononçant avec amertume ces derniers mots, il leva les yeux vers Séva. Séva était tombée évanouie sur le lit de son enfant.

## X.

### SÉVA.

L'évanouissement de madame de Saverne résista longtemps aux soins de son mari et du Cohen. Rien ne pouvait la rendre à la vie. Il fallut, en toute hâte, envoyer chercher le médecin. Aprés deux heures, et quand le

vieux praticien eût recouru aux moyens les plus énergiques, Séva rouvrit les yeux et se ranima, mais ce fut sans reconnaître les personnes qui l'entouraient. Le délire troubla sa raison, et une fièvre ardente ne tarda pas à jeter encore plus de désordre dans les idées de la jeune femme.

Le Cohen et les médecins, consternés en présence de symptômes d'une telle gravité, ne savaient à quels moyens s'adresser pour conjurer un péril dont ils comprenaient toute l'imminence. Ils décidèrent qu'il fallait recourir au triste attirail que déploie la science dans ses luttes les plus désespérées, et ils commencèrent à exercer, sur madame de Saverne, cette série de tortures salutaires qui, sans la nécessité qui les prescrit, seraient elles-mêmes une maladie épouvantable.

David les regardait faire dans une morne con

sternation. Il s'accusait d'avoir, par sa sévérité impitoyable, réduit Séva à cette fatale extrémité : il demandait à Dieu de ne pas pousser, jusqu'au bout, le châtiment de sa faute ; il épiait avec anxiété les résultats de tant de tristes efforts. La vue même de son fils n'était pas une consolation pour lui. En pressant l'enfant dans ses bras, il ne pouvait oublier la mère. D'ailleurs, le petit Philippe, encore sous l'impression de langueur que produit d'ordinaire la convalescence, ajoutait à l'effroi de David, qui se demandait si la main glacée du trépas ne se tenait point encore suspendue sur cette frêle créature.

Deux semaines, deux siècles ! s'écoulèrent dans ces horribles émotions. Ni David, ni le Cohen ne s'éloignèrent du lit de la malade durant ces jours d'angoisses et de péril. La nuit, David se jetait sur un divan et finissait,

à force de fatigues, par tomber dans une sorte d'assoupissement. Quant au Cohen, il ne fermait pas les yeux un seul instant. Toujours attentif, toujours de sang-froid, la lassitude semblait impuissante contre ce chétif avorton.

Enfin, la maladie perdit de son caractère funeste; la fièvre diminua et finit par s'éteindre peu à peu. Il fut permis à Séva de prendre quelques aliments; quand on les lui présenta, elle parut les savourer avec plaisir; mais elle ne prononça point une seule parole. David, tout entier à la joie d'un salut inespéré, ne s'inquiéta pas de ce silence qu'il attribuait à la faiblesse produite par la maladie : l'expression inquiète que trahissait le Cohen, attestait qu'il était loin de partager la sécurité du maëstro. Cependant, les joues de la convalescente perdaient de leur pâleur; son regard

se ranimait, ses forces commençaient à renaître, et néanmoins elle persistait à garder un silence absolu.

Le Cohen, dont l'inquiétude ne cessait de prendre plus de force, alla chercher un matin, en l'absence de David, le petit Philippe, et le posa sur le lit de Séva. L'enfant tendit joyeusement les bras à sa mère; celle-ci le regarda fixement, sans une émotion, sans un geste, sans un mouvement. Son œil conserva sa morne tranquillité.

— Mère, disait le petit Philippe, mère, baise-moi. Voici longtemps que je demande à te voir, et qu'on me répond : Soyez sage, ne faites pas de bruit, votre mère est malade! Mère, j'ai été sage et je n'ai pas fait de bruit, embrasse-moi!

Séva, pour toute réponse, fit un mouve-

ment machinal pour écarter, de ses genoux, le poids de l'enfant qui la fatiguait.

Philippe, attristé par le silence de sa mère et par l'immobilité de ses regards, ne tarda point à verser des pleurs. Il étreignit, de ses bras, le cou de Séva ; il la couvrit de baisers et de larmes. Elle ne parut qu'importunée par ces touchants témoignages de tendresse qui naguère eussent profondément ému son cœur.

Le Cohen éprouva un véritable désespoir, en présence de cette scène douloureuse.

On ne pouvait plus en douter : Séva avait perdu la raison.

Un espoir restait cependant encore. Peut-être la violence de la maladie, en paralysant le cerveau de madame David de Saverne, n'a-

vait-elle pas produit un mal irréparable. Peut-être était-ce les effets d'une commotion qui s'effacerait peu à peu; une perturbation que la nature ferait disparaître, quand celle-ci aurait rendu aux organes leur force et leur activité. Il cacha donc à David sa fatale découverte, et chercha à lui dissimuler combien était grave l'insensibilité de la convalescente.

Un matin que tous les deux, assis près de Séva, ils épiaient son réveil, afin d'essayer ensuite sur elle les effets d'une courte promenade en voiture, elle se leva brusquement sur son lit qu'elle avait jusqu'alors quitté péniblement. Elle promena autour d'elle ses regards égarés, s'élança hors de sa couche, et courut se réfugier dans un coin de l'appartement.

— Jansens! s'écria-t-elle, Jansens!

Elle tomba les deux genoux en terre, et joignit les mains dans l'attitude de la terreur.

— Jansens, continua-t-elle, n'assassinez pas mon enfant! Prenez pitié de mon fils! Vos mains n'ont-elles pas assez répandu de sang?

David, éperdu de douleur, courut à elle, et chercha à la calmer et à la ramener à la raison.

— Monsieur, lui répliqua-t-elle obstinément, monsieur, monsieur, écartez ce misérable qui veut tuer mon fils! Cet homme a déjà tué sa femme et mon père! Sauvez-moi de ses fureurs..... Oh! ne m'approche pas... je ne veux plus de tes odieux baisers. Va-t-en, va-t-en! ou je te tuerai! A mon tour, je verserai du sang.

Le délire de Séva prit dès-lors un caractère

de violence extrême. L'infortunée ne cessait, jour et nuit, de combattre par ses cris et par ses efforts, la présence des fantômes qui la poursuivaient. Elle ne reconnaissait personne, ni David, ni le Cohen, ni Philippe. Quand on lui présentait son enfant, elle le repoussait avec effroi. Un jour elle parvint, grâce à la ruse qui caractérise les aliénés, à tromper la surveillance de ses gardiens; elle sauta par la fenêtre, et se mit à parcourir la campagne, les cheveux épars, demi nue, et en fuyant des êtres imaginaires. Ce fut seulement après bien des efforts et des luttes qu'on put s'emparer d'elle et la ramener chez son mari. Jugez du désespoir de ce dernier, en voyant la jeune femme, dont chacun admirait naguère l'élégance et la gaieté, couverte, à présent, de boue, sanglante, garrottée et jetant des cris sauvages !

Le lendemain de cette triste journée, il partit pour Vienne et emmena Séva avec lui, afin de consulter les médecins les plus célèbres. Tous furent d'avis que la maladie était incurable, et qu'un pareil délire, produit par une désorganisation du cerveau, résisterait à toutes les tentatives. Après avoir entendu cette fatale sentence, David rentra chez lui, la mort dans le cœur.

— Mon Dieu! dit-il en se tordant les mains, mon Dieu! que votre justice est impitoyable! Faut-il qu'un remords éternel pèse désormais sur ma vie entière. Cette affreuse maladie, c'est moi qui l'ai causée par ma rigueur envers une infortunée que j'aurais dû consoler et non frapper. Me voilà réduit à ne plus pouvoir embrasser mon enfant sans désespoir. Oh! la mort serait préférable à une pareille existence.

Le Cohen le prit par la main.

— David, lui dit-il, David, résignez-vous aux volontés célestes. Peut-être ne resteront-elles pas inexorables, comme vous le croyez. Je ne partage pas le jugement sans appel, porté par les médecins viennois que vous avez consultés. Le temps, la patience et des soins assidus, secondés par l'isolement et par la science, opèreront le miracle dont on vous a nié la possibilité. La France compte d'illustres médecins qui luttent souvent avec honneur contre l'aliénation mentale. Confiez madame David de Saverne à mes soins; laissez-moi l'emmener à Paris, pour y consulter les docteurs Pinel, Esquirol, Ferrus, tous les hommes enfin que l'étude, le génie et le succès ont placés à la tête de la science médicale.

— Me séparer d'elle? la priver de ma tendresse et de mes soins!

— Cette tendresse et ces soins ne peuvent que nuire aux projets que je médite. Une des premières conditions pour le traitement des aliénés, consiste dans l'isolement de leurs habitudes et de leur vie d'autrefois. Il faut que notre malade habite des lieux inconnus, et, qu'elle se trouve entourée de personnes étrangères. D'ailleurs, il devient urgent de soustraire votre fils au spectacle pénible et dangereux des souffrances de sa mère. Si Dieu ne dément pas nos espérances, s'il rend la raison à Séva, que Philippe ne garde point, dans sa mémoire, le triste souvenir de cette démence... Et ces espérances, David, croyez-m'en, ne sont pas une chimère. Dieu m'a inspiré un projet dans lequel éclate sa miséricorde!... L'Italie vous appelle : son climat favorable achèvera de rendre à Philippe la force et la santé. Partez pour l'Italie avec votre enfant. Emmenez aussi la Cynthia.

— La Cynthia ! répéta David avec surprise. Jamais elle ne consentira, cher Cohen, à quitter l'Allemagne. Le jeune prince de Marienbourg l'aime éperduement, et la prima donna, dit-on, ne se montre point insensible à la tendresse du plus beau et du plus spirituel jeune seigneur de l'Allemagne. L'amour du prince lui a fait oublier des chagrins que l'oubli seul pouvait adoucir.

Le Cohen sourit avec amertume.

— Ne calomniez point une pauvre femme. Pour elle, David, il n'est plus ici-bas d'amour, ni de bonheur possibles. La Cynthia est plus à plaindre que vous peut-être, car il ne lui reste pas l'espérance... Et moi, je vous dis d'espérer, David! Ce n'est pas l'ami, ce n'est pas le co-religionnaire qui vous donne ces paroles d'espoir; c'est le petit-fils d'Aaron!

C'est le dernier descendant des pontifes qui opéraient des miracles, en présence de l'Arche Sainte! Mon fils, espérez! Enfant d'Israël, le temps des prodiges saints n'est pas encore passé! Oui, mon Dieu, ajouta-t-il, en élevant les bras vers le ciel, oui, vous écouterez votre serviteur! Comme jadis, à la voix du prophète, vous avez écarté l'ombre du cadran fatal, vous ranimerez cette raison éteinte; non pour moi, non à mes vœux; mais parce que les prophètes, mes pères, qui vivent dans votre gloire, porteront ma prière à vos pieds, et uniront leurs voix à la mienne! Jamais encore mes lèvres ne se sont ouvertes pour vous demander une grâce! Cependant j'ai observé votre loi, comme le plus fidèle de mes aïeux! Seigneur! Seigneur! je me prosterne dans la poussière, car je ne suis que poussière. Mais vous êtes, vous, la lumière, la miséricorde et la vie!

Il se releva l'air inspiré et l'œil étincelant.

— Doutez-vous encore? David, demanda-t-il. La foi dont mon ame est inondée a-t-elle pénétré jusqu'à la vôtre?

David, trop ému pour répondre, lui serra silencieusement la main, et s'occupa de donner les ordres nécessaires au départ du Cohen et de Séva.

Séva était retombée dans une morne apathie. D'un œil sec et sans la moindre sensation apparente, elle reçut les embrassements désespérés de son mari, et monta en voiture avec le calme et la stupeur qui caractérisent certains aliénés.

Le Cohen, sans autre compagnon qu'un Israélite, amené par lui de Vienne, et qui était tout-à-fait étranger à la famille du maës-

tro, monta dans la voiture à côté de Séva; il ordonna au postillon de prendre la route de France.

— Dieu la sauvera! cria-t-il à David, au moment où les chevaux partirent.

A quelques jours de là, David quitta lui-même l'Allemagne et se rendit à Naples avec son fils et la signora Cynthia. Depuis son départ de Paris la prima donna n'avait ni versé une larme, ni laissé tomber un sourire.

Indifférente à tout le reste, elle retrouvait son ardeur en présence de l'art, et redevenait, sur la scène, l'enthousiaste Cynthia d'autrefois. En quittant la coulisse, elle retombait dans son dégoût de la vie. En vain la fortune et le succès la comblaient de leurs enivrantes faveurs, elle avait retrouvé en Allemagne la gloire qui l'entourait, en France,

de tant d'éclat, et elle quitta l'Allemagne comme elle avait quitté la France, sans un regret. Le ciel de l'Italie, l'aspect du sol natal, n'eurent pas non plus de joie pour elle.

Un matin qu'elle se promenait seule, à pied, dans un des plus pauvres quartiers de Naples, elle s'arrêta devant une mâsure : pour la première fois, depuis bien longtemps des larmes soulagèrent son cœur oppressé!

— Humble logis qui m'a vu naître, dit-elle, je t'ai naguère quitté pauvre, pieds nus, battue par ma mère et incertaine du pain de la journée. Aujourd'hui je te revois riche, célèbre, enviée!... Et pourtant je suis plus malheureuse qu'aux temps de misère et de faim de mon enfance! Alors, du moins, je m'élançais joyeuse et pleine d'espérance dans l'avenir. Maintenant je n'ai plus qu'un seul

avenir et qu'un seul espoir : dormir d'un sommeil sans fin, dans un coin du cimetière frappé de réprobation par les chrétiens, et où gisent mes deux frères, mes trois sœurs, ma mère et peut-être le père inconnu qui m'a jetée perdue et pauvre dans cette triste vie. Mon cœur est éteint; aucune flamme ne le ranimera !

Elle essuya ses larmes et revint chez elle sous l'impression froide et amère que donne, non pas la résignation, mais la nécessité : comme le condamné se laisse faire par le bourreau, elle se laissait faire par le sort : sans résistance, sans lutte; elle le savait, la résistance et la lutte ne pouvaient aboutir à rien. Cynthia était dans cette situation de l'ame où l'on juge nettement, et impitoyablement de sa propre destinée, comme s'il s'a-

gissait de la destinée d'un autre. Ainsi, perdu au milieu d'un désert, le voyageur monte avec hardiesse sur une hauteur d'où il domine, de manière à ne garder aucune illusion de salut, la fatale immensité qui s'étend autour de lui. Il s'assied avec résignation sur le sable brûlant, croise les bras sur sa poitrine haletante et tourne ses regards vers le ciel.

Elle entra dans son salon, distraite et morne; tout-à-coup elle jeta un cri.

— Le prince de Marienbourg ! vous ici, monseigneur ?

— Vous aviez quitté l'Allemagne sans m'en prévenir; vous m'aviez fui... J'avais juré de ne plus vous revoir en apprenant que vous aviez pu vous jouer ainsi de mon amour et de mon désespoir... Me voici, Cynthia, me voici près de vous, à vos pieds, plus tendre, plus éperduement amoureux, résolu à tout

plutôt que de vous quitter désormais... Devenez ma femme, madame.

— Votre femme! monseigneur? Moi, porter le désordre et la désunion dans votre famille!

— Je me suis jeté aux pieds de ma mère; je lui ai fait l'aveu de mon amour pour vous. Je lui ai dit que je mourrais si elle refusait de laisser unir pour toujours ma destinée à la vôtre... Je me serais tué, Cynthia, si elle m'avait refusé. Elle a consenti. Voici une lettre de ma mère. Elle vous demande de devenir sa fille et de vous dévouer au bonheur de son fils unique, de son seul bien ici-bas, de sa seule tendresse depuis le jour où la tombe s'est refermée sur mon père.

La Cynthia cacha son visage dans ses mains.

— Comme il m'aime! murmura-t-elle. Oh! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi faut-il

que je brise ce jeune et noble cœur, moi dont le cœur est à jamais brisé! Pourquoi faut-il que je le frappe des mêmes douleurs dont je souffre tant moi-même! Écoutez-moi, monseigneur! votre dévouement mérite une confiance entière et sans restriction. J'aime aussi, moi! J'aime un homme qui m'a chassée, qui s'est débarrassé de moi comme d'une entrave et d'un fardeau. Eh bien! pour cet homme je donnerais ma vie avec des transports de joie. Il m'a chassée, vous ai-je dit... Au moindre signe de sa main, je reviendrais m'agenouiller à ses pieds, et je supporterais ses dédains avec bonheur! Si je traîne loin de lui mon existence, c'est qu'il ne veut pas que j'habite la même ville que lui; c'est qu'il m'a dit : Va-t-en, ta vue trouble ma sérénité et m'empêche de savourer, en pleine quiétude, les baisers de la femme que j'aime! Je lui ai obéi, monseigneur! La nuit, le jour, au

théâtre, partout, sa pensée me domine, me tient, me tue!... Vous le voyez bien, vous ne pouvez plus m'aimer!

— Donna Cynthia, je vous aime comme vous aimez cet homme! Que m'importe le reste, pourvu que je sois près de vous; qué j'entende votre voix, que je puisse vous aimer! Je ne vous demande pas d'amour. Laissez-moi seulement passer mes journées près de vous, frémir sous votre regard, tressaillir à votre voix. Laissez-moi vous consoler, vous servir, être quelque chose dans votre existence! Que vous coûtera-t-il de m'accorder si peu, pour vous, tant pour moi! Que vos propres souffrances vous rendent pitoyables pour les miennes. Vous quitter, c'est mourir! voulez-vous que je meure?

— Ne vous livrez pas ainsi, monseigneur, à la violence d'une passion fatale. Le temps

et l'absence ne tarderont point à calmer et à effacer votre amour.

— Le temps et l'absence ont-ils guéri votre passion pour un ingrat? Cynthia, au nom de vos souffrances, laissez-moi vivre près de vous; laissez-moi vous voir et vous parler, chaque jour, à chaque heure; laissez-moi les extases dans lesquelles votre voix divine me jette au théâtre... laissez-moi, en un mot, mon ame et ma vie!

Cynthia se sentait émue d'une profonde pitié pour le prince, et pourtant cet amour, si semblable à celui qu'elle éprouvait pour un autre, cette confraternité de douleurs, ce jeune homme qui sacrifiait sa jeunesse et son avenir pour elle, lui étaient une nouvelle souffrance, — rien de plus. Tant de dévouement lui semblait presqu'importun et à charge : elle n'éprouvait pour cet infortuné,

brisé à ses pieds, que le sentiment de chagrin d'un cavalier qui, sans le vouloir, a renversé et blessé un passant inconnu.

— A votre âge, monseigneur, dit-elle, il n'est pas de passion ni de désespoir éternels; vous parlez des preuves de dévouement que vous êtes prêt à m'accorder!,.. Peut-être récuseriez-vous celles que je voudrais exiger de vous?

— Parlez... ma vie, ma fortune.

— Jurez-moi, sur l'honneur, de faire ce que je vais requérir de vous.

— Je le jure, pourvu que ce ne soit point l'ordre de vous quitter.

— Et quelle autre preuve de votre amour voulez-vous que j'exige? s'écria la Cynthia : quelle autre garantie puis-je avoir de la réalité de cette passion, selon vous, éternelle?

Monseigneur, si vous m'aimez, il faut que vous quittiez l'Italie; non pas demain, non pas tout-à-l'heure, mais à l'instant.

— Plutôt la mort!

— Il faut que vous voyagiez durant trois années. Il faut que vous conquériez un nom honorable et que vous acceptiez le poste brillant que votre famille vous propose dans la diplomatie. Alors, si vos sentiments pour moi n'ont point changé, si le temps les a sanctionnés, mon existence et mon affection, que vous aurez noblement conquises, seront peut-être à vous. Je serai fière de votre tendresse. Maintenant, je la regarde comme une folle ardeur qu'il serait coupable d'encourager et insensé de partager : l'oubli et la déception seraient encore au bout!

— Vous quitter, Cynthia! vous quitter! Vivre loin de vous!...

— Pour revenir plus tard, et pour toujours, à moi.

— Oh! je ne survivrai pas à une pareille épreuve.

— Si vous éprouvez pour moi l'amour profond dont vous me parlez, vous accepterez avec joie mes conditions; si quelque chose peut changer les sentiments de mon cœur, effacer les souvenirs d'autrefois et me préparer à un nouvel avenir, n'est-ce pas la pensée de vos sacrifices et de votre fidélité? Maintenant je ne saurais vous aimer. Dans trois ans, j'attendrai peut-être votre retour avec impatience... Peut-être le saluerai-je avec joie.

Le prince pleurait et se désespérait.

Cynthia lui prit la main.

— Allons, dit-elle, partez pour revenir; partez, Monseigneur. Que votre famille, que tous ceux qui sauront plus tard notre amour

puissent le respecter et y applaudir. Votre mère n'a cédé qu'à la crainte de votre désespoir. Dans trois ans, elle se félicitera de cet amour sanctionné par les épreuves du temps. Du courage ! Soyez homme et fort ! Plus le sacrifice est grand, plus il atteste votre amour.

— Vous le voulez ? Eh bien ! je partirai ! Je vous obéirai. Dieu veuille que je résiste à la violence de ma douleur!

— La pensée de votre mère et celle de Cynthia vous donneront la force de tout supporter. Adieu !

Il s'arracha avec effort d'auprès d'elle, et s'éloigna pâle, éperdu, chancelant.

Une sorte de joie éclaira le visage et les yeux de la Cynthia.

— Pars ! murmura-t-elle. Pars ! pauvre enfant qui crois avec tant d'ingénuité à la durée de l'amour dans le cœur d'un homme.

Pars! Avant une année, le souvenir de la Cynthia ne sera plus pour toi qu'une idée vague, presque effacée, et qui amènera un sourire sur tes lèvres. C'est aux femmes seules à garder, dans leur cœur, une passion insensée, contre laquelle le temps et l'absence ne peuvent rien. Pars! Laisse-moi ma tristesse. Ton amour m'était odieux; cette passion forcenée me fatiguait et m'accablait. Est-ce au malade qu'il faut demander des guérisons?... Enfin, me voici libre et rendue à ma solitude et à ma tristesse... Maurice Maurice! à force de torturer mon cœur, vous lui avez donné la dureté du vôtre.

Le jeune prince de Marienbourg, fidèle à sa promesse, partit à l'instant même et reprit la route de l'Allemagne, la mort dans l'ame, mais résolu de tenir fidèlement sa promesse à la Cynthia. Faut-il ajouter qu'il lui

écrivit d'abord de nombreuses lettres. La prima donna n'y répondit qu'une seule fois. Ce fut pour dire qu'elle voulait un sacrifice absolu et l'accomplissement, sans restrictions, des conditions qu'elle avait prescrites. Selon elle, s'écrire c'était en quelque sorte se voir. Le prince ne continua pas moins à écrire; non-seulement elle ne lui répondit pas, mais elle finit par ne plus même décacheter les lettres, car la douleur de la Cynthia était pleine d'inégalité et de fantaisie. Elle n'avait rien de la morne résignation d'Isabelle. Des accès bizarres, conséquence d'une nature artistique et nerveuse, la jetaient, avec brusquerie, de l'accablement dans une agitation fiévreuse. Elle passait d'un état voisin du délire à une prostration absolue. Isabelle priait et demandait sans cesse à Dieu la force et la patience; Cynthia, chez laquelle l'éducation n'avait point développé le senti-

ment religieux, ne connaissait guère, de la foi juive, que le côté superstitieux. Sans consolation, elle manquait du soutien divin sur lequel s'appuyait la triste fiancée de David, lorsque le fardeau de son désespoir devenait au-dessus de ses forces.

Évoquer le passé, le regretter, le maudire, telle était la part de Cynthia : prier et pleurer, telle était la part d'Isabelle.

## XI.

### LA PRIÈRE DES MALADES.

Comme il arrive presque toujours à ceux qui se jettent dans une résolution extrême, ou qui se mettent en lutte avec une entreprise hasardeuse, le Cohen ne tarda point à sentir la méfiance et le doute succéder dans

son cœur à l'enthousiasme et à la certitude du succès. Face à face avec la démence de Séva, pendant un long voyage, il comprit toute l'étendue de la responsabilité qui pesait sur lui, et se demanda si jamais la raison ranimerait cette intelligence vacillante et presqu'éteinte.

— Dieu, se disait-il, me punit avec justice de l'orgueil qui m'a fait promettre la guérison de cette jeune femme. J'ai demandé un miracle, comme si le petit-fils dégénéré d'Aaron, reste misérable de la famille sainte du grand-prêtre, pontife sans encensoir et sans tabernacle, coupable exilé et vagabond sur la terre étrangère, pouvait réclamer les droits de ses saints aïeux. J'ai semé la vanité, je recueillerai l'humiliation et la honte. J'ai laissé l'espérance à David en le quittant; et je lui rapporterai le désespoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Les craintes du Cohen n'étaient que trop justifiées; Séva ne donnait plus aucun signe de raison. Tantôt elle se livrait aux transports d'un délire forcené, tantôt elle retombait dans un affaissement plus effrayant encore que ses accès furieux. La fatigue du voyage et l'agitation de la route produisirent une fièvre violente qui se déclara, la veille de l'arrivée. Le Cohen, au désespoir, donna ordre au postillon, dès que la voiture fût entrée dans Paris, de se rendre chez Isabelle.

— Je vous apporte des souffrances et de nouvelles preuves de dévouement et d'abnégation, dit-il; la vie de madame David de Saverne est entre vos mains. Je vous l'amène en proie à une maladie dont les symptômes ont pris des caractères funestes.

— Je remplirai mon devoir, répondit Isa-

belle, dont les joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur !

Elle donna aussitôt les ordres nécessaires pour transporter la malade dans l'appartement le plus commode de la maison. Quelques moments suffirent à l'installation de Séva chez Isabelle : à l'instant où la bonne tante Truchden terminait ces apprêts, sous la direction de sa nièce, le docteur Delordeux, qu'on avait fait appeler en toute hâte, arriva.

Deux années de mariage avaient amené des changements assez caractéristiques dans la personne du chirurgien célèbre. A l'agitation fébrile qui le tenait sans cesse en mouvement, avait succédé un calme sérieux et un embonpoint solennel. Enfin son front s'était dépouillé d'une partie de ses cheveux ; l'étincelle de son œil noir semblait tempérée et comme voilée. Le niveau de la vie positive en

passant sur cette organisation ardente, l'avait rendue plus solide, mais moins élevée. Rien du reste n'était changé ni dans la justesse, ni dans la rapidité de son diagnostic et de son intuition médicale. Il lui suffit d'un regard pour comprendre le danger de Séva.

— La science est bien faible, dit-il, en face de pareils symptômes. Je vais les combattre avec énergie, mais sans espoir de réussite.

Je ne sais quelles pensées passèrent devant l'imagination d'Isabelle : en entendant ces paroles du médecin, elle tomba, les genoux en terre, et avec une sorte de désespoir, s'écria :

— Mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Le Cohen priait aussi.

Sa prière terminée, il sortit précipitamment et se rendit à la synagogue pour y faire la *prière des malades*. Arrivé au temple, le Cohen distribua des aumônes au nom de David de Saverne, et monta lui-même sur la théba, vaste tribune qui s'élève, comme on le sait, au milieu de la nef. Justement, c'était l'heure de la prière journalière de *Mincha :* les Israélites se trouvaient réunis en grand nombre dans le temple. On prit le livre des psaumes : le Cohen, après avoir lu les passages de ce livre, qui sont d'uages pour les malades, plaça une bible devant lui, et chercha sur la page que le hasard offrait à ses yeux, quel nom de femme s'y trouvait contenu. Ce nom était *Miriam*. On ouvrit alors le tabernacle, et le Cohen élevant la voix, récita une fervente prière pour demander à Dieu la guérison de Séva, qu'il désignait par le nom de *Miriam !*

— Si la mort doit frapper Séva, dit-il, qu'elle ne frappe point Miriam !

— Si le destin condamne Séva à perdre la vie, qu'il n'en soit pas ainsi pour Miriam !

Après cette adjuration, on récita encore quelques psaumes et le Cohen revint chez Isabelle. Il s'approcha du lit de Séva, et couvrant de ses mains la tête de la malade :

— Désormais, dit-il, tu portes, en langue sacrée, le nom de Miriam. Sois benie, Miriam, sois bénie !

---

Le métier de la vertu, comme dirait Montaigne, n'est point facile, uni et doux, quoiqu'on semble en général le croire. Rarement, une résolution généreuse reste telle qu'elle

a jailli d'un premier mouvement. Après le premier mouvement, viennent la réflexion et parfois le regret qui attiédissent le cœur, calment la tête et laissent parler le sentiment personnel, les passions; la faiblesse humaine. On ne se résigne jamais à la souffrance sans lutte, sans résistance et sans terreur. Le Christ lui-même, ce Dieu fait homme, sentait au jardin des Oliviers, le sang et l'eau ruisseler sur sa face divine! Il demandait avec des larmes à l'éternel, son père : Seigneur, faites que ce calice d'amertume passe loin de moi!

Lorsqu'Isabelle vit le Cohen amener, chez elle, Séva mourante, son premier mouvement fut de dire merci à l'israélite; mais ce mot sortit plutôt de ses lèvres que de son ame. Quand elle s'approcha de la femme de David, quand elle la prit dans ses bras pour

lui donner des soins et la placer sur un lit, toute la nature de mademoiselle Litzerman se révolta : il fallut l'énergie de sa volonté calme et puissante pour l'empêcher de céder à l'aversion qu'elle éprouvait. Elle se demandait, avec amertume, si le Cohen n'avait point abusé de l'amitié qu'elle lui témoignait, en venant ainsi jeter dans son sein celle qui avait brisé sa destinée et qui la séparait à tout jamais de David.

— Les bourreaux, se disait-elle, frappaient les martyrs, mais du moins ils n'avaient pas la cruauté de les obliger à se déchirer eux-mêmes. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, puisqu'il veut ajouter encore cette douleur à celles qui m'accablent! Devenons la garde-malade de cette femme! Peut-être parviendrai-je à la sauver et à la rendre à son mari, à son fils... Son fils! Oh! ce mot me fait bien

et me rend forte. Philippe, pauvre enfant qui m'as tant de fois consolée par tes innocentes caresses, Philippe, ta pensée me soutiendra!

Pâle, le cœur palpitant, les mains glacées, elle vint s'asseoir au chevet de Séva et la contempla quelques instants en silence, mais non sans amertume. La tante Truchden avait, à la hâte, rassemblé les cheveux épars de la malade, remédié au désordre de ses vêtements et fait disparaître la souillure de son visage. Animée par la fièvre, la beauté de Séva n'avait jamais été plus éclatante et plus accomplie. Isabelle jeta un rapide coup-d'œil dans une glace, et établit entre elle et sa rivale une comparaison rapide. Un sentiment de haine contracta, pour la première fois, ce noble cœur : Séva était la plus belle!

—Seigneur! Seigneur! venez à mon aide!

dit-elle en s'adressant à Dieu par une courte prière mentale. Seigneur, si vous m'abandonnez, je manquerai de force et de résignation.

Par un effort surhumain, elle se pencha sur le lit de Séva et voulut la baiser; ses lèvres contractées se refusèrent à toucher le front de Séva. Isabelle, défaillante, tomba presque évanouie.

Il est dans ma vie un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

J'étais alors administrateur des hospices en province. Je vis un jour une sœur de charité, belle, jeune et récemment admise parmi les filles de Saint-Vincent-de-Paul. La supérieure, religieuse septuagénaire, ordonna à la novice de panser un des plus affreux ul-

cères qui jamais ait dévoré le front d'un homme.

Sœur Henriette, ainsi se nommait la jeune fille, s'approcha du malade et voulut se mettre à l'œuvre. L'horreur la saisit; elle tomba en défaillance. La supérieure la rappela à la vie par les soins les plus tendres. Quand les grands yeux bleus de la religieuse se furent rouverts, et qu'une légère teinte rosée eût animé ses joues, elle la prit sans pitié par la main et la ramena en face de l'ulcère.

— Chrétienne! à l'œuvre, lui dit-elle.

La pauvre enfant s'évanouit de nouveau : une semblable scène se renouvela cinq fois. A la sixième, sœur Henriette put achever son pansement; alors la vénérable supérieure me regarda avec un inexprimable sourire.

— La voilà désormais aguerrie, Monsieur!

dit-elle. Il suffit d'un peu de persévérance.

Elle appelait un peu de persévérance cette implacable volonté de sa part et cette obéissance sublime de la jeune fille !

Isabelle usa, envers elle-même, de la persévérance sans pitié, mise en œuvre par la supérieure catholique; elle lutta contre la révolte de son cœur, jusqu'au moment où elle put la dompter. Quand la force était prête à lui manquer, elle priait. Pendant sept jours et sept nuits, elle ne quitta pas d'un instant le chevet de Séva. Enfin, un matin M. Delordeux déclara que la malade était hors de péril, et qu'il ne restait plus à lui donner que les soins de la convalescence.

— Ces soins, dit-il, exigeront d'autant plus de surveillance qu'elle ne les deman-

dera en aucune façon. Son état de folie....

A ces paroles, Isabelle tressaillit et s'éloigna par un mouvement de terreur.

Jusqu'alors ce mot terrible de folie n'était arrivé jusqu'à elle qu'à la manière d'un coup de foudre éloigné. Jamais elle n'avait été témoin du triste spectacle, donné par l'aliénation mentale : son imagination le lui avait toujours représenté de manière à la glacer d'épouvante.

— Folle! répéta-t-elle, folle!

Le Cohen prit Isabelle par la main et sans la ramener près du lit :

— Isabelle, lui dit-il, le docteur Delordeux a consulté sur l'état de Séva tous les médecins célèbres de Paris. De leur avis unanime,

il résulte que la mère de Philippe ne peut retrouver sa raison que par le dévouement assidu et de tous les instants que lui prodiguerait une personne étrangère. Il faut veiller sur elle comme sur un enfant, dissiper ses terreurs, lutter contre ses idées fausses, unir la douceur à la volonté et la patience à l'énergie. La science ne saurait prévoir l'époque de la guérison; elle ne promet même pas le succès. Peut-être, hélas! jamais le dévouement qui entreprendra cette œuvre pénible ne sera-t-il récompensé.

— Folle! folle! murmura Isabelle.

Elle se rapprocha de Séva, qui tout-à-coup se dressa sur son lit et se mit à rire du rire effrayant des insensés.

— Jamais! jamais je n'en aurai la force!

s'écria mademoiselle Litzerman en cachant son visage dans ses mains.

— Mademoiselle a raison, objecta le docteur. Un pareil sacrifice est au-dessus de ses forces: sa santé serait exposée à des dangers infaillibles par une entreprise semblable.

Le Cohen regarda Isabelle. Agitée par un mouvement convulsif, elle se leva et marcha près de Séva.

— Voici désormais ma sœur ! dit-elle.

— Seigneur, s'écria le Cohen en élevant les mains au ciel, Dieu de Jacob et d'Israël, vous ne laisserez pas sans récompense tant de vertus et de résignation. Seigneur, bénissez-la et pardonnez-moi de vous implorer pour une infidèle!

Isabelle souffrit cruellement pendant les premiers jours de son noviciat. Peu à peu, néanmoins, la volonté et l'habitude la familiarisèrent avec les devoirs qu'elle s'était imposés, et les lui rendirent moins pénibles. Elle ne quittait point Séva, d'un instant, partageait sa chambre et ne s'éloignait même pas d'elle pour assister à l'office divin, car le pasteur protestant l'en avait dispensée : faire le bien c'est prier, lui avait-il dit.

Quand Séva se livrait aux emportements de son délire, la peur s'emparait d'Isabelle et son sang se glaçait dans ses veines. Par un effet surhumain, elle luttait contre son épouvante, la cachait à la folle et lui opposait un sang-froid factice. La nuit, le jour, elle combattait la terrible maladie qui troublait la raison de madame de Saverne. Elle finit par dompter complétement, à force de douceur

et de patience, ce délire intraitable et par exercer, sur la jeune femme, un pouvoir absolu. Toutefois des symptômes de convalescence ne se manifestaient pas encore. Jusque-là elle avait suivi, dans la direction morale de la malade, les conseils du docteur et du Cohen. Convaincue de leur inefficacité, elle résolut de recourir à une autre méthode, résultat des études qu'elle avait faites, depuis un an, sur les symptômes et les caractères du délire de Séva. Elle ne commença point néanmoïns l'exécution de ce projet, sans consulter, au préalable, le Cohen et M. Delordeux. Ni l'un ni l'autre ne la désapprouvèrent; toutefois elle ne reçut point non plus, de leur part, des encouragements bien positifs.

Cependant, une voix secrète lui disait que, de cette méthode, résulterait la guérison de

Séva. Les premiers essais qu'elle fit ne répondirent point néanmoins à cette confiance.

Le délire de Séva reprit un caractère fiévreux et agité; elle sortit violemment du calme absolu dans lequel elle était tombée, et M. Delordeux ne cacha point combien il craignait que la fièvre cérébrale ne reparût.

—Mon Dieu! m'abandonnerez-vous? gémit Isabelle découragée, en entendant ces funestes paroles. Laissez-moi mes souffrances, mais du moins que David retrouve le bonheur!

# XII.

## CONCLUSION.

### DAVID AU COHEN.

« Depuis six mois, mon ami, il ne m'est point arrivé une lettre récente de vous. Toutes celles qu'on m'a fait parvenir, et que vous m'aviez adressées, en Italie ou en Allemagne, portent des dates anciennes. Ne m'avez-vous

point écrit à Saint-Pétesbourg, comme je vous en avais prié dans ma dernière lettre, tracée à la hâte, au moment où je partais brusquement de Rome pour la Russie? Je souffre bien cruellement de ce manque de nouvelles sur ma pauvre Séva. Cependant, je n'ose désirer que vous m'en donniez..... Toujoursla même incertitude sur sa guérison! toujours des alternatives de convalescence et de rechute! Vous ne m'engagez, dans toutes vos lettres, jamais à l'espoir, mais toujours à la résignation... Et pourtant, la seule faveur que je demande à Dieu, le seul vœu que je forme en ce monde, c'est la guérison de ma femme! Si vous saviez combien mes remords sont affreux. Hélas! sa fatale maladie est mon ouvrage. Ma dureté envers cette pauvre mère déjà si cruellement punie d'un moment de négligence a frappé sa raison! Triste destinée que la mienne! Deux femmes m'ont tendre-

ment aimé; deux femmes m'ont entouré d'un amour et d'un dévouement sans bornes... et j'ai livré ces deux femmes à la fatalité et au malheur.

« Cette pensée me poursuit sans cesse. La fortune et la renommée me prodiguent leurs faveurs; mon voyage, de l'Italie au nord, est un véritable triomphe. Qu'importe! Mon cœur reste insensible à tant de joies qui l'enivreraient de bonheur sans les remords qui le déchirent. A peine l'étude et le travail me donnent-ils l'oubli! Je n'avais qu'une seule consolation, la présence de mon fils; il a fallu me séparer de Philippe. Sa santé frêle et délicate ne lui permettait pas de braver le climat rigoureux du nord. Donna Cynthia, qui se rendait en Hollande, s'est chargée de conduire l'enfant près de sa grand'mère, à Amsterdam. Je reste donc seul au monde, séparé de tous ceux que j'aime. Grâce à Dieu, ces

temps d'exil vont avoir un terme; dans quelques jours, aura lieu la première représentation de l'opéra que j'ai écrit expressément pour le théâtre impérial. Je repartirai immédiatement pour la France où je retrouverai mon enfant; j'écris à mon aïeule de se rendre à Paris; sa santé lui permet ce voyage... Je suis affamé des joies saintes de la famille, mon ami. Le jour où je serai réuni à mon fils, à mon aïeule et à vous, peut-être le fardeau affreux qui pèse sur mon âme deviendra-t-il moins lourd? Oh! si Dieu exauçait mes ardentes prières de tous les instants, s'il rendait la raison à Séva; s'il daignait seulement me la montrer dans un intervalle lucide! Hélas! je ne le comprends que trop, d'après les vagues renseignements de vos lettres; tout espoir est perdu. Elle me verra sans me reconnaître; elle entendra ma voix sans me comprendre, sans me répondre. Oh! mon

Dieu! mon Dieu!... A bientôt, mon ami! Ne m'écrivez pas ici; vos lettres ne m'y trouveraient plus. »

Deux mois environ après l'arrivée de cette lettre, une chaise de poste entrait rapidement à Paris, et venait s'arrêter devant le petit hôtel que David possédait dans la partie la plus solitaire du quartier Beaujon. C'était une charmante habitation, qui s'élevait au milieu d'un vaste jardin, planté de vieux arbres, et qui réunissait les agréments de la ville à l'air pur de la campagne.

David s'élança de la chaise de poste et courut vers le corps-de-logis. Personne ne s'y trouvait. Étonné de cette solitude, il se dirigea vers le jardin. Une tente, ornée de fleurs, de guirlandes et pavoisée de rubans et de pavillons, y avait été élevée pour célébrer la fête des *souccath*, c'est-à-dire des *tabernacles*.

La fête des *tentes* ou des *tabernacles* est instituée en souvenir des Israélites qui, avant d'entrer dans la Terre-Promise, habitèrent longtemps sous des tentes, durant la traversée du désert. Elle se célèbre le 15 *tishri*, qui correspond d'ordinaire au mois de septembre. La fête des *souccath* dure neuf jours, pendant lesquels, à l'exception des deux derniers, les Israélites doivent habiter les tentes qu'ils élèvent et y prendre leurs repas. Le lévitique s'exprime ainsi, chap, 15, v. 23: « Et le quinzième jour du mois de tishri sera célébrée la fête du tabernacle. »

Placé en plein air, dans une cour, dans un jardin ou sur une terrasse, la *souccath* ne peut avoir moins de trois pieds de largeur, et il est enjoint de la recouvrir de feu ilage. Exclusivement élevée en l'honneur de la fête qu'on y célèbre, on doit apporter dans sa construction

le plus de luxe possible. Les femmes considèrent comme une œuvre pie de fournir différents petits ornements qui servent et contribuent à l'embellissement de la *souccath*.

Quelques jours avant le 15 tishri, les Israélites, le marteau à la main, et montés sur des échelles, attachent des guirlandes de fleurs ou des papiers de couleurs autour de la *souccath* : ils y suspendent des rameaux avec des fruits choisis qu'ils font quelquefois dorer; on y joint encore des tableaux ou des gravures représentant des sujets bibliques.

David, le cœur vivement ému à l'aspect de cette fête qui lui rappelait les plus doux et les plus riants souvenir de son enfance, s'approcha d'un groupe de femmes qui, sous la tente, se tenaient assises devant une grande table rustique.... Il se crut le jouet d'une hal-

lucination, et il s'arrêta comme frappé d'un vertige: Isabelle était devant lui, pâle, mélancolique, et le front empreint de cette résignation céleste dans laquelle résidait le charme le plus doux de ses traits délicats. A côté d'elle et de la Cynthia, se tenait Seva, calme, le sourire sur les lèvres, et qui regardait Philippe, fort occupé à jouer avec un de ces riches gobelets, miraculeusement ciselés, qui servent à faire, chez les Israélites, la bénédiction du vin avant les repas. Le Cohen lisait à haute voix.

Le cœur palpitant, les yeux pleins de larmes, David s'élança vers les deux femmes. Séva l'aperçut, poussa un cri et se jeta dans les bras de son mari.

— David, s'écria-t-elle, David, mon David!

Philippe ne prodiguait point à son père des

témoignages de tendresse moins passionnés! Longtemps ils restèrent unis tous les trois par de longues et délicieuses étreintes. A la fin ils purent parler.

— Mon ami, dit Séva, la clémence de Dieu a brillé pour nous. La raison est rendue à votre femme, et pour toujours, je le sens. Voici les amis qui ont obtenu de Dieu ce miracle, et qui en ont été les instruments dévoués!

Elle montrait, en disant cela, le Cohen et Isabelle. Puis prenant la main de cette dernière :

— Sans cette amie, sans cette sœur, ajouta-t-elle, la science restait impuissante pour ma guérison. Isabelle a su faire ce que les médecins regardaient comme impossible. Elle

s'est enfermée avec moi, nuit et jour; elle ne m'a pas quittée d'un moment. Ses soins, sa haute intelligence, sa tendresse, sont parvenus, à force de patience, de douceur et de prières, à dissiper les nuages qui troublaient ma raison! Elle vous a rendu votre femme, David; elle a rendu une mère à Philippe.

— Isabelle! Isabelle! telles furent les seules paroles qui purent s'échapper des lèvres de David, à travers ses sanglots et ses larmes.

— Dieu seul a tout fait! murmura mademoiselle Litzerman.

— Non, Isabelle, non, ma sœur! interrompit Séva. Le Cohen m'a tout confié. Je sais que loin de me maudire, moi qui, sans le vouloir, avais brisé votre bonheur, vous êtes devenue pour mon mari, pour mon fils et

pour moi, un bon ange qui n'a jamais cessé de veiller sur nous, de nous protéger, de nous sauver dans les crises où le sort nous jetait. Laissez-moi donc vous exprimer une fois, librement et sans contrainte, l'immensité de ma reconnaissance; vous qui nous avez arrachés à la ruine et au déshonneur; vous à qui je dois la vie de mon enfant. Sans vous encore aurait-il échappé à la cruelle maladie dont il est convalescent et qu'avait produite le climat brumeux de la Hollande. N'avez-vous pas prié, veillé, pleuré, espéré avec moi près de lui durant un mois? Isabelle, je vous aime et vous vénère comme une bienfaitrice, comme une mère, comme une sœur!

Isabelle, émue, tendit la main à Séva.

— Ne m'oubliez donc pas, et gardez le souvenir d'Isabelle, quand elle sera loin de vous, Séva.

— Nous quitter? Vous voulez nous quitter! Me séparer de vous, Isabelle. Jamais! Si vous n'étiez point là, sans cesse près de moi, ma raison s'égarerait encore. Isabelle, ma sœur, au nom de mon enfant, au nom de mon mari, restez dans une famille dont vous faites partie et qui ne saurait vivre sans vous. Elle resterait désunie et brisée par votre éloignement.

David prit la main d'Isabelle.

— Ma sœur, cédez à ces prières, dit-il; ne nous séparons plus, Isabelle. Dieu fait bien tout ce qu'il fait! Il a voulu me rendre une sœur en échange de celle qu'il avait rappelée à lui. Restez, et je serai le plus heureux des hommes, car je sens pour vous, dans mon cœur, une tendresse sainte et fraternelle. Oui, je le comprends, je puis aimer maintenant

sous vos yeux, sans regrets et sans remords, celle que vous avez rendue à mon amour! Vous resterez, n'est-ce pas?

— Tu ne partiras point, n'est-ce pas, petite mère Isabelle? s'écria Philippe. Je ne veux pas que tu partes! ajouta-t-il en pleurant.

Isabelle prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers.

— Je resterai, dit-elle; oui, je resterai.

— Seigneur, dit le Cohen, en élevant les mains au ciel; Seigneur, soyez béni! Votre miséricorde a daigné permettre à son indigne serviteur d'accomplir l'œuvre de paix à laquelle il s'était consacré depuis tant d'années, et qu'il poursuivait de ses plus constants efforts, de ses vœux les plus ardents. Soyez

béni, Seigneur! En ce jour bienheureux, le désespoir s'est changé en joie, les larmes en sourire, l'angoisse en sérénité, le remords en calme. Ceux qui gémissaient séparés se trouvent réunis! Ceux qui pleuraient sont consolés. Soyez béni, mon Dieu. Votre souffle a passé sur leur tête, et l'adversité a fui ; elle s'est effacée comme la nuit à l'aspect de la lumière. Maintenant, votre serviteur peut mourir, son œuvre est achevée.

Il parlait encore, quand dame Sarah, qui était allée à la synagogue, où se récitaient, en l'honneur de la fête des *Souccath*, plusieurs prières et le chant du *Yguedal* (1), accourut,

---

(1) Le *Yguedal* est un cantique composé par Rabbi-Salomon-Ben-Gibiroc, célèbre poète hébraisant : il renferme les treize articles de la foi fixés par Maimonide Ramban, célèbre rabbin espagnol, savoir : 1° l'existence de Dieu, 2° son unité éternelle, 3° sa spiritualité, 4° sa préexistence, 5° sa providence, 6° la vérité des prophéties, 7° la maison

appuyée sur Rébecca, devenue presque aussi vieille et aussi brisée que sa maîtresse. Elle se jeta dans les bras de David, le serra longtemps dans ses bras, et ne put de quelque temps maîtriser son émotion.

— Béni soit ce jour qui nous réunit ! dit dame Sarah. Je suis heureuse de vous revoir avant mon départ; je quitterai Paris dès que les fêtes seront terminées.

— Repartir? demanda le maëstro surpris, repartir! Vous parlez de séparation quand le Très-Haut, dans sa miséricorde, me réunit à tous ceux que j'aime? Restez avec nous, ma mère! ne me quittez plus. Consacrez-moi les jours nombreux que la volonté divine vous

---

de Moïse, 8° la révélation de la loi, 9° son immuabilité, 10° la prescience de Dieu, 11° les peines et les récompenses, 12° l'arrivée du Messie, 13° la résurrection.

réserve encore. Voyez : Dieu a réparé mes fautes; il m'a rendu ma femme; il m'a donné une sœur tendre et dévouée... Et vous voulez nous quitter?

Tandis qu'il parlait, le front de la vieille femme s'était assombri; son regard avait pris une expression sévère et indignée. Sans répondre à son fils, elle fit signe à Rébecca de lui donner le bras et elle s'éloigna.

David ne remarqua point le mécontentement que ses paroles avaient amené sur le visage de sa grand'mère; il avait vu entrer le docteur Delordeux. Comme il savait quelles émotions la présence de Maurice produirait sur la Cynthia, il craignait que la prima donna ne pût maîtriser son trouble et sa douleur. Cynthia, il le savait, malgré la passion persévérante, et malgré le désespoir du

jeune et riche prince de Mariembourg, avait refusé, naguère encore, de contracter avec lui un mariage que rendait impossible l'amour qu'elle gardait à Maurice. Le docteur qui, depuis son mariage, avait pris beaucoup d'embonpoint, serra cordialement la main de David, le félicita sur son retour, et ne s'aperçut de la présence de la Cynthia qu'en s'avançant pour saluer Séva. La pauvre cantatrice rassembla toutes ses forces pour ne point s'évanouir. Le docteur ne remarqua point ou feignit de ne point remarquer le trouble de l'infortunée. Le sourire sur les lèvres, sans qu'aucun des muscles de son visage manifestât la moindre contraction, il lui tendit la main :

— Combien je suis heureux de vous revoir, dit-il; le temps ne peut rien sur votre

beauté, pas plus que sur votre talent, signora.

A cette fade banalité, à ces paroles indifférentes, la Cynthia tressaillit et regarda fixement le docteur. Un sourire amer erra sur ses lèvres pâles... Cette entrevue avec l'homme qui avait décidé de sa destinée détruisait tout-à-coup le prestige de ses souvenirs et de ses illusions!

Isabelle comprit ce qui se passait dans le cœur de la prima donna, et lui serra furtivement la main. Cynthia répondit par une étreinte convulsive à ce témoignage de consolation et de sympathie.

— Ah! dit-elle tout bas à mademoiselle Litzerman, quand le docteur, après une demi-heure de conversation banale, eut pris congé

de ses amis, ah! maintenant mon isolement devient encore plus affreux! Tout-à-l'heure, du moins, il me restait le passé. Maintenant, rien! Rien! Mon ame a perdu son Dieu. Elle sait que sa divinité n'est qu'une vaine idole!

— Adressez-vous au Dieu véritable, dit le Cohen qui s'était approché de Cynthia et d'Isabelle. La tendresse du Seigneur, du Dieu fort, du Dieu de consolation, ne trompe point et ne manque jamais à ceux qui la prennent pour appui. Si la terre vous trahit, le ciel vous appelle à lui.

— Le ciel a pour moi les même châtiments que la terre! Dieu me réprouve comme Maurice m'a réprouvée. L'anathême de sa naissance et de ses fautes ne cessera jamais de poursuivre la courtisane.

— La prière et la douleur sont les char-

bons ardents qui ont purifié les lèvres d'Isaïe, répliqua le Cohen; heureux ceux qui prient et qui souffrent ici-bas; il leur en sera tenu compte là-haut (1).

La journée se passa heureuse et calme pour David. Assis entre Séva et Isabelle, il comprenait, à son amour pour la première, et à sa tendresse fraternelle et sainte pour l'autre, qu'il pouvait en sécurité se livrer à la joie profonde qu'il éprouvait près de son ancienne fiancée. Il ressentait une satisfaction indicible à la voir s'occuper de Philippe avec une sollicitude de mère. Chacun des témoignages de tendresse que lui donnaient la jeune femme et l'enfant sanctifiaient de plus en plus les sentiments de son cœur pour celle

---

1 Cheli iakar (*le Vase précieux*) par Samuel Saniado,— in-8°, Venise. 1568.

qu'il pouvait désormais chérir sans remords, sans arrière-pensée, à la face de Dieu et des hommes.

Le soir, toute la famille se réunit sous la *souccath*. Le Cohen, en entrant, bénit la tente, éclairée par un grand nombre de bougies. Après le souper et avant qu'on ne se levât de table, le Cohen, évoqua les souvenirs sacrés de l'affranchissement miraculeux des Juifs et de leur longue pérégrination à travers le désert; puis il récita un psaume analogue à la fête, et remercia de nouveau, Dieu, pour les bienfaits dont il avait comblé ses élus.

En ce moment, Rébecca qui tenait à la main un chandelier à plusieurs branches, chargé de bougies, vint donner le signal de la retraite, et fit remarquer au petit Philippe avec quelle somptuosité on avait illuminé

chacune des chambres de la maison, en l'honneur de la fête de *Souccath*.

Le lendemain matin, le Cohen et David, tenant à la main un cédrat et une branche de palmier entourée de myrthe, se rendirent au temple pour y assister aux prières journalières, ainsi qu'à la lecture du Pentateuque, à celle de l'Aftara et à la prière pour le roi.

Avant la lecture du Pentateuque, lorsque le chazan eut chanté les psaumes de *halléluia*, les Israélites placèrent dans leur main droite la branche de palmier, et dans leur main gauche le cédrat qu'ils avaient apporté; après quoi ils rapprochèrent leurs mains, et agitèrent ces objets vers les quatre parties du monde (1).

---

(1) Lévit, chap. 23. — Et vous prendrez un beau fruit d'arbre, etc.

— L'office se termina par quelques cantiques, et l'on fit processionnellement le tour de la *Théba.*

Pendant sept jours, dont les premiers étaient fériés, on fit dans la synagogue la même procession autour de l'autel. Le septième, que l'on appelle *haschono rabbo*, on tourna sept fois autour de la *Théba* en chantant le psaume 29.

Le huitième et le neuvième jour, la famille de David, dirigée par le Cohen, ne mangea plus sous la tente : on fit la clôture de la fête des tabernacles par une autre fête appelée *Simches Thora*, c'est-à-dire *Joie de la loi*, parce que ce jour-là on achève de lire le Pentateuque.

David, toujours accompagné de son fils,

du Cohen, de Séva et de dame Sarah, suivit avec une grande régularité les cérémonies de cette solennité.

Au lieu de faire les processions dans la synagogue, comme les jours précédents, avec des branches de palmier à la main, ce fut des exemplaires du Pentateuque que l'on porta, en pompe, autour de la *Théba*. Ensuite on rentra tous les volumes du Pentateuque, en réservant toutefois, les trois *sphorim* ou volumes nécessaires à la solennité du *Simches Thora*, qui renferment chacun des livres de Moïse.

Une cérémonie bizarre termina ces fêtes. On choisit David et le Cohen comme *chatan thora* et *chatan bereischith*, c'est-à-dire *époux de la loi*. Le Cohen, — le premier époux, — fut appelé au sépher pour écouter le chazan et lire la fin du Pentateuque : David eut éga-

lement à suivre, avec le chazan, la lecture du commencement de ce même livre, que l'on reprend aussitôt et qu'on fait à haute voix. Le chantre, accompagné de ses enfants de chœur entonna l'hymne affectée aux fiancés, car les deux époux de la loi sont fiancés l'un à l'autre. L'époux du *commencement* est considéré comme la femme, et l'époux de la *fin* comme le marié.

Le reste de la journée se passa en fête : le Cohen choisi pour le premier époux de la loi (*chatan thora*) donna à sa *fiancée*, David, un repas splendide, des apprêts et des frais duquel dame Sarah voulut se charger, et qui eut lieu chez un des restaurateurs israélites de Paris. Le rabbin et un grand nombre de Juifs furent conviés à cette fête, que terminèrent des vœux pour le bonheur et la prospérité des Israélites. On se rendit ensuite à la

synagogue, et, rentré chez soi, chacun fit abdala.

A son tour, le samedi suivant, David, en sa qualité de *chatan Bereischith*, ou de *fiancée du commencement*, rendit chez lui, au Cohen, son *chatan Thora*, un banquet des plus magnifiques.

Quand toutes ces fêtes furent terminées, le Cohen rassembla David et sa famille : il leur rappela en peu de mots, les nombreux bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu.

— Seigneur, ajouta-t-il, ne détruisez pas votre ouvrage! que votre main divine ne cesse pas de les couvrir de son ombre, et de les protéger. Faites que j'emporte cette consolation en me séparant d'eux, sans doute pour toujours !

— Vous voulez nous quitter? vous voulez nous abandonner? interrompirent à la fois Isabelle, David et Séva.

— Jérusalem m'appelle : ma mission près de vous est achevée. Maintenant, il faut que je consacre exclusivement à Dieu les jours que sa miséricorde me réserve encore ; ma résolution est inébranlablement arrêtée. Mes amis, ne m'affligez pas en la combattant. Je partirai tout-à-l'heure.

Isabelle, continua-t-il, sans vouloir remarquer les larmes que répandaient les deux jeunes femmes, voici l'inventaire de votre fortune dont vous m'avez confiée l'administration.

Il tira de dessous sa redingote une liasse de papiers, et la présenta à mademoiselle Litzerman.

— Cette fortune s'élève à six millions, dit-il, tandis qu'un mouvement d'orgueil dilatait imperceptiblement ses narines.

— Six millions! s'écria Isabelle..... Mon ami, je ne vous ai remis que quatre cent mille francs.

— J'ai fait fructifier ce capital, reprit-il avec une satisfaction mal déguisée. Des spéculations hardies et heureuses, des combinaisons prudentes et patientes, et la bénédiction du ciel ont tout fait! Je vous laisse, pour intendant, un Israélite de la loyauté duquel je me fais caution. Vous n'aurez donc qu'à jouir de votre fortune avec votre frère David et votre sœur Séva; avec votre enfant d'adoption Philippe.

Dame Sarah se leva, et joignant les mains avec indignation :

— Il est donc vrai! dit-elle: le descendant d'Aaron, le dernier reste du sang sacerdotal, le martyr de la foi israélite, en est venu à ce point de faiblesse et de dégénérescence, qu'il forme et qu'il bénit une union entre juifs et chrétiens! Seigneur! Seigneur! ne prendrez-vous pas pitié de votre peuple? Si la foi s'altère d'une manière si déplorable dans les cœurs naguère fervents et purs, que deviendra notre religion sainte? Celui-ci était un de vos élus!... Au lieu de marcher fermement dans votre voix divine, il s'est arrêté à essuyer des larmes de femmes et à prendre sa part, chez les autres, des passions que lui interdisait son origine sacrée. Il ne pouvait se livrer aux tendresses de l'amour, mais il a aimé, pleuré et souffert avec cette femme! Il ne pouvait être ni artiste, ni ambitieux, ni riche, mais il a partagé l'art avec David, et il s'est enrichi en centuplant la fortune de celle qu'il a intro-

duite pour toujours dans une famille juive.

Lâches transactions! faiblesse indigne! tribut honteux payé à la nature humaine! Il mourrait de faim plutôt que de manger une nourriture contraire à la loi, mais il associe la Moabite à l'Israélite, l'infidèle aux fidèles. Où va donc notre foi!

Seigneur, la paix et la tolérance dont on entoure votre peuple causent seules sa tiédeur. Chaque jour les barrières qui séparent les Juifs des gentils tombent et disparaissent. Une fusion, insensible entre vos élus et ceux que vous n'avez point choisis, semble prête à s'opérer. Envoyez-nous la persécution pour nous sauver. Il est temps, Seigneur, que les chrétiens raniment les proscriptions et rallument leurs bûchers. Rouvrez les prisons,

excitez les bourreaux pour purifier la foi d'Israël! Rassemblez et faites se presser, les uns contre les autres, ses enfants que le bonheur disperse et désunit!

Le Cohen tomba dans une rêverie profonde.

— Peut-être a-t-elle raison, dit-il en relevant la tête. Oui, mon cœur a plus de tendresse que ne le veulent les devoirs qui me sont imposés! Oui, j'ai marché hors de la voie de Dieu! J'ai pris ma part des affections et des passions humaines. Cependant, en songeant au bien que j'ai fait, je ne me sens pas la force de me repentir... Dame Sarah, je vous obéirai. Il est temps que je me dégage des liens terrestres pour ne plus m'occuper que du ciel! Adieu! Mon cœur se brise en vous quittant, mais une pensée me console et me soutient : je vous laisse tous heureux.

— Oui, heureux! répondit David avec effusion. Heureux entre ma femme, ma sœur et mon fils !

— Heureuse! bien heureuse! ajouta Séva, qui pressa dans ses bras son mari, Isabelle et le petit Philippe.

— Heureuse! murmura Isabelle. Il dit que je suis heureuse!

Et, pour cacher ses larmes, elle attira le petit Philippe contre son sein.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

